



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

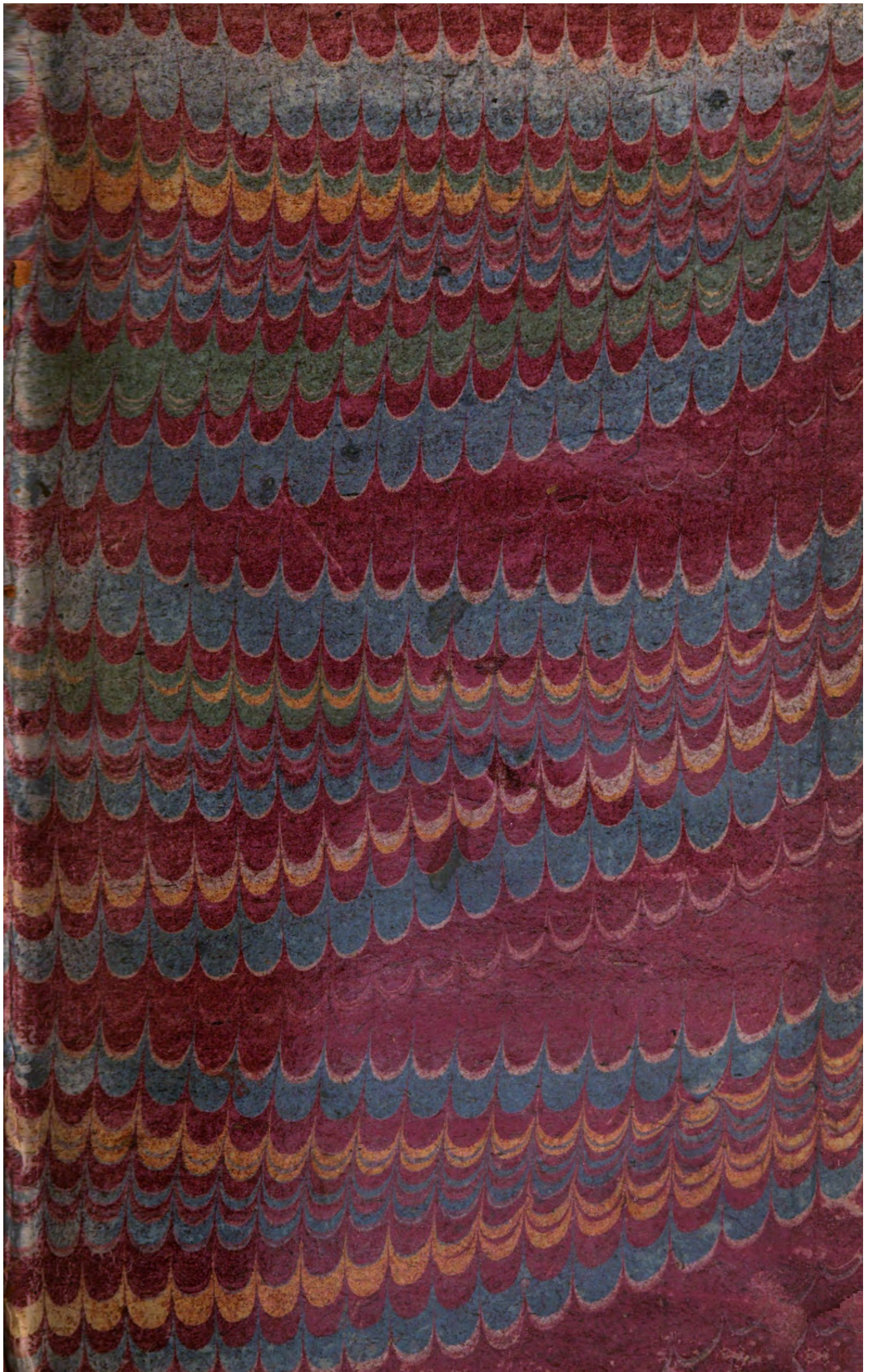


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



UNS 158 a. 2



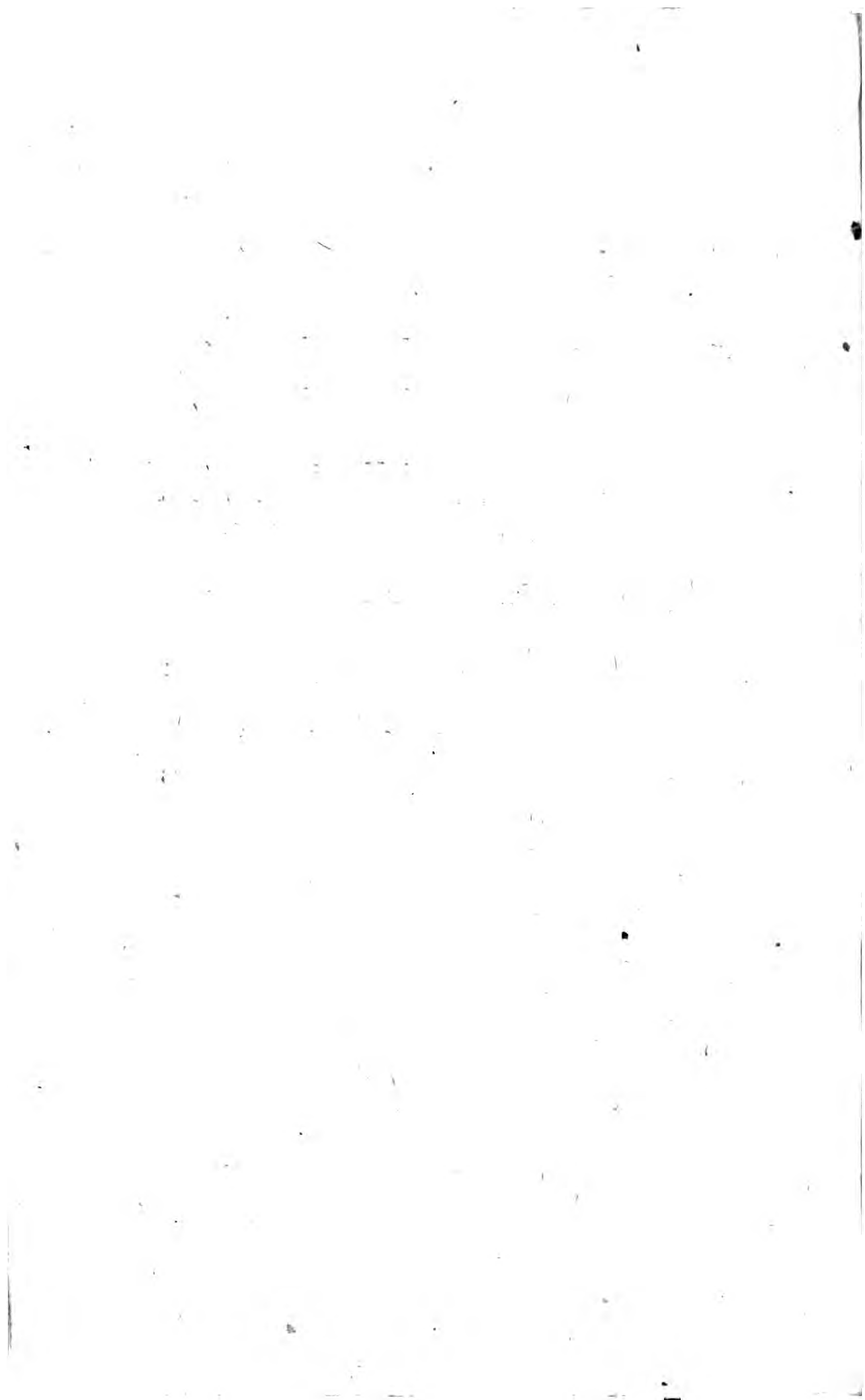


A... VIII ... 5. R. R.

~~I... 4... 5 ... Draw.~~

Œ U V R E S
D'ÉTIENNE FALCONET,
STATUAIRE.

T O M E S E C O N D.



Œ U V R E S
D'ÉTIENNE FALCONET,
S T A T U A I R E ;

C O N T E N A N T
PLUSIEURS ÉCRITS RELATIFS AUX
B E A U X - A R T S ,

*Dont quelques-uns ont déjà paru, mais fautifs : d'autres
sont nouveaux.*



A L A U S A N N E,
Chez LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

M. DCC. LXXXI.



AVERTISSEMENT.

ON trouvera peut-être que le morceau placé au commencement de ce volume, auroit dû suivre dans le premier, ce qui concerne la statue de Marc-Aurele, puisque ce n'en est pas la moins bonne critique, & qu'il auroit mieux valu ne pas couper ainsi le sujet. Sans doute, & j'aurois préféré cet arrangement : mais la distribution des volumes ayant contraint ici de faire une séparation, l'inconvénient, si c'en est un, ne sauroit être bien important ; car si ce que j'ai voulu démontrer est juste & clairement exposé, le lecteur voudra bien aussi ne pas exiger qu'à la rigueur, ce soit plutôt dans un volume que dans un autre. Il pensera que l'Artiste éditeur ne doit pas être jugé plus rigoureusement à certains égards, que l'Artiste écrivain. Mais s'il trouvoit que ce fut une faute, je le suppléerois de me la pardonner, puisqu'un mo-

VI AVERTISSEMENT.

tif assez plausible me l'auroit fait commettre.

En faisant l'errata du premier volume & de celui-ci, j'ai vu aussi que mes soins n'avoient pu les garantir d'un assez bon nombre de fautes : j'en ai marqué plusieurs, & si l'on veut bien suppléer aux autres, je serai moins inquiet à cet égard.

Il me semble pourtant voir mon lecteur se rire de mes précautions, & me dire : " Si „ vous vouliez placer des Avertissemens à „ la tête de toutes vos inexactitudes, il nous „ faudroit lire au moins un volume de plus, „ & nous ne répondrions pas de notre patience ". Hé bien ! préférant des lecteurs à des avertissemens, je finis celui-ci, sans oser répondre cependant que ce sera le dernier.



T A B L E

Des Articles contenus dans le second Volume.

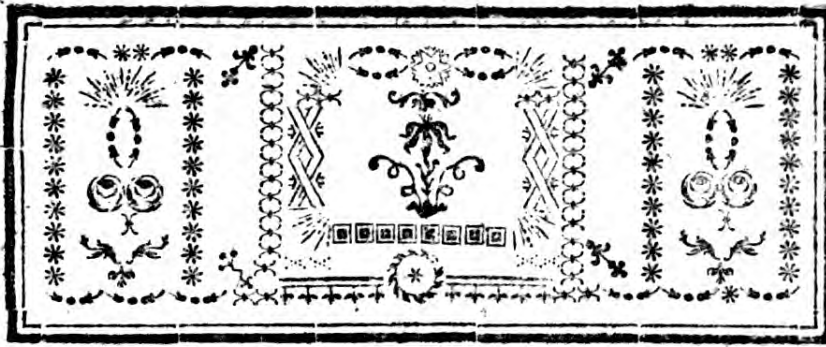
*P*arallele des proportions du cheval de
Marc-Aurele & de celles du beau natu-
rel. page 1
Récapitulation des *Écrits précédens*. 29
Révision de quelques passages. 39
Lettre de Mr. Cochin. 91
Réponse. 123
Lettre de Mr. Diderot. 132
Gazette Allemande. 144
Extrait d'une Lettre à Mr. Diderot. 181
Lettre de Mr. Mengs. 195
Réponse. 208
Sur le livre d'un Anglois. 225
Sur une opinion de Mr. Lessing. 259
Errata, &c. 281
Autre Errata, &c. 289
Si j'ai tort ils auront raison. 303
Du jugement de Mr. le Comte Algarotti. . 311
Discussion un peu pédantesque. 329

Fin de la Table des Articles.



Errata de quelques - unes des fautes du second
Volume.

- Page 17. ligne 15. *travaillent sur*, mettez une virgule entre ces deux mots.
- . . 74. ligne 2 de la note, *Reygnolds*, lif. *Reynolds*.
 - . . 164. ligne 6. *cet Académicien*, lisez notre *Académicien*.
 - . . 234. ligne 4 en remontant, *Van Dyk*, lisez *Van-Dyck*.
 - . . 239. ligne 15. *le* lisez *la*.
 - . . 252. ligne 8. en remontant, *Duffeldorf*, lisez *Duffeldorp*.
 - . . 264. ligne 8. *que ce calcul*, lisez *qu'il*.



P A R A L L E L E
DES PROPORTIONS DU CHEVAL
DE MARC-AURELE,
E T
DE CELLES DU BEAU NATUREL.

LA tête du cheval de *Marc-Aurele* a deux pieds onze pouces : je l'ai divisée en quatre parties. J'ai fait la même division sur la tête d'un beau cheval naturel, & j'ai pris ainsi les principales mesures, & du beau Naturel, & du cheval antique : je n'en garantis pas la justesse à deux ou trois minutes près. Si on croit que n'ayant pas vu le bronze, il ne m'a pas été possible d'en savoir les proportions, je prie ceux qui feront à portée de s'en assurer, de vouloir bien vérifier celles-ci, & de me rectifier où j'aurois commis de fortes erreurs.

2 PARALLELE DES PROPORTIONS

<i>Le cheval de Marc-Au- rele.</i>	<i>Le beau Naturel.</i>
Largeur du col, à la hauteur du menton, 4 parties. . . .	2 parties 5 minutes.
Groffeur du col, vers la ganache, 2 parties 1 minute. . . .	1 partie 3 minutes.
Largeur des épaules, 4 parties 2 minutes.	2 parties 9 minutes.
De la naissance des reins à celle du fourreau, 5 parties. . . .	3 parties 5 minutes.
Du milieu des reins au milieu du ventre, 5 parties. . . .	4 parties.
D'un côté du ventre à l'autre, 5 parties 8 minutes. . . .	4 parties.
Depuis le poitrail jus- qu'aux fesses, 12 par- ties 6 minutes. . .	10 parties.
Le bras levé, depuis la pointe du coude, jusqu'au devant du genou, 4 parties 4 minutes. . . .	3 parties 6 minutes.

DU CHEVAL DE MARC-AURELE. 3

*Le cheval de Marc-Au-
rele.*

Le beau Naturel.

La jambe du même bras, depuis le dessous du genou jusqu'à la pointe du sabot, 4 parties, 2 minutes.	3 parties.
Largeur des hanches, 5 parties.	3 parties, 5 minutes.
Largeur extérieur du milieu des cuisses, 5 parties, 5 minutes.	3 parties, 5 minutes.
Depuis le dessous du poitrail jusqu'au sommet de la tête, 9 parties, 2 minutes.	7 parties, 6 minutes.
Depuis le graffet (la rotule) de la cuisse qui recule, jusqu'au coude de la jambe de devant qui lève, 7 parties, 8 minutes.	5 parties, 5 ou 6 minutes, dans la même position.

La cuisse droite, qui est fort alongée hors

4 PARALLELE DES PROPORTIONS

du corps, doit être aplatie sur le côté, dans cette position. Celle du cheval antique est très-gonflée: elle l'est même beaucoup plus que la gauche qui est entièrement rentrée sous le ventre & ployée.

Les pointes des jarrêts sont écartées l'une de l'autre d'environ 2 parties, dans le cheval antique. Un cheval naturel qui va le pas, les a ferrées, & tout au plus, à 3 ou 4 pouces de distance.

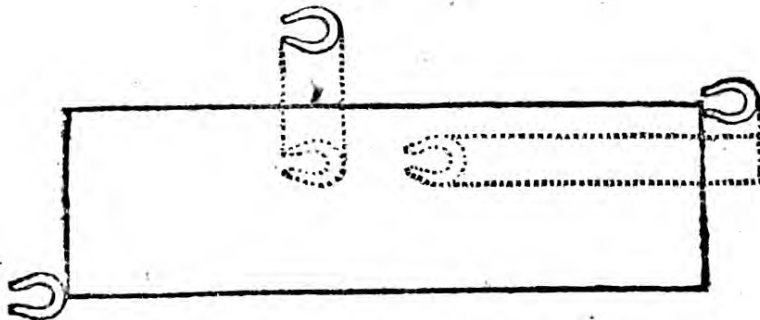
Ce cheval a six sabots de distance entre le pied gauche de derrière qui porte sur la pince, & le pied de la jambe du même côté, qui porte entièrement. Cette jambe n'a que 4 degrés d'inclinaison; elle devrait faire au moins avec la perpendiculaire, un angle de 15 degrés: mais quand elle le feroit, les pieds de ces deux jambes, seroient encore beaucoup trop éloignés, parce que le corps du cheval est trop long d'environ une demie tête.

Les pieds de derrière ont, du milieu de l'un au milieu de l'autre, 4 parties 6 minutes; ce qui suppose l'animal estropié, ou ses os brisés, sans quoi il ne peut faire un tel écartement de côté: ceux de devant, s'ils étoient tous deux posés, auroient trois parties. Un cheval naturel au pas, n'a qu'environ un sabot de distance entre les deux.

DU CHEVAL DE MARC-AURELE. §

La jambe de devant qui pose, vue de face, est perpendiculaire; elle devrait rentrer par le bas, au moins de 6 degrés.

La proportion de ce cheval est fort extraordinaire: la longueur de son corps est de 9 pieds. Je remets cette mesure sur l'échelle d'un cheval naturel de 5 pieds, & je trouve que depuis le dessous du poitrail, jusqu'au sommet de la tête, il est plus court de 6 pouces que le beau Naturel: ces 6 pouces en font 9 à 10 dans le bronze; ainsi le corps est trop long de 9 à 10 pouces, ou le col est trop court de cette même mesure.



Echelle de 12 largeurs de sabot.



Ce plan représente la place des trois pieds qui posent, du cheval antique. Les deux pieds gauches ponctués, sont à leur vraie place dans le pas alongé d'un cheval naturel. Le pied gauche de derrière hors du plan, & qui n'est

6 PARALLELE DES PROPORTIONS

pas ponctué, pose déjà la pince sur la plinthe, dans le bronze, & par conséquent ne peut plus avancer, à moins qu'il ne traîne.

Nous allons voir aussi par le témoignage imprimé de Mr. Saly, que le cheval de Marc-Aurele est loin d'être un beau cheval.

Cet Artiste distingué n'est plus, mais il nous a laissé, outre ses ouvrages, deux brochures qui font ensemble 99 pages. Il les a faites pour rendre raison de la statue de *Frederic V*, érigée à Copenhague. Comme il a eu principalement son propre ouvrage & le beau Naturel pour objet, dans ces deux Ecrits, comme cet ouvrage est beau, puisque Mr. Saly l'a beaucoup étudié, je dois regarder comme une règle de l'Art, les principes sur lesquels il a travaillé. J'abrégèrai beaucoup, en ne m'arrêtant qu'à fort peu des principaux articles.

Regardez, dit-il, un cheval en dessous, vous verrez son encolure étroite & éfilée en comparaison des ganaches. Cela est vrai.

Regardez le cheval de Marc-Aurele en dessous, vous verrez son encolure plus large de quatre pouces & demi, que les ganaches.

Il n'y a que dans le cas de l'arrêt ou dans celui où le cheval a le défaut de battre à la main & de donner des coups de tête, que son col &

DU CHEVAL DE MARC-AURELE. 7

sa tête se portent en arriere , & que le genou levé se trouve plus avant ; mais ce sont des accidens momentanés ou des défauts dans les chevaux , qu'il faut bien se garder d'imiter dans un monument de la nature de celui dont il est question. Cela est vrai.

Le cheval de Marc-Aurele qui a la tête & le col excessivement en arriere , n'est point dans le cas de l'arrêt ; il a donc le défaut de battre à la main , & de donner des coups de tête. Son genou levé se trouve de beaucoup plus avant que sa tête ; ainsi Mr. Saly juge qu'à cet égard encore , ce cheval a des défauts qu'on doit bien se garder d'imiter dans un monument de cette nature.

La jambe tendue de derriere fait par sa tension , rentrer dans la partie charnue du grasset , l'os de la rotule à laquelle la peau est adhérente , & produit un creux au lieu de la saillie que forme cet os , lorsque la jambe est ployée. Cela peut être vrai.

La jambe tendue de derriere l'est plus au cheval de *Marc-Aurele* , qu'elle ne l'est à celui de *Frédéric V*. Cependant toute la partie du grasset , loin d'être rentrée , est beaucoup plus en saillie qu'à une autre statue de cheval que l'on connoisse. Voilà donc aussi que selon Mr.

8 PARALLELE DES PROPORTIONS

Saly, l'Artiste de ce cheval ne connoissoit , ni la vérité des mouvemens , ni l'ostéologie d'un cheval.

Lorsqu'un cheval leve une jambe de derriere, cette jambe à l'endroit du jarret se rapproche de l'autre, sans que le pied sorte de la trace de celui de devant. Ce rapprochement est si fort, que la partie de dedans du dit jarret se trouve presque à l'a-plomb du milieu du corps de l'animal. Cela est vrai.

Loin que le jarret levé du cheval que nous examinons , se rapproche de l'autre, il en est écarté d'environ un pied & demi ; d'où l'on voit qu'il s'en faut que le pied de cette même jambe de derriere, soit sur la trace de celui de devant.

Tel que soit relevé & précipité le pas d'un cheval, il s'en faut toujours de beaucoup que le bras soit placé horizontalement. Cela est vrai.

Le bras de la jambe levée du cheval de *Marc-Aurele* est placé pour le moins horizontalement. Ce bras ainsi relevé, excède donc de beaucoup le mouvement naturel ; & c'est donc un grand défaut.

Mr. *Saly* fournit encore beaucoup d'autres objets de comparaison , qui sont tous au désavantage du cheval antique : je m'en tiens à ce

qu'on vient de voir, attendu que je le crois suffisant pour démontrer combien ce cheval est loin de mériter l'admiration des connoisseurs. Mais Mr. *Saly* dit pourtant en toutes lettres, page 35 de sa premiere brochure, *que la statue de Marc-Aurele a toujours fait l'admiration de tous les connoisseurs.* Je l'ai lu, de mes yeux lu, & je n'ai rien compris à cette inconcevable distraction. Peut-être mon confrere Mr. *Saly* pensoit-il à moi, lorsqu'en 1771, il fit imprimer sa premiere brochure. Je ne l'assurerois pas; car il y auroit trop de légéreté d'imputer à Mr. *Saly*, ce qu'en pareil cas j'aurois trouvé fort injuste qu'il m'imputât : croirois-je de lui ce qui auroit autant blessé ses lumieres que son bon sens? Les dates seulement y donneroient quelques apparences; & qu'il n'avoit en vue que la statue de *Frédéric V*, lorsqu'il écrivit en 1773, ce que j'ai rapporté. *Les observations sur la statue de Marc-Aurele* étoient à Copenhague, au commencement de 1771.

Si ma conjecture étoit fausse & je l'en soupçonnerois, au moins seroit-il prouvé que des Artistes mêmes, contre leurs lumieres, contre leur conscience, & selon l'occasion, se permettent de dire solennellement; *cela est beau*, quoiqu'ils sachent & qu'ils ayent prouvé solem-

10 PARALLELE DES PROPORTIONS

nellement aussi, que *cela n'est pas beau*. Hélas, nous voilà donc !

Si, comme la plupart de nos bons Artistes le savent & en conviennent, le cheval de Marc-Aurele est du même genre que ceux de Saint Marc & ceux de Monte-Cavallo, il est donc médiocre; puisqu'aucun vrai connoisseur, (excepté les propriétaires) n'a jamais mis au rang des beaux ouvrages de sculpture, ces derniers chevaux.

Si, comme on en convient encore, le cheval de Marc-Aurele a un trop gros ventre, une trop grosse encolure, &c; il est donc mal ensemble & d'une mauvaise proportion. Cependant, afin de pouvoir juger si la disposition de ce ventre est un défaut tolérable, donnons-en la forme & la mesure à-peu-près.

On a vu que dans un cheval bien proportionné, l'extrémité inférieure du ventre, mesure prise du dessus des reins, revient à la longueur de la tête; que dans celui du Capitole, cette mesure prise au même endroit, porte environ un pied de plus que la tête, qui a deux pieds dix pouces de long; ce qui présente ce gros & large ventre sur une ligne très-courbe & surbaissée de trois pouces au moins dans son milieu, de la ligne horizontale; tandis que dans

DU CHEVAL DE MARC-AURELE. II

un cheval naturel, d'environ six pieds de long, & qui n'a pas un ventre de vache, cette ligne, dont la courbure est imperceptible, vient en s'inclinant de 5 à 6 pouces, depuis les parties naturelles jusqu'au dessous du poitrail; inclination qui devrait produire au moins 8 pouces dans celui-ci, ce qui lui fauveroit une énorme défectuosité. Cette défectuosité peut aussi provenir en partie de la mesure des jambes qui me paroissent, en mesurant le beau Naturel, avoir quelques disproportions relatives entre elles.

Je fais de reste que le compas est un juge des plus récusables dans un ouvrage qui seroit d'ailleurs sublime : le Gladiateur, l'Apollon & tel autre chef-d'œuvre en seroient indignés; mais ici nous devons l'admettre. Ainsi en joignant ces défauts à beaucoup d'autres, qui ne sont ni compensés ni effacés par d'assez grandes beautés dans cet ouvrage, il résulte assurément que ceux qui l'ont regardé comme un chef-d'œuvre, ou ne l'ont pas connu, ou ne connoissoient pas un beau cheval, ou avoient sur les yeux le voile de la prévention. S'ils eussent été plus éclairés ou moins prévenus, ils n'auroient pas glissé sur tant de défauts, joints à la disproportion extraordinaire de ce ventre.

Les trop grands admirateurs de ce cheval n'ont pas Virgile entièrement de leur côté; il est plus délicat sur le choix, & peut-être aussi plus éclairé: au moins fait-il voir que de son tems on connoissoit les beaux chevaux à Rome. Il prétend que pour être beau, un cheval doit avoir le col droit, *dégagé*, la tête fine, *peu de ventre*, la croupe grasse, *arrondie*, & les muscles du poitrail élevés.

*Illi ardua cervix,
Argutumque caput, brevis alvus, obesaque terga,
Luxuriatque toris animosum pectus.*

Geor. L. 3.

Un cheval étoit beau encore, quand il étoit fait ainsi, quelques 80 ans avant Marc-Aurele; car Pline approuve fort cette description, *forma equorum*, dit-il, *quales maxime legi oporteat, quidem Virgilio vates absoluta est.* L. 8. c. 42. Il n'y a pas d'apparence qu'à cet égard, les idées des Romains fussent changées, quand on fit la statue; parce que les idées d'une nation ne varient pas ainsi sur des objets qui ne dépendent pas du caprice momentané de certaines modes. Bien des gens seroient fort surpris, si on découvroit un vieux manuscrit du tems, où le cheval du Capitole moderne, fut à-peu-près jugé comme je le juge; & ils le seroient, puis-

qu'il est démontré que les beaux chevaux chez les Romains, étoient très-différens de celui de Marc-Aurele.

Faut-il avoir de grandes connoissances pour n'être pas un peu choqué de l'étude fausse de la croupe, & de celle des cuisses de ce cheval? Je veux que l'ensemble général de cette croupe, ne soit pas d'une bien mauvaise forme; ses détails & la froideur des cuisses, (je les ai sous les yeux,) sont trop éloignés du beau Naturel, pour qu'on puisse s'empêcher de sourire un peu, quand on entend appeller cela un chef-d'œuvre.

Je n'ai rien lu d'aussi applicable à cette statue & à ceux qui la jugent si mal, que la réflexion suivante: *l'imagination échauffée par quelques beautés du premier ordre dans un ouvrage monstrueux d'ailleurs, fermera bientôt les yeux sur les endroits foibles, transformera les défauts mêmes en beautés, & nous conduira par degrés à cet enthousiasme froid & stupide qui ne sent rien à force d'admirer tout; espece de paralysie de l'esprit qui nous rend indignes & incapables de goûter les beautés réelles*. (Réflexions sur le goût, par Mr. d'Alembert.)

Que diroit-il donc de ceux qui s'extasient sur un ouvrage comme celui dont nous parlons,

14 PARALLELE DES PROPORTIONS

où les beautés ne font pas du premier ordre , & que je ne dis pas auffi qui foit *monstrueux* ?

J'ai une copie généralement exacte & bien mefurée de la ftatue de Marc-Aurele : cette copie en a le caractere, elle en est le portrait. Comme ce n'est pas des fineffes de détail, qui fouvent distinguent un original, qu'il est ici question, mais de l'ensemble, des formes & du mouvement, je crois qu'avec les parties originales qui font fous mes yeux, & que je compare à ce petit modele, je connois le cheval antique autant que peuvent le connoître ceux qui le voyent au Capitole. Enfin cette copie acheve de m'apprendre que le cavalier duquel on parle peu, est beau pour un ouvrage fait dans un tems où la sculpture ne produifoit plus ni des Laocoons, ni des Gladiateurs, & que le cheval, qui occupe davantage tous ceux qui en raifonnent, est bien inférieur au cavalier.

Quelques perfonnes difent que l'exceffive largeur du ventre de ce cheval, provient d'un accident, & que fon dos ayant fléchi, les flancs plierent & s'élargirent. On ne fait pas attention que ce dos est aujourd'hui dans la forme & à la place qu'il a été fondù, & que fi le marteau l'eut remis, où il est, il n'auroit pû y venir fans que les flancs ne repriffent auffi

la leur. Mais quelque soit le mélange & la qualité du métal de cette statue, le bronze auroit cassé par l'accident que l'on suppose, ou par la prétendue restauration dont on parle, comme s'il s'agissoit d'une figure de plomb. Mais n'eut-il pas cassé, un cylindre de bronze n'est point une vessie dont la membrane s'étende au gré du souffleur. Cependant toutes ces considérations deviennent absolument nulles, & voici la question unique. C'est dans l'état présent où est ce cheval, & non dans celui où il a été, qu'on le juge ; que tant de gens crient au chef-d'œuvre, & que tant d'autres répètent les cris sans savoir pourquoi.

Je n'adopte pas le système outré de Charles Perrault contre les anciens ; mais comme il n'y a guere de manie qui ne laisse de bons instans à son malade, je crois que ce détracteur de l'Antiquité, quoique souvent injuste, n'a pas rencontré fort mal dans le peu qu'il a dit de la statue de Marc-Aurele. Rapportons ses paroles, & nous en tirerons une conséquence peut-être assez raisonnable.

“ Quand il falloit aller à Rome pour voir
 „ le Marc-Aurele, rien n'étoit égal à cette fa-
 „ meuse figure équestre, & on ne pouvoit trop
 „ envier le bonheur de ceux qui l'avoient vue.

„ Aujourd'hui que nous l'avons à Paris, il n'est
 „ pas croyable combien on la néglige, quoi-
 „ qu'elle soit moulée très-exactement, & que
 „ dans une des cours du palais royal où on l'a
 „ placée, elle ait la même beauté & la même
 „ grace que l'original. Cette figure est assuré-
 „ ment belle, il y a de l'action, il y a de la
 „ vie; mais toutes choses y sont outrées. Le
 „ cheval leve la jambe de devant beaucoup
 „ plus haut qu'il ne le peut, il se ramene de
 „ telle sorte qu'il semble avoir l'encolure dé-
 „ mise..... La première fois que je vis cette
 „ figure, je crus que l'Empereur Marc-Aurèle
 „ montoit une jument poulinière, tant son
 „ cheval a les flancs larges & enflés; ce qui
 „ oblige ce bon Empereur à avoir les jambes
 „ horriblement équarquillées ”.

Le voile de l'illusion étoit tombé, le prestige
 avoit disparu; on voyoit de sang froid, sans
 fièvre, sans enthousiasme & sans *Cicerone*, l'ob-
 jet tel qu'il étoit; & l'on n'avoit pas à se pré-
 valoir d'un voyage à Rome. Perrault ne fait
 que déposer ici, le jugement de tout Paris, le
 sien sans doute, & celui des Artistes; chacun
 voyoit alors & jugeoit sans prévention. Mais
 veut-il aller plus loin, & mesurer l'étendue de
 l'art,

L'art, c'est là que ses lumières & même le sens commun, l'abandonnent quelquefois.

Il établit d'abord, que la sculpture est un des plus beaux arts qui occupent l'esprit humain ; mais que c'est aussi le plus borné de tous, parce que, dit-il, dans les figures de ronde bosse, il n'y a qu'à choisir un beau modèle, le poser dans une attitude agréable & le copier fidèlement : on diroit, qu'il veut parler de l'école du modèle, ou de certains Peintres de portraits, sans génie, sans invention, qui vous campent devant eux, un gauche ou froid manequin & le copient. On fait que les ressorts de ces Peintres - là ne l'emportent pas de beaucoup, quand ils travaillent sur ceux de leur manequin. Perrault ne croyoit donc pas que l'art de graver en médailles, & celui de graver en pierres fines, arts plus bornés que la sculpture, méritassent d'occuper l'esprit humain.

Mais, pouvoit-on lui dire, Laocoon dévoré par des serpents, Milon par une bête féroce, Hercule sur le bucher, tous les sujets en un mot, dont l'aspect ne doit pas être *agréable*, enseignez-nous dans quelle attitude il faudra poser le modèle pour les exécuter. Et le terrible Dieu des combats, voulez-vous qu'il soit agréablement représenté? Et le drapé, & l'ex-

pression, & la composition, & les convenances, & l'harmonie, & la poésie du fujet, & tant d'autres parties connues de l'Artiste, vous les oubliez, & vous prononcez comme si elles n'existoient point.

Pour prouver les bornes de la sculpture, il dit que dans les parties où il entre le plus de raisonnement & de réflexion, comme dans les bas-reliefs, les anciens y ont été beaucoup plus foibles que dans les figures de ronde bosse, parce qu'ils ignoroient *une infinité de secrets* de cette partie de la sculpture.

Les adverfaires de Perrault devoient être bien satisfaits, lorsqu'ils lui voyoient débiter de pareils raisonnemens. *Un art est borné, car des Artistes en ignoroient une infinité de secrets.* Hé, Monsieur, un art qui dans une de ses parties seulement, renferme une infinité de secrets, ne peut pas être aussi borné que vous le dites, & si ceux qui l'exercent ignorent cette *infinité de secrets*, c'est à eux & non pas à l'art, qu'il convient d'adresser le reproche.

Mr. Perrault, vous m'avez arrêté plus que je ne voulois; mais je ne vous en fais pas mauvais gré, puisque vous me donnez occasion de montrer en passant, à certains entendus, les absurdités que contient votre erreur, que je leur ai vu souvent répéter.

De toutes les statues antiques moulées en Italie, conservées précieusement & multipliées en France, le seul Marc-Aurele est tombé dans l'anéantissement, sans qu'il en ait été fait mention depuis. Sa perte n'a excité aucun regret parmi les Artistes qui respectent & étudient les chefs-d'œuvres de l'antiquité venus chez nous dans le même tems. La Flore & l'Hercule, figures colossales, ont été transportées plusieurs fois & conservées avec le plus grand soin. Pourquoi ne reste-t-il pas au moins des fragmens brisés de la statue de Marc-Aurele? Pourquoi son moule ou quelques-unes de ses parties, n'ont-elles pas mérité qu'on les conservât, comme on a conservé les moules de toutes les autres statues antiques? Il y a plusieurs années que la négligence d'un Mouleur a laissé détruire le moule du Gladiateur d'Agasias, mais on en a fait faire la recherche; & n'en pouvant rien retrouver, on en a au moins regretté la perte: tandis que celle du Marc-Aurele n'a excité aucune sensation. Si Perrault n'eut pas écrit que cette figure avoit été à Paris, peut-être l'ignorions-nous encore; & ces traditions ne se perdent pas ordinairement parmi nous, quand l'ouvrage a mérité notre vénération.

En 1540 ou 1543, François I. envoya Pri-

matice en Italie pour lui acquérir des antiques ; cet Artiste en fit mouler plusieurs qui à son retour furent fondues en bronze. La statue de Marc-Aurele étoit du nombre ; mais vue en France , elle ne parut pas mériter qu'on en fit un bronze , & l'on se contenta d'en laisser le plâtre dans une des cours de Fontainebleau , laquelle en prit le nom de *Cour du cheval blanc* ; & ce plâtre fut si bien détruit qu'on n'en vit plus aucun vestige. La tradition en est même aujourd'hui si confuse , que tout ce qu'on en fait communément , est qu'autrefois il y avoit un cheval blanc dans cette cour , mais sans pouvoir dire que c'étoit la statue célèbre de Marc-Aurele ; cependant voyez les Biographes des Artistes Italiens , Vasari , Malvasi , Baglioni , &c. ils vous diront ce qu'on peut en savoir : consultez aussi la vie de Vignole par Mr. Jean Mariette.

Vous venez de voir qu'au tems de Perrault , on ignoroit aussi que cet ancien plâtre eut existé , puisqu'il dit : *quand il falloit aller à Rome pour voir le Marc-Aurele* , &c. Si on en eut eu mémoire , si l'étimologie de la *cour du cheval blanc* , n'eut pas été perdue , Perrault eut dit : *quand on le voyoit à Fontainebleau*. Un Controleur Général des bâtimens du Roi n'ignoroit pas

ce qui avoit fait l'ornement des maisons royales, & s'il ne parla point du fait en question, c'est qu'il le regardoit comme anéanti pour le public, & conséquemment nul pour son objet. Enfin, cette figure parut publiquement deux fois en France, & chaque fois elle y fut assez peu estimée.

Ce qui m'en est venu à Pétersbourg n'a pas mieux réussi. Son sort est peut-être de n'en imposer qu'au Capitole, comme on voit telle Actrice dont la figure ne peut tromper que sur la scène : ailleurs plus de prestige, plus d'illusion. Concevez le cheval de le Moyne, celui de Bouchardon, celui de Saly, à la place de celui du Capitole : que tous les ans, le Sénat de Rome donne un bouquet de fleurs au Chapitre de St. Jean de Latran, comme un hommage, une redevance de l'ancien droit de cette Eglise sur une de ces statues : qu'il y ait un office public créé sous le titre de *custode del cavallo*. Supposez à présent que le cheval antique soit moderne, qu'il soit dans une de nos petites villes de province, & vous verrez que tout au plus, quelques passans François en parleront ; mais le Moyne, Bouchardon, Saly devenus antiques & placés au Capitole, auront fait un incomparable chef-d'œuvre, *un cavallo da Stupire*.

22 PARALLELES DES PROPORTIONS

Ceux qui regarderoient cette observation comme une chicane déplacée, feroient priés de la prendre pour un supplément à ce que j'ai dit dans les *observations* sur la même statue. Ils n'auroient aussi qu'à supposer qu'un de nos Statuaires ait commis les mêmes fautes, & je les prierois encore de me dire de quelle maniere le pauvre moderne feroit traité, y eut-il des beautés dans son ouvrage?

Si on ne s'occupoit ici qu'à relever les petites erreurs d'une belle production, l'Observateur mériteroit qu'on lui dit : vous avez l'œil juste & l'esprit faux ; & je ne fais pas ce qu'il auroit de bon à répondre. Mais *ceux qui se trompent sur un fait important, tombent dans autant d'erreurs que ce fait a de conséquences ; & si le fait ou l'objet ne mérite pas l'observation, la faute retombe sur l'Observateur en raison de l'importance qu'il y met.*

Si, comme dans la belle statue équestre de Bouchardon, ce Sculpteur si rare, le cifelet & la lime avoient ôté les touches & le sentiment qu'y avoit mis l'Artiste, il devroit au moins y rester, comme dans l'ouvrage de Bouchardon, le bel ensemble & les belles formes, s'ils eussent été dans le modele. Mais cela n'est pas arrivé à la statue de Marc-Aurele, puisqu'on

n'a réparé que les places des jets, & que le reste est comme il sortit du moule. Sandrart & François Quesnoi firent cet examen, & trouverent aussi que la statue, très bien fondue, a par tout l'épaisseur égale d'un écu (a). Sandrart qui l'écrit, ajoute en finissant : *Et ce monument mérite en conséquence d'être considéré comme un des plus excellens morceaux de sculpture.* D'où, nous voyons que ce mot répandu & perpétué, a dû contribuer à l'idée confuse de supériorité qu'on accordoit à ce cheval; car on ne se rend pas toujours raison des idées qu'on nous donne. Sandrart écrit aussi que ce bronze est un modèle de cheval aussi beau que bien proportionné. Mais il nous apprend qu'on agitoit alors dans l'Académie, la question sur la meilleure manière de fondre, & que celle de la statue fût citée comme un exemple miraculeux. Répondriez-vous que les têtes n'étoient pas exaltées, & qu'elles s'en tenoient à la fonte? On s'en occupoit, on s'en faisoit une affaire; & le talent du Sculpteur fut confondu avec le miraculeux de la fonte...

Qu'il étoit beau ce cheval de Bouchardon!

(a) Voyez *Académie Allemande de sculpture & de peinture*, par Sandrart, corrigée & publiée en allemand, par le D. Jean Jacques Wolkmann; Nuremberg, 1771, tom. 4, pag. 50.

&, comme Pline le dit des Artistes dont la mort a laissé les ouvrages imparfaits, que nous regrettons la main qui fut arrêtée avant d'avoir perfectionné ce chef-d'œuvre!

Enfin, si la dorure avoit bouché ou gâté de beaux détails dans le cheval de Marc-Aurele, sans doute qu'elle n'auroit fait aucun tort à l'ensemble, aux formes générales & à la justesse du mouvement. Ces parties, qui sont sans contredit la base d'un bon ouvrage, manquent absolument à celui-ci.

Ni les quatre figures du tombeau du grand Condé, par Sarrafin, ni les statues du Roi à Bordeaux & à Rennes par Mr. le Moyne, ni celle de Mr. Pigalle à Rheims, n'ont été livrées au cifelet & à la lime; aussi ces monumens de notre sculpture l'emportent-ils, au moins à cet égard, sur les plus belles statues de bronze qui ont été entièrement ciselées. On y voit la main de l'Artiste & l'ame du modèle: cette touche ferme qui, à une distance, exprime si bien dans un grand ouvrage les ressorts, les mouvemens, le jeu des muscles & de la peau, n'y est ni arrondie, ni amollie; la vie, en un mot, n'en a pas été enlevée. Ainsi, quelque apologie qu'on voulût tenter du procédé contraire, quelque précaution qu'on voulût prendre pour blâ-

mer l'exclusion de la ciselure totale, dans quel-
 que livre que pût se trouver la censure, & quel-
 que recommandable que fût le livre d'ailleurs,
 le blâme resteroit à celui qui l'auroit ainsi mé-
 rité. Mais n'y auroit-il pas à craindre que ceux
 qui jugent sur parole (& le nombre en est
 grand) ne disent, " nous avons lu dans un beau
 „ livre, que le précieux poli & la propreté distin-
 „ guent un ouvrage de bronze colossal de presque tous
 „ ceux du même genre, qui jusqu'à présent ont été
 „ exposés en public : nous entendons ce que cela
 „ veut dire, car en France il n'y a guere que
 „ les quatre belles statues de bronze par Sarrazin,
 „ dans l'ancienne Eglise des Jésuites, rue Saint
 „ Antoine, & les beaux ouvrages de Messieurs
 „ le Moyne & Pigalle, qui ne soient pas usés
 „ par le poli : ainsi, nous ne donnerons pas la
 „ préférence aux ouvrages qui n'auront ni cette
 „ propreté, ni ce précieux poli ”.

Il eut donc été plus honnête & plus vrai de
 dire que le moule de la statue de Bouchardon
 ayant été trop récuit & même calciné dans quel-
 ques parties, il s'incorpora avec le bronze : acci-
 dent qui produisit une croute d'environ trois
 lignes d'épaisseur, moitié bronze, moitié potasse ;
 enforte que pour le réparer, il fallut retravailler
 au ciseau, à la lime, au cifelet, &c. les jam-

bes, les cuissés, la queue & le ventre du cheval, & pour mettre à l'unisson de ces parties celles qui avoient bien réussi, on crut qu'il étoit bon de limer le tout. Quand il arrive un pareil accident à nos amis, il faut les plaindre, les consoler, les aider si nous pouvons, & nous taire : sur-tout il ne faut pas s'en faire un prétexte pour déprimer les ouvrages des autres, parce qu'il peut se trouver des témoins du fait qui détrompent le public & nous convainquent de maladresse à tirer parti de nos fautes. Ces témoins pourroient aussi demander, pourquoi on fut cinq ans à réparer un bronze, dont la fonte auroit bien réussi. La statue de Pétersbourg, malgré tout le travail occasionné par les accidens de la première fonte, ne fut que deux ans à être réparée.

Le livre de Mr. Patte, imprimé trois ans avant celui de Mr. Mariette, contient l'éloge de ce précieux poli. L'Auteur dit, pag. 33 : *on diroit, en l'examinant de près, que c'est un morceau d'orfèvrerie . . . tous les coups de lime, pour perfectionner le cheval, ont été donnés suivant le sens des poils.* Mais l'Auteur n'y pense donc pas ? Il devroit savoir que les autres Statuaires, lorsqu'ils donnent *des coups de lime* à leur bronze, ne les donnent pas autrement. On ajoute à cet éloge un peu singulier, que ces coups de lime pro-

carent à cet ouvrage, une supériorité sur tout ce qui avoit été fait en ce genre. Un ouvrage colossal n'est pas fait pour être vu de près, comme un morceau d'orfèvrerie; ce n'est que de loin qu'il est bien jugé.

Cependant les vrais connoisseurs loueront toujours ce qui donne la vie à la sculpture partout où ils l'appercevront, & n'en admireront pas moins aussi les beautés des autres ouvrages, manquaient-ils de cette originalité vivifiante. Mais je crois pourtant qu'il ne faudroit pas se servir d'expressions & de tours de phrases vagues & équivoques, sur-tout si elles donnoient lieu aux ignorans de blâmer dans les ouvrages d'habiles Artistes ce qui mérite un très-grand éloge.

Je dois m'attendre que tout ceci, & ce que j'ai dit de la statue de Marc-Aurele, pourra bien être rendu à celle de Pierre le Grand. Le public & les observateurs de profession feront ce qu'ils ont coutume de faire, & peut-être s'en acquitteront-ils bien. J'en use aussi comme le public, & je crois ne pas mal faire, attendu que mon silence ou mes éloges sur d'autres ouvrages, n'auroient la vertu de fermer la bouche à qui que ce soit sur le mien. Je suis intimément persuadé que c'est beaucoup plus le progrès de l'art que l'Artiste qu'il faut avoir en vue, quand on ob-

serve les foibleſſes ou les beautés d'un ouvrage. Les bienséances ſociales diſent aſſez le reſte ; mais ceux qui commencent à les enfreindre, méritent réprimande. Peut-être la leur ai-je fait quelquefois, & mes petites ſemonces, au lieu de les corriger, n'ont fait que les irriter davantage. Quoiqu'il en ſoit, on jugera l'Equéſtre de Pétersbourg, & l'on fera bien : la honte ou l'honneur feront enfin le partage de qui les aura mérités.

A propos de ſtatues de chevaux, on trouve au quatorzième tome de l'Encyclopédie, page 830, que les deux groupes de chevaux de marbre par Coyzevox, qui ſont au Pont-tournant des Tuileries, ſouffriroient peut-être la comparaiſon avec le Marcus Curtius du cavalier Bernin qui eſt à Verſailles. Il faut le lire pour le croire ; & quand on l'a lu, on ne comprend pas encore que dans Paris, au milieu de nos Artiſtes, on puiſſe produire un ſemblable jugement. Que ne demandiez-vous au moindre élève dans nos Atteliers ? Il vous eut dit : Monsieur, les groupes de Coyzevox ſont beaux, hardis, un peu maniérés ; mais le Curtius du Bernin eſt, ſur-tout pour le cheval, une des plus mauvaiſes & impertinentes productions qu'on puiſſe voir en ſculpture ; mais qu'il faut pourtant regarder à quelques égards, comme le délire d'un très-habile Artiſte.

RÉCAPITULATION

*Des Écrits précédens, depuis & y compris les
Observations sur un petit Écrit fait en Italie.*

Comme il pourroit se trouver quelques personnes qui peut-être me jugeroient plutôt par certains préjugés, que selon ma pensée, je vais faire pour elles une petite récapitulation.

Je n'ai point dit que la statue de *Marc-Aurèle* fut sans beautés : j'ai dit, & je crois avoir prouvé, qu'elle est fort au-dessous de sa réputation & du beau Naturel. Je crois même qu'il faut ou ne savoir pas lire, ou ne m'avoir pas lu, pour imaginer que j'aie dit autre chose.

J'ai eu la même pensée que *Quintilien* ; j'ai regretté qu'au moins l'Auteur de la statue n'ait pas su faire choix d'un plus beau modele. *Quand les Statuaires & les Peintres célèbres*, dit ce savant Rhéteur, *ont voulu représenter des corps de la plus grande beauté, ils ne sont jamais tombés dans l'erreur de choisir pour modele un Bagoas ou un Megabyze ; mais ils ont fait choix d'un Doryphore, d'un Guerrier, d'un Athlète ou de quelques autres jeunes hommes dont la taille avantageuse annonçoit la force & le courage ;*

ce que ces Artistes regardoient comme la vraie beauté (a). L'Auteur du cheval de *Marc-Aurèle* ne travailloit pas sur ce principe.

Je n'ai point dit qu'il n'y ait pas de vrais connoisseurs : j'ai dit qu'il y en a une infinité de faux, & ce n'est qu'à ceux-là que j'ai un peu dit leurs vérités. Les personnes qui prendront la peine de s'en fâcher, soit par écrit, soit autrement, avoueront par-là que c'est d'elles-mêmes que j'ai parlé, & que j'ai eu raison. Si c'étoit des Artistes, je fais bien ce qui leur dépleroit ; mais je ne veux pas le dire.

Je n'ai point dit que la peinture, la sculpture, l'architecture fussent les premiers des talens ; je n'ai pas eu ce petit travers : mais j'ai cru que ceux qui se distinguent dans ces arts, ne sont pas des hommes communs.

Je n'ai point dit que les seuls Artistes fussent connoisseurs, je suis même convenu qu'il y a

(a) Statuarum artifices, pictoresque clarissimi, cum corpora quam speciosissima fingendo pingendoque efficere cupiunt, nunquam in hunc inciderunt errorem, ut *Bagoam* aut *Megabyzum* aliquem in exemplum operis sumerint sibi, sed *Doryphoron* illum aptum vel militiæ vel palestræ, aliorumque juvenum bellicorum & athletarum corpora, quæ esse decora vera existimarint. (*de Instit. Orat. l. 5. c. 12.*)

parmi eux des gens, dont l'ignorance & l'ineptie font rebutantes. J'ajoute que si quelqu'un, n'ayant jamais versifié, eut averti *Racine* de quelques fautes, le Poète auroit pu le remercier; mais que si on lui eut dit, comme l'Abbé *Du Bos* le dit des gens qui ne sont pas Artistes: *homme du métier, je dois me connoître mieux que vous en versification, car j'ai aussi du génie; & n'ayant jamais fait de vers, ma sensibilité n'est pas usée comme la vôtre; n'est il pas vrai que le grand Racine auroit pu dire au Fiacre de l'homme de génie qui auroit si bien parlé, sans avoir jamais fait de vers, reconduisez Monsieur aux petites maisons?*

Je n'ai point dit que tous les Littérateurs écrivissent mal des beaux arts; j'ai donné quelques exemples du contraire, sur-tout quand ils ne veulent pas trop particulariser, & qu'ils s'en tiennent à l'idéal d'un tableau ou d'une statue. J'ai dit aussi, que s'ils jugent bien les détails des ouvrages qui n'ont pas encore reçu la sanction publique & universelle, ils doivent ordinairement ce jugement aux Artistes; parce que cela est vrai.

Je n'ai point dit que Mr. le Chevalier de *Jaucourt* fût ignorant & mal-honnête; j'ai prouvé qu'il n'entendoit presque rien à nos arts, & qu'il insultoit mal-à-propos.

Je ne me suis pas borné à dire que Mr. *Winkelmann* se trompoit quelquefois dans ses écrits sur l'art, & qu'il y manquoit d'honnêteté, je crois l'avoir aussi prouvé.

Je n'ai point dit pour le malin plaisir de le dire, que Mr. le Comte de *Caylus* ne raisonnoit pas toujours juste; je l'ai prouvé, parce que cette preuve est forte pour appuyer mon opinion: d'autres penseront ou diront de ses écrits ce qu'ils voudront. J'en ai dit du bien sans réserve, quand j'en ai trouvé l'occasion.

Je n'ai point dit que Mr. l'Abbé *Richard* se connût en peinture & en sculpture, quoiqu'il en parlât beaucoup & qu'il assurât, que les *centaures* du palais *Furietti* fussent des plus beaux & des plus précieux monumens de la sculpture antique.

Je n'ai point dit que l'architecture fût inférieure à la peinture & à la sculpture; j'ai dit que le Peintre & le Sculpteur, sans avoir pratiqué l'architecture, pourroient en faire de belle, que presque tous en ont fait, & qu'il est rare qu'un Architecte, qui n'a fait ni peinture ni sculpture, fasse un tableau ou seulement une statue.

Je n'ai point dit que Mr. *Moses* ait mal fait d'écrire sur les arts, puisque son écrit ingénieux
a donné

R É G A P I T U L A T I O N 33

a donné lieu à quelques observations passables.

Je n'ai point dit que le *Moïse* de *Michel-Ange* ne fût pas un très-bon ouvrage ; j'ai dit que les convenances & l'action propre au sujet , n'y étoient pas observées ; parce que les convenances & l'action sont essentielles dans un ouvrage.

Je n'ai point dit qu'il ne falloit pas aller étudier en Italie ; j'ai même appuyé sur l'avantage d'y aller : j'ai ajouté que plusieurs de nos plus grands Artistes n'y avoient pas été.

J'ai plus volontiers remarqué les défauts de certains ouvrages , que je n'ai cherché à louer les chef-d'œuvres de l'art , & voici pourquoi. Un Lecteur sensé auroit pu me dire , comme le Spartiate *Antalcidas* disoit à un Rhéteur qui avoit fait un éloge d'Hercule : *eh ! qui est-ce qui le blâme ?*

Je n'ai point parlé des ouvrages de Milord *Shaftsbury* , parce que ce n'est pas là ce qui m'intéresse ; j'ai dit ce que je pense de son foible discours sur la peinture , parce que mille gens se prévalent de ces sortes d'écrits , qu'il est bon de les apprécier , & que c'est un peu mon affaire.

Je n'ai insulté personne , & n'en ai pas eu l'intention ; j'ai seulement observé & relevé quelques insultes faites au bon goût & à l'honnêteté.

34. RÉCAPITULATION

J'ai pensé tout haut , & j'ai dit ce que d'autres pensent aussi & ne disent pas. Si j'ai eu quelquefois raison , les bons esprits pourront en profiter , s'ils en ont besoin ; & si j'ai eu raison encore , les autres pourront chercher à en profiter aussi , mais d'une autre manière (b).

Je n'ai peut-être que trop parlé de mon ouvrage , & j'aurois volontiers supprimé ce que j'en ai dit , si les raisonnemens de quelques personnes mal intentionnées , ne m'eussent forcé à le laisser. Je ne mets pas assez d'importance à mes productions pour me complaire à démontrer , par de beaux argumens , que j'ai dû faire plutôt un cheval qui arrive en finissant son galop , qu'un cheval qui va le pas ; une roche emblématique , plutôt que des moulures bien profilées , &c. &c. Y a-t-il une pensée dans la statue de *Pierre le Grand* ? Cette pensée a-t-elle de la noblesse ? Est-elle celle du sujet ? C'est de cela qu'il s'agit , & c'est ce qu'on verra bien sans que je le dise. Le tout est-il bien exécuté ? Ceux qui s'y connoîtront , n'auront pas besoin de mes petits préambules pour le savoir. La forte envie de vouloir paroître

(b) Il est arrivé que j'ai prévu juste à plusieurs égards.

plus gros que les autres , en se bouffant les joues , n'est que du tems perdu quand notre ouvrage existe. On peut cependant , si l'occasion s'en présente , & qu'on y soit forcé par des calomnies atroces , on peut dire un mot en passant , & laisser à l'extrême vanité le soin de mêler sa voix à l'éloge universel de ses productions , si elles méritent & qu'elles reçoivent des éloges. Si elles n'en recevoient ni n'en méritoient , & que nous en convinssions , ce seroit une assez bonne raison de plus pour nous taire , & sur-tout pour ne pas dire que notre voisin a eu tort de penser , parce que nous n'avons pas pensé , & parce que des polissons n'auront pas su , ou n'auront pas voulu nous rendre sa pensée. Souvenons-nous de l'œuf de *Christophe Colomb* , contentons-nous du mauvais livre *de la charlatanerie des savans* , & n'en faisons pas faire un bon *de la charlatanerie de quelques Artistes*.

Un sujet est-il grand ? Saisissez-en le caractère & les rapports ; exprimez-en l'énergie. Vous aurez pensé , si dans une composition simple , vous faites penser le spectateur. Mais entourer son sujet d'épisodes , c'est fort souvent recourir à des moyens qui prouvent ou la stérilité du fond ou celle du compositeur , qui ne sachant

36 R É C A P I T U L A T I O N .

rien dire à l'ame, voudroit au moins en imposer aux yeux. Qu'un Statuaire ait du goût, qu'il sache arranger de belles figures ou tels autres ornemens que ce soit, à l'exemple d'une foule d'Artistes qui nous en ont tracé le chemin, il aura droit, s'il rend bien toutes les parties de sa composition, au seul éloge que puisse lui accorder les hommes de génie.

La place de Dessinateur du cabinet du Roi étoit vacante, & pour y nommer on fit un concours. Le sujet fut la convalescence de Louis XV. Chaque Artiste donna l'effort à son imagination. Le Roi, la France, la Seine, la Marne, la Santé, l'Abondance, en un mot hommes, femmes, enfans, rien ne fut oublié de tout l'attirail convenu : chacun avoit raison, & sa composition étoit *incontestable*. Meissonnier dessina le bel escalier de l'orangerie de Versailles ; il fit voir au haut, sur le côté droit, la partie supérieure du chateau, comme on la voit en perspective. Le soleil reparoissoit au dessus, après avoir été voilé par une vapeur épaisse qui se dissipoit ; & Meissonnier fut nommé Dessinateur du cabinet. Tout autre en eut fait autant sans doute ; mais c'étoit l'œuf de Colomb, les juges sentirent le génie.

On n'est peut-être pas encore assez généra-

lement convenu que le sublime en poésie peut l'être en sculpture, & que certaine abondance dans nos Arts, n'est le plus souvent que de la stérilité. Voudrois-je donc bannir toute allégorie de la sculpture? Ce seroit vouloir l'appauvrir, & je suis loin de cette pensée mesquine, l'exemple que je rapporte en est une preuve. Que l'allégorie ne soit pas un signe superflu, souvent commun, quelquefois trivial; que le Héros dise assez lui-même, pour que tant de Chanceliers ne viennent pas encore nous dire le reste, voilà ce que je voudrois. J'imagine en voyant certaines compositions, entendre un homme qui ne saisissant pas le mot propre, employe huit ou dix paroles, pour me faire entendre ce qu'un autre dit en un seul mot. Il peut arriver aussi que l'Artiste comme Simonide, soit obligé de chanter Castor & Pollux, & ce ne seroit pas alors au défaut de génie qu'il faudroit s'en prendre. La statue équestre de Copenhague, est une de celles qui montrent qu'un riche entourage, au lieu de faire parler le Héros, pourroit affoiblir son éloquence: les attributs en ont été supprimés; c'est la figure du Roi qui dit tout ce que l'Artiste a voulu que son ouvrage dise.

Enfin, pour apprécier sans retour, le cheval

38 R É C A P I T U L A T I O N .

de Marc-Aurele, j'ai pris dans un Ecrit de feu Mr. Saly, des preuves qui m'ont paru sans réplique. Si j'ai montré comment ce très-habile Artiste s'est en cela contredit lui-même, c'est que j'y étois forcé. Mais je crois m'y être conduit avec l'honnêteté qu'on doit toujours avoir pour les talens distingués, quand on en parle, ou de ceux qui les exercent.



R E V I S I O N

De quelques passages des observations sur la statue de Marc-Aurele, depuis la 183^e. page jusqu'à la 190^e.

Q Uand je fis des observations sur un ouvrage de Mr. Mofes Mendels-sohn, j'avois cherché l'édition allemande fans pouvoir me la procurer; auffi ai-je averti que mes observations ne portoient que sur une traduction faite en France: ainfi j'étois à l'abri du reproche de légereté, & de l'accufation d'avoir fait dire à un Ecrivain ce qu'il n'avoit pas dit.

Ma précaution n'a pas été entièrement inutile: un Allemand, homme de beaucoup de mérite, & qui favoit les deux langues (a), m'a expliqué le texte de Mr. Mofes, & m'a démontré

(a) Mr. Bachmann, Banquier de la cour de Berlin. Il s'est empoisonné à Saint Pétersbourg le $\frac{9}{20}$ Novembre 1776, pour se soustraire aux suites que le dérangement de ses affaires lui faisoit craindre; & l'arsenic dans la poitrine, il lisoit *le vrai sens du système de la nature*. Caton lisoit *le traité de l'immortalité de l'ame*.

qu'en beaucoup d'endroits la traduction françoise est infidèle. Je vais rapporter les passages qui m'avoient paru répréhensibles, & les transcrire tels qu'ils ont été retraduits. Où le premier traducteur m'aura trompé, je me rectifierai; & quand l'un & l'autre se rapporteront, je garderai mon premier avis, que j'appuierai même de quelques raisons, s'il en est besoin.

1°. *Tout le but de l'Artiste humain est de représenter, dans un sujet limité, les beautés qui opèrent sur nos sens, &c.* J'ai dit que ce n'est pas tout son but, que ce n'est que son moyen, & j'en ai donné des raisons qui me paroissent bonnes; ainsi je ne crois pas devoir rien changer à cet article. On verra plus loin que selon Mr. Moses lui-même, je dois m'y tenir, & qu'ici son expression est non seulement incorrecte, mais qu'elle présente une idée contraire au but de l'Art & à celui de l'Auteur.

2°. *Les figures qu'offre & produit la nature, sont par tous les connoisseurs en sculpture mises au-dessous des figures antiques. Les contours de celles-là sont un peu maigres, ses têtes ne sont pas si nobles, si pleines d'expression que les têtes des figures antiques.* Je crois avoir appris, & je suis intimément persuadé, que la nature, source de l'expression, en produit à l'infini, & qu'elle sur-

passe en cela les plus belles statues antiques. L'exemple de l'Apollon, du Laocoon, de la Niobé, n'infirméeroit pas cette opinion ; parce que ces statues admirables atteignent seulement le degré possible de l'imitation, & que des individus naturels, de la même conformation & dans les mêmes circonstances, conserveroient encore le degré d'expression qui appartient à l'originalité. Voyagez en Artiste ou seulement en Observateur, & vous verrez la richesse & l'immense variété d'expressions relatives aux différentes formes que les climats & les mœurs ont imprimées dans les phisionomies des différens peuples. Il est aisé de voir que ceux qui ont écrit le contraire, ne connoissoient la nature que dans leur cabinet. Je crois savoir aussi, que les contours que nous offre la nature & qu'elle produit, ne sont maigres que quand ils le sont ; que souvent ils sont plus gras & d'un dessein plus pesant que l'antique. J'imagine de plus, qu'il faut laisser particulièrement ce point à discuter aux Peintres & aux Statuaires ; parce qu'ils ne disent pas que les contours des figures naturelles sont ou plus maigres ou plus gras que ceux des statues antiques, ce qui seroit ne rien dire ; mais ils savent & le savent bien, comment & en quoi le bel antique enseigne à

connoître & à réctifier les imperfections de quelques individus : ainsi je ne crois pas ici devoir encore changer d'avis.

3°. *Les couleurs locales de la Nature, ne sont ni si fraîches ni si vives que celles d'un habile Coloriste. C'est que la premiere peint un espace immense pour une durée éternelle, & change à chaque instant son immense tableau. Quelle prodigieuse variété de couleurs ne doit-elle pas employer ? Mais plus leur nombre diminue, plus leur pureté peut s'augmenter.* La couleur locale est, comme on fait, celle qu'un objet paroît avoir selon le lieu plus ou moins éloigné où nous l'apercevons : elle est soumise à la vérité & à l'effet des distances ; ainsi elle dépend d'une vérité tirée de la perspective aérienne. Les Peintres habiles dans cette partie, savent en imiter les différens effets, & rendre la vagueffe & les tons de l'air : mais leurs *couleurs locales* ne sont ni plus fraîches ni plus vives que celles de la Nature. Exposez le plus vigoureux, le plus frais, le plus éclatant payfage à la comparaison d'un bel après-midi d'été, dans les climats où le ciel est le plus pur, le soleil le plus ardent & les productions les plus colorées : faites la même épreuve avec tel tableau qu'il vous plaira, & qui peindra ces climats, & vous verrez que

l'art n'atteint pas à l'éclat de la Nature , & qu'il lui faudroit du blanc plus blanc que celui qu'il employe , pour peindre la lumière. Si dans un cabinet , vous trouvez le tableau plus vif que la Nature , c'est que vous ne voyez pas l'une & l'autre ensemble ; c'est que la peinture employe des prestiges dont vous ne vous apercevez pas. Elle est fautive pour vous paroître vraie : le brun qu'elle place avec intelligence , n'est pas du coloris. Veut-elle représenter l'éclat du soleil , du feu , du diamant , des corps polis ? Elle n'y parvient imparfaitement qu'en répandant sur les autres objets , des tons plus sombres que ceux qu'ils ont dans la Nature , & ce n'est que par la magie de ces oppositions que les tons du Peintre semblent alors imiter ceux de la Nature. C'est donc ainsi que l'art de mêler les *couleurs propres* & de les employer , fait approcher des *couleurs locales* de la Nature. Mr. Mofes continue ainsi : *c'est pourquoi même les couleurs du Peintre doivent en comparaison de celles du Teinturier , paroître un peu sales & sombres ; parce que l'objet de celui-ci se borne à une seule couleur : mais pour cela pourroit-on attribuer au Teinturier plus de connoissances du coloris qu'à Rubens , qu'à Titien ?*

J'avois pris cette observation pour une forte

de précepte; mais si la traduction infidèle m'avoit induit en erreur; la traduction exacte en a effacé jusqu'à la moindre apparence. L'Auteur observe que les couleurs de la Nature sont moins vives que celles du Peintre, *parce que*, dit-il, *la Nature peint un espace immense pour une durée éternelle*; que celles du Teinturier sont plus vives que celles du Peintre, parce qu'il se borne à une seule couleur, & qu'à mesure que leur nombre diminue, leur éclat augmente: raisonnement très-suivi, & qui d'ailleurs ne ressemble ni à un précepte ni à une leçon sur l'art. J'aurois peut-être dû l'appercevoir dans la première traduction. En le supposant, je dois convenir de la méprise & l'avouer: je l'avoue donc ici sans réserve.

Que Mr. Mofes ait apperçu ou non, que les couleurs du Teinturier sont les mêmes que celles dont se fert le Peintre; qu'elles sont aussi celles de la Nature, puisque le Peintre qui copie d'après le naturel une étoffe rouge, orangée, bleue, verte, pourpre, &c., copie les couleurs du Teinturier, qui sont devenues pour lui celles de la Nature; que son opinion soit plus ou moins fondée sur une bonne physique; qu'il en soit autant de sa métaphysique: c'est une discussion dans laquelle je me garderai bien

de m'engager. Tout ce que je puis affurer , c'est que les idées métaphysiques , dont on se fait depuis quelque tems une arme pour trancher sur les beaux arts , n'y ont pas autant de rapport qu'on l'imagine , n'en accélèrent ni les connoissances ni les progrès , & qu'une fois cela bien démontré , on verroit de grands raisonnemens réduits à leur juste valeur.

En disant que certaines idées métaphysiques n'ont aucune relation aux beaux arts , je n'exclus ni ne méconnois la métaphysique qui leur est propre ; puisqu'au contraire , je n'écris pas un mot qui ne tende à développer celle des nôtres. Je fais que *tout a sa métaphysique & sa pratique*. Je fais que *la pratique , sans la raison de la pratique , & la raison sans l'exercice , ne forment qu'une science imparfaite*. Je fais que *si vous interrogez un Peintre , un Poète , un Musicien , un Géometre , vous le forcerez à rendre compte de ses opérations ; c'est-à-dire , à en venir à la métaphysique de son art*. (Encyclopédie , article *Métaphysique* , par Mr. Diderot.) Voilà comment pensent les hommes de sens & de génie ; les autres n'ont qu'une science imparfaite.

Si Mr. Mofes & les Ecrivains qui ont autant de candeur & de génie qu'il paroît en avoir ; lisoient sans prévention les réflexions que Mr.

Watelet a mises à la suite de son poëme de la peinture, & tous les articles excellens dont il a enrichi l'Encyclopédie, ils auroient peut-être sur l'art des idées plus justes, plus fixes & plus profitables. Si Mr. Mofes consulte *sur cette matiere* quelques très-habiles Artistes, je ne doute pas qu'il n'en reçoive *des instructions* plus sûres que celles qu'il attend d'un *Philosophe*, qui peut *considérer les secrets des arts avec des yeux philosophiques*; à moins que ce Philosophe ne soit, ainsi que Métrodore, bon Peintre lui-même. J'ose croire qu'après cette épreuve il verra, que *la Nature qui peint un espace immense pour une durée éternelle*, est une belle & grande idée, dont il ne s'est servi, comme je crois l'avoir démontré, qu'à prouver sur la peinture le contraire de ce qu'il a avancé. Mr. Mofes avoue qu'il n'est pas fort *initié dans les mysteres des arts*: il permettra donc qu'un Artiste, qui rend hommage à ses autres talens, lui indique le moyen de s'initier davantage dans ces mysteres.

4°. *L'architecture se distingue de la peinture & de la sculpture, par rapport à la sorte de perfection qu'elle doit exprimer. Indépendamment de l'ordre, de la symétrie & de la beauté des lignes & des figures dans les colonnes, portes &*

fenêtres, il faut sur-tout qu'elle exprime la solidité, & qu'elle donne l'idée de l'état & du rang qu'occupe dans la société celui qui fait bâtir. Je fais sur ce passage le même aveu que sur le précédent ; la nouvelle traduction m'a pareillement convaincu de l'erreur de ma première lecture. Mr. Mofes ne donne à l'architecture aucune préférence sur la peinture & la sculpture, il ne lui accorde aucun titre de prééminence sur ces deux arts ; ce que j'avois cependant prévu, quand j'ai dit, *ce n'est pas assurément la pensée de l'Auteur*. Voici sa pensée, & si je ne me trompe, l'ordre de ses idées.

Il classe & distingue les arts, dont l'objet est d'imiter le beau naturel & sensible ; imitation qui peut se faire de deux manières, ou par des signes arbitraires, ou par des signes qui ne le font pas.

Les signes arbitraires sont les mots ; de là les belles-lettres, la poésie, l'éloquence, arts imitateurs de la Nature par des signes arbitraires.

Les signes non-arbitraires naturels, sont ceux qui renferment primitivement, en eux-mêmes, l'expression de la chose ; comme le font les couleurs, les formes, &c : ce sont-là les expressions des beaux arts.

Les signes naturels employés dans les beaux arts, agissent ou sur l'ouïe ou sur la vue.

La musique agit sur l'ouïe, par des tons ou successifs ou entendus à la fois.

La danse, par des mouvemens.

La peinture & la sculpture, par des lignes & des figures; l'une sur des superficies plates, l'autre par des corps.

L'architecture, qui comme la peinture & la sculpture, a des surfaces plates & des corps, se distingue de l'une & de l'autre, en ce qu'elle a (indépendamment de ce qui lui est commun avec elles) à exprimer la solidité, &c.

On voit par cet ensemble, que l'Auteur n'a pas songé à donner la préférence à un art sur l'autre, & que son unique objet a été, de marquer les limites métaphysiques qui les distinguent.

Je ne fais si l'idée de cette distinction est fort neuve, & si depuis longtems on ne favoit pas que la danse, par exemple, n'est ni de la poésie, ni de l'architecture, ainsi de nos autres connoissances; & je crois que l'on favoit aussi pourquoi un art n'en est pas un autre, & en quoi il en differe. Quoiqu'il en soit, un Artiste pourra bien admirer l'Auteur, le suivre même de l'œil; mais il ne l'accompagnera pas dans les vastes déserts de ces régions étrangères aux principes & à l'esprit de l'art. Quel fruit, en effet, l'art & l'Artiste en pourroient-ils retirer? Si
de

de ce côté il n'y a aucun profit à espérer, comment peut-il y en avoir de réel pour quelque Lecteur que ce soit, qui voudra augmenter ses connoissances sur un art ou sur une science ? car il ne faut pas sortir des bornes de la question : il s'agit des *principes fondamentaux des beaux arts & des belles-lettres*, c'est le titre de l'ouvrage de Mr. Moses. Affermi sur une base dont il connoît la solidité, l'Artiste ne consentira donc jamais à se perdre dans le vuide ; & s'il est permis de s'exprimer ainsi, tant qu'il conservera son bon sens, il ne fera, avec qui que ce soit, le coup de poing métaphysique ; bien persuadé que toutes ces distinctions, quelques justes qu'elles puissent être d'ailleurs, n'ont aucun rapport avec ce qui constitue le beau dans nos arts.

N'ayant eu, & n'ayant aucune humeur personnelle, je fais l'aveu de mon erreur sur le passage qui occasionne ce développement & sur celui qui le précède, avec le plaisir qu'on doit avoir en rendant hommage à la vérité, quand on a eu la mal-adresse de la méconnoître.

Mais je suis loin de vouloir retracter ce que j'ai dit de plus & qui ne regarde pas Mr. Moses, lorsque j'ai comparé l'architecture, à titre de prééminence, aux deux autres arts. Ceux

qui le liront sans prévention, verront bien que, choqué de certaines décisions qui ne tendent qu'à élever injustement un art aux dépens d'un autre, j'ai voulu exposer au grand jour une partie de la petite morgue, qui porte ses atteintes obliquement ou dans l'obscurité, & que j'ai opposé la franchise honnête & la vérité, à la charlatanerie injuste & pédantesque.

5°. Lorsque les grands Artistes placent dans leurs tableaux quelques morceaux d'architecture, ils les représentent presque toujours de profil, afin de procurer à l'œil une plus grande variété. J'ai répondu à cela, que c'étoit pour aggrandir la scène du tableau, & lui donner plus de profondeur: la variété s'y trouve nécessairement & comme une conséquence; mais elle n'en est pas le principe. L'objet du Peintre, sa première intention, son premier besoin, est de placer convenablement & sur des plans divers, les figures qui composent le sujet. Sans doute que tout cela une fois ainsi arrangé, procure à l'œil une plus grande variété. Mais si l'Auteur a entendu ce que j'entends ici, son expression est incorrecte, & ne va pas assez bien à l'objet; parce qu'il paroît accorder au résultat, ce qui n'appartient qu'au principe. S'il eût dit, *les Peintres placent dans leurs tableaux l'architecture*

de profil, afin d'agrandir le champ & de donner plus de place aux différentes situations des figures ; ce qui procure à l'œil une plus grande variété, il eût tout embrassé, & cette manière de s'exprimer n'eût pas été équivoque : mais en croyant peut-être dire le plus, il n'a présenté à l'esprit du Lecteur instruit du procédé de l'art, que l'idée du moins.

6°. *La peinture satyrique s'accommode beaucoup mieux des signes symboliques, & elle paroît en avoir plus besoin* (que la peinture héroïque & morale) ; ainsi que dans la poésie & dans l'éloquence même, c'est plutôt à l'esprit qu'au sentiment qu'elle donne de l'occupation. J'ai cru & je crois encore, que la peinture héroïque & morale s'accommode très-bien des signes symboliques. La grande poésie s'en accommode également. L'Iliade, qui n'est rien moins que de la poésie satyrique, est remplie de symboles, d'emblèmes, d'allégories qui paroissent lui convenir. (Je dis *paroissent*, car des savans prétendent, qu'Homère n'avoit jamais pensé à toutes les allégories que ses Commentateurs lui ont attribuées). Ainsi, un Peintre qui représenteroit Mars en fureur, sortant de l'assemblée des Dieux pour aller exterminer les Troyens, & retenu par Minerve, feroit un tableau où l'emblème de

la fureur martiale & celle de la prudence, feroient très-heureusement employées. Les exemples semblables que Mr. Mofes rapporte lui-même, appuyent ce fentiment. Il dit, *le Héros qui défie le pouvoir de l'amour, fera représenté par Diomedé bleffant Venus; la tendresse conjugale, par les adieux d'Hector & d'Andromaque; la piété filiale, par Enée portant fon pere.* Cela s'appelle, fi je ne me trompe, prouver affez bien contre foi-même.

Il distingue enfuite l'allégorie d'avec ces fujets qu'il appelle *penfées subtiles, idées abstraites*, en ce qu'ils ont d'emblématique; & il dit, que l'allégorie fera l'*Occafion* à tête chauve, le Silence pofant un doigt fur la bouche, la mort, le péché, la difcorde, &c. Ce dernier point eft incontestable; mais j'aurois cru que les premiers fujets, employés dans le fens emblématique, étoient auffi des allégories: voici mes raifons.

L'allégorie en peinture, eft la représentation d'objets qui fignifient autre chofe à l'efprit que ce qu'ils préfentent aux yeux.

L'emblème en peinture, eft également la représentation d'objets qui fignifient autre chofe à l'efprit que ce qu'ils préfentent aux yeux.

L'un & l'autre de ces fimboles s'expriment

par des attributs ou par des figures, & quelquefois par tous deux ensemble.

L'emblème & l'allégorie renferment un sens, ou moral, ou politique, ou religieux: alors ils font la même chose & vont également au même objet. Leur distinction métaphysique, portée au-delà, feroit une source d'obscurités & d'entraves pour l'Artiste, qui doit seulement être instruit de leur signification, afin de les employer à propos. Il y a, si l'on veut, une distinction précise & simple à faire entre l'hiéroglyphe, l'emblème, l'attribut & l'allégorie. Mais comme les objets de cette distinction ne me paroissent pas toujours fort distincts, & que d'ailleurs elle n'est pas de mon sujet, je m'en tiens à l'idée que j'adopte ici. Arrêtons-nous-y encore un instant, & donnons un bel exemple de l'emblème ou allégorie en peinture.

Il y a au palais Pitti à Florence, un tableau allégorique de Rubens, dont il est parlé dans la *description historique & critique de l'Italie*, page 59. 3^e. vol. Quoique Mr. l'Abbé Richard ait décrit ce tableau, ceux qui n'en ont rien vu, ne feront peut-être pas fâchés de savoir comment il est composé; c'est-à-dire, quels sont les objets principaux qui le composent.

Il représente Mars arraché des bras de Vénus.

nus par le Démon de la guerre. Ce spectre, armé du noir flambeau de la discorde, fait passer toutes ses fureurs dans l'ame du Héros. Le Dieu féroce, dédaignant les voluptés de l'Amour, en laisse à peine entrevoir le sentiment éteint : il ne respire que le carnage, & veut s'élaner dans les champs de la mort : un homme tué sous ses pieds, son épée dégoûtante de sang, montrent qu'il a déjà exercé sa fureur. Proche de Mars & de Vénus, sur les marches du temple de Janus, dont les portes sont ouvertes, une ville sous la figure d'une femme éplorée & de la plus pathétique expression, s'efforce par ses cris, sa douleur & ses bras élevés, de retenir le Dieu sanguinaire. L'harmonie, les sciences, les arts, sont renversés ; leurs simboles & ceux de l'Amour sont foulés aux pieds. Une femme & son enfant effrayés, annoncent les peuples éperdus & livrés à l'horreur de la désolation. Des harpies, simbole de la famine & de la dévastation, précèdent la furie du carnage sur une vapeur pestifère.

J'ai devant les yeux une copie de ce tableau, de la grandeur de l'original. La composition, l'effet général & la chaîne de lumière & d'ombre, y sont exactement conservés. Il n'y a point, comme le dit Mr. l'Abbé Richard, un *homme robuste* qui représente *l'agriculture*, &

que le démon de la guerre foule aux pieds. Le démon de la guerre ne foule personne aux pieds; attendu que ce spectre hideux est élevé dans l'air, d'où il tire le Héros par le bras. Quant à l'homme robuste, c'est l'architecture qui tient un compas & tombe sur un chapiteau brisé. Il n'y a point le temple de Janus renversé dans l'éloignement. Ce temple est sur le devant, à un des côtés du tableau: il n'est ni renversé ni même endommagé, & c'est sur ses degrés que marche la femme éplorée. Pour qu'il fut aussi dans l'éloignement, il faudroit qu'il y en eut deux dans le tableau; or, le fond ne présentant que les flammes d'un incendie, des gens qui fuyent & d'autres qui tuent, il ne donne pas lieu à cette équivoque. Il y en a encore quelques autres dans la même description, & desquelles je ne parle pas: je dis seulement, que pour bien juger un tableau, il faut au moins le bien voir; car si vous donnez la preuve que vous n'avez pas même su distinguer les objets qui le composent, le Lecteur intelligent voudra toujours croire que les bons jugemens que vous produisez d'ailleurs, ne sont qu'une répétition de ce que vous avez lu ou entendu dire (b).

(b) Mr. l'Abbé Richard feroit soupçonner qu'il n'a

Mr. Cochin a beau m'affurer que Mr. l'Abbé Richard ne fait point autorité dans ces matieres, & qu'il n'en annonce point la prétention (c); je n'en suis pas moins persuadé du contraire, & beaucoup d'autres le feront, en lisant le morceau qui commence le troisieme volume. Mr. l'Abbé Richard y parle comme tous ceux des Littérateurs qui écrivent dogmatiquement de nos Arts, & c'est ce qui dans la foule fait autorité. Je m'en rapporte à ceux des Lecteurs (& leur nombre est considérable) qui ne savent pas que ce morceau, ainsi que l'Article *École* du Dictionnaire Encyclopédique, sont de la même famille, & que leurs peres communs sont Vasari, Dolce, Félibien, de Piles, &c., &c: ce qui ne pouvoit pas se faire autrement.

pas vu les noces de Cana, par P. Veronese, puis qu'il dit, tome 2, page 389: *Le Peintre a placé dans une galerie, une troupe de musiciens, où il s'est peint lui-même jouant de la viole.* Cette galerie n'est occupée que par des officiers de cuisine, & les musiciens sont tous sur le devant du tableau: la galerie est dans le fond; elle est en haut, & l'orchestre est en bas. Une autre édition aura sans doute rectifié cette faute.

(c) Voyez lettre de Mr. Cochin à Mr. Falconet: elle est à la suite de cette revision.

Revenons au tableau de Rubens. Il est un de ceux où ce grand Maître a développé la savante magie de la couleur & celle de la composition ; où il a peint, sous le voile de l'emblème, une image affreuse & des plus frappantes : aussi est-elle sentie par le goût & saisie par le génie (d) La voilà cette sublime & simple allégorie, prise ou non dans les monumens de l'antiquité. C'est le vainqueur de Carthage, qui, d'un pas victorieux, monte au capitolé, & laisse après lui ses froids accusateurs.

N'appuions pas sur l'inutile & ridicule épisode d'un petit Cupidon voletant au-dessus de Mars & de Vénus, & qui leur prend à chacun la tête, comme pour en faire un *conjungo*. C'est le sommeil d'Homère ; c'est celui du génie ; c'est, si vous voulez, le genou droit du Laocoon, dont l'emboiture est fautive en raison de la position de la jambe : défaut qui n'empêche pas que le reste ne soit d'une beauté supérieure. Ne cherchons pas non plus dans ce tableau l'élégance & la correction du dessin ; c'est la palette & l'enthousiasme de Rubens, & rien de plus ; mais c'est beaucoup.

(d) Voyez ce qu'en dit Mr. Cochin, *Voyage d'Italie*, tom. 2. pag. 67.

Ainsi la couleur, la touche, l'expression, l'originalité en un mot, je l'imagine aisément, parce que je connois quelques-uns des plus beaux tableaux de Rubens; & l'idée précise des beautés de celui-ci, je la dois particulièrement à Mr. Guglielmi, très-habile Peintre Italien appelé à la Cour de Russie. Il ne sauroit parler de cette belle machine, que le feu de la poésie pittoresque n'étincelle dans ses yeux.

Je n'ai encore vu de cet Artiste, élève du Chevalier Trevisani, que des esquisses de plafonds; genre difficile, auquel il s'est particulièrement exercé. Elles sont composées dans le goût des dernières écoles d'Italie. Des effets brillans, une couleur vive, mais trop rouge; une vaguesse de lumière aérienne qui enveloppe les objets, les place, les distingue, & répand l'harmonie sur l'ensemble. Quand l'expression, le dessein, le choix y sont réunis, la peinture agit délicieusement sur le spectateur. C'est en partie ce que présentent & promettent pour le grand, trois esquisses que j'ai de Mr. Guglielmi; & c'est au dessein, au choix & à l'expression près, ce que vous ne trouverez pas plus dans les descriptions de Pline, que dans les autres Ecrivains du même tems. Reprenons notre sujet.

Mr. Mofes dit : *Il est décidé que la peinture ne s'occupe pas uniquement des objets qui sont visibles par eux-mêmes ; les pensées les plus subtiles, les idées les plus abstraites peuvent être exprimées sur la toile & rappellées à notre mémoire par des signes visibles. C'est en cela que consiste le grand secret de tracer l'ame avec Aristide & de peindre pour l'esprit. J'avois donc bien raison de soutenir que tout le but de l'Artiste n'est pas de représenter , dans un sujet limité , les beautés qui operent sur nos sens ; puisqu'il est décidé que la peinture ne s'occupe pas UNIQUEMENT des objets qui sont visibles par eux-mêmes.*

On ne voit pas bien pourquoi le Peintre Aristide est donné pour exemple , lorsqu'il s'agit des idées les plus abstraites & des pensées les plus subtiles exprimées sur la toile. Aristide fit des sujets simples , dans lesquels il fut le premier , dit Pline , qui peignit l'ame ; *primus animam pinxit*. Il exprima les passions , les sentimens , les caracteres , & pour les exprimer , il n'avoit pas besoin de traiter d'autres sujets que ceux que nous lisons dans Pline ; une mere mourante & son enfant auprès d'elle , un combat , des Chasseurs , Biblis , Bacchus & Ariane , un Poëte tragique , un vieillard qui enseigne à

un enfant à jouer de la lyre , & un malade : voilà à-peu-près tout ce que nous connoissons des ouvrages de ce Peintre ; & ces sujets-là ne présentent aucune pensée subtile , aucune idée abstraite (e). Il est vraisemblable , en effet , qu'il s'occupoit beaucoup moins d'abstractions & de subtilités , que du grand secret de tracer l'ame ; aussi ne faut-il pour cela qu'une ame sensible & les sujets les plus simples : l'exemple d'Aristide auroit donc pu se rencontrer plus heureusement.

Mon dessein n'est pas d'examiner tous ceux des Littérateurs qui n'ont pas senti l'éloquence

(e) Si Aristide fut le premier qui peignit les passions , les sentimens , les caractères , l'ame en un mot ; il est certain que la leçon de Socrate à Parrhasius , rapportée par Xénophon & qu'on pourra voir dans une de mes notes sur Plin , n'est ni un conte , ni une plaisanterie ; qu'il faudroit être un peu plaisant pour l'imaginer ; & qu'ainsi dans la 108^e. Olympiade , les Peintres Grecs ne savoient pas encore peindre l'ame. Ce seroit donc une vaine prétention , que celle de vouloir supposer dans leurs ouvrages les affections de l'ame avant cette date. On voit aussi ce que deviennent les expressions prodigieuses de l'Iphigénie de Timanthe : ce Peintre étoit en réputation 60 ans avant Aristide.

de la peinture, ni tous ceux qui ont voulu la ravaler ; mais j'en ai un sous la main dont les idées sur l'art sont si peu justes, que je ne puis m'empêcher d'en dire un mot. Mr. Racine le fils, qui n'avoit pas pour nous ce qu'on peut appeller un doux penchant (*f*), assure

(*f*) Il a pourtant remarqué un trait de la munificence de Louis XIV qui donna, dit-il, au Bernin, son portrait enrichi de diamans, une gratification de 50000 écus, une pension de 6000 livres pour lui, & une de 1500 livres pour son fils, & qui lui paya son séjour de six mois & son voyage en France, à raison de 100 livres par jour : le Bernin n'avoit fait que le buste en marbre du Roi, & les desseins pour la colonade du Louvre qui, comme on fait, n'ont pas été exécutés (*).

Mais Mr. Louis Racine a rapporté ce fait pour se plaindre de ce que les Artistes sont mieux récompensés que les gens de lettres ; car le fils du grand Racine n'étoit pas riche. Il a oublié qu'on ne doit pas donner pour règle un fait tout particulier ; il a sauté à pieds joints sur les gratifications magnifiques accordées à plusieurs savans ; il a sans doute compté pour rien les 6000 pistoles que reçût Sannazar pour

(*) Les Mémoires de Charles Perrault disent que le Bernin reçût 3000 Louis d'or avec un brevet de 1200 livres de pension par an, & un de 1200 livres pour son fils. On peut croire un homme qui dit ; *je lui portai moi-même, &c :*

dans ses réflexions sur la poésie, que les Peintres ne parlent QU'AUX YEUX , & que les Poètes

six vers; le sac d'or qu'Andrelinus pouvoit à peine emporter sur ses épaules, *vix istis delatum humeris*, pour avoir récité un poëme à Charles VIII; les 30000 livres que Des Portes reçut de Henri III, pour quelques vers, & l'Abbaye qu'il eut pour un sonnet. Il a sans doute compté pour rien les 10 à 12000 livres de revenu, soit en rentes, soit en pensions, dont jouissoit Benferade, & les 200,000 écus de bien, qui consoloient Amiot, d'avoir mandié dans sa jeunesse. Pour Quinault, il laissa, dit-on, 300,000 livres, ce qui fait aujourd'hui le double. La traduction de l'Iliade ne valut-elle pas à Pope 300,000 liv? Un poëme intitulé *Léonidas*, ne produisit-il pas, à ce qu'on dit, 60,000 guinées à Mr. Glover son Auteur? Il ne paroît pas que la culture des belles-lettres ait payé d'ingratitude Mr. de Voltaire; puis qu'ayant beaucoup dépensé, sa famille hérite encore d'un bien considérable. J'en citerois d'autres encore; mais qu'importe au littérateur & à l'Artiste une si grande quantité d'argent? Il leur en faut sans doute; mais s'ils ne sont ni avares ni dissipateurs, qu'ils soient honorés & récompensés en raison de leur mérite; qu'ils ayent une vie commode eux & leur famille, ont-ils besoin de plus? Je fais qu'on reproche à certains Artistes, de basses obliquités, & les ressorts qu'ils font agir pour se faire payer plus que leurs confreres. Et quand cela seroit,

parlent à l'esprit. Un Littérateur qui le prend sur ce ton, oublie sans doute que la poésie ne

sont-ils les seuls? Est-ce à eux qu'il faudroit de préférence appliquer le reproche? La vanité, le luxe, la soif de l'or, les besoins sans mesure, ne sont-ils pas devenus le vice de tous les états? Mais si Mr. Louis Racine eut eu quelque égard aux circonstances, il eut peut-être trouvé que des littérateurs ont été très-à propos & aussi-bien récompensés en proportion, que des Peintres & des Statuaires.

S'il eut aussi comparé la récompense d'un Poëte à celle d'un Peintre, tous deux fort anciens, il eut peut-être modéré son reproche. Candaule paya au poids de l'or un tableau de Bularque. La très-belle peinture devoit être alors un peu rare; car c'étoit vers la 12 ou 14e. Olympiade; mais enfin le tableau fût payé au poids de l'or, ou couvert d'or, *repensam auro*. Combien pesoit-il, ou quelle étoit sa grandeur? Pline dit qu'elle n'étoit pas médiocre, *haud mediocris spatii*: quelques éditions suppriment *haud*; mais c'est toujours n'en donner qu'une idée bien vague.

Le Poëte Archimelus, environ 500 ans après, fit une épigramme de dix-huit vers, fort commune, à la louange d'un vaisseau fort extraordinaire, que Hiéron avoit fait construire. Le Poëte reçut mille muids de bled pour sa récompense: elle étoit d'autant plus grande, qu'alors les bons vers n'étoient pas rares chez les Grecs. Mettons, si vous voulez, ce

parle non plus qu'aux yeux ou aux oreilles ;
 qui la portent à l'instant à l'ame, ainsi que les
 yeux

bled à 300 de nos livres le muid, c'est à-peu-près le prix moyen, & celui des acheteurs en France, année 1780, (à moins que vous ne fachiez qu'il valût moins à Syracuse & à Athenes, où résidoit Archimelus), & nous trouverons qu'une assez médiocre épigramme fut payée 300000 de nos livres. Je doute que le tableau de Bularque représentant une bataille, ait produit cette somme en or, soit au poids, soit à la mesure.

Mr. Louis Racine auroit pu savoir aussi qu'Isocrate vendit un discours de sa façon, 20 talens, c'est-à-dire, à-peu-près 100000 livres; que Virgile fut largement récompensé par Auguste & par Octavie sa sœur, qui lui fit compter après la lecture de trois livres de l'Énéide, dix grands sesterces pour chaque vers; c'étoit en tout 32, 500 livres. Enfin s'il faut ajouter foi au calcul de Suidas, & s'appuyer sur un fait contesté, Oppien reçut pour son poëme de la pêche, qu'il dédia à Caracalla, deux miriades par vers; ce poëme contient 3497 vers, la miriade valoit 5000 livres; ainsi posez 17485000 livres; mais cela n'est-il pas extravagant? Il y a une autre opinion qui met chaque vers d'Oppien à une piece de 4 dragmes, *Stater oreus*; ce qui ne produit guere que 6 à 7000 livres. Si c'eût été aussi peu, l'auroit-on remarqué comme une ma-

yeux le font de la peinture. Si ceux de Mr. Racine n'ont jamais fait le message dans son ame, lorsqu'ils regardoient une peinture expressive, ce n'étoit pas la faute de cette peinture. Nous ne pouvons pas dire aux gens qui regardent un tableau à-peu-près comme ils regarderoient un galon, une découpure, une broderie; *ce tableau doit nécessairement occuper votre ame des objets qu'il représente; c'est l'art du Peintre qui sert à l'y graver*: ils nous répondroient; nous ne vous entendons pas: mais

gnificence impériale de ce tems-là, sur-tout d'un Empereur aussi prodigue? Mes évaluations sont-elles justes ou à-peu-près? Je les laisse à juger à ceux qui s'y entendent, & je ne garantis pas même le fait.

Tant chez les anciens que chez les modernes, on trouvera que l'homme de lettres & l'Artiste ont à-peu-près également partagé les caresses de la fortune; & qu'avec beaucoup de mérite, les uns & les autres en ont aussi quelquefois éprouvé les rigueurs. Si j'en mettois sous les yeux du lecteur, une liste un peu raisonnée, l'opinion de Mr. Louis Racine recevrait, si je ne me trompe, un assez rude échec. Terminons par le Sophiste Protagoras *qui amassa*, dit Socrate chez Platon, *plus d'argent que ni Phidias, ni dix autres Statuaires aussi habiles que lui, n'auroient jamais pu faire.*

nous pourrions leur dire ; si vous continuez d'écrire ainsi de nos Arts , nous ne vous lirons pas (g).

(g) François Bacon , ce génie étonnant , s'est trompé comme un autre , quand il a essayé d'analyser la peinture. Mais parle-t-il de son effet , de l'impression qu'elle fait sur nous ? Alors les Louis Racine rentrent dans l'ordre le plus commun des Etres pensans. Ecoutez le génie , quand il se livre à son impulsion & à la sensibilité.

“ Ces deux sens , l'ouïe & la vue , sont les plus délicats & les plus chastes de tous. Les plaisirs qui les remuent sont aussi les plus innocens ; & les arts à qui nous devons ces plaisirs , méritent une place distinguée parmi les arts libéraux , comme étant des plus ingénieux , puis qu'on y emploie toute la subtilité des combinaisons mathématiques. La peinture réveille l'imagination & fixe la mémoire ; la musique agite le cœur & soulève les passions. Elles font passer le plaisir dans l'ame ; l'une par les yeux , l'autre par l'oreille. Elles ont un rapport d'harmonie admirable”. (Analyse de la philosophie du Chancelier François Bacon , tom. 1. ch. 12.) (*).

(*) *Oculos oblectat præcipuè Pictoria... Aures demulcet Musica... Æque artes, quæ ad visum, aut auditum spectant, præ aliis præcipue Liberales habitæ sunt : sensus hi duo magis casti.* (de augm. scient. l. 4, c. 2.) *Pictoria imagine memoria rei renovat.* (l. 5, c. 2.)

Milord Catheart, ci-devant Ambassadeur d'Angleterre à la Cour de Russie, m'écrit de Lou-

Horace dit à Censorinus; " je vous offrirois ce
 „ qu'il y a de plus rare, si j'avois les chef-d'œuvres
 „ de Parrhasius & de Scopas; mais vous ne manquez
 „ pas de choses délicieuses en ce genre ”.

. *nec tibi talium
 Res est aut animus deliciarum egens.*

Comme vous pourriez vous tromper ainsi que moi, en lisant la 8e. Ode du livre 4, consultez la note de Mr. Dacier sur le mot *deliciarum*, & vous trouverez que le poëte méprisant les plus belles statues & les plus beaux tableaux, les traite de *bagatelles* & de *vains amusemens*. Vous savez que Mr. Dacier n'est ni vain, ni pédant, & que son goût est infini. Ainsi quand vous trouverez chez les Latins, *virtus deliciae mea*, soyez bien sûr que ces trois mots signifient, *la vertu n'est pour moi qu'une bagatelle, un vain amusement*. Si vous rencontrez dans vos lectures, *Titus deliciae generis humani dictus est*, entendez que cela veut dire, *Titus fut appelé la bagatelle & le vain amusement du genre humain*. Pour Horace, il avoit le goût trop juste pour penser que les chef-d'œuvres des Parrhasius & des Scopas, dussent être comptés parmi les délices de l'esprit & du sentiment; & là dessus nous ne devons pas en savoir plus que l'irréprochable & fin commentateur Dacier, pour qui *animus deliciarum est égal à deliciae pueriles*.

dres (18 Avril 1773.) le fujet d'un tableau que vient de faire Mr. le Chevalier Reynolds son compatriote, & il dit :

“ Le fujet du tableau de Mr. Reynolds , est
 „ l'hiftoire du Comte Ugolino , mort de faim
 „ avec fes quatre fils en prifon (*b*). Un de
 „ fes fils tombe en agonie ; un autre veut le
 „ fecourir ; un troifieme fe cache à moitié le
 „ vifage ; le quatrieme , tout petit , eft effrayé
 „ aux genoux de fon pere ; tous les regards
 „ font fixés fur cet infortuné pere , mais il eft
 „ absolument pétrifié de défefpoir : il ne voit
 „ plus , il n'entend plus. Je ne crois pas qu'il
 „ y ait au monde un tableau de la même force
 „ d'expreflion : il n'eft pas poffible de le regarder un
 „ instant , fans être faifi d'une horreur
 „ que le Poète même n'a pu exciter , & je vous
 „ protefte que ce n'eft pas fans émotion que
 „ je vous le décris ”.

La peinture parle donc à autre chofe qu'aux yeux ? Elle parle donc à l'ame ? Quintilien écrit donc une vérité , quand il dit : *La peinture , quoique fans le fecours de la voix & du mouvement , fait fur nous des impressions fi profondes ,*

(*h*) Voyez *l'Inferno di Dante , Canto 33. v. 16. e fegg.*

qu'elle semble quelquefois surpasser la force de l'éloquence (i)? Elien a donc aussi raison de ne pas regarder négligemment les statues, parce qu'elles ont, dit-il, quelque chose qui peut instruire (k). Et ce jugement dernier qui frappa l'ame de Bogoris, au point que sur le champ il se fit Chrétien, il alloit donc plus avant que ses yeux? Ce n'étoit qu'une peinture foible du neuvieme siecle. Si elle eut été d'un Rubens! Le tableau du Dante est pourtant expressif; il fait plus qu'horreur: cependant voyez ce qu'éprouve une ame délicate & sensible au tableau de Mr. Reynolds.

Le Poète & l'Orateur vous font passer dans l'esprit, par succession, tout l'intérêt du sujet; ils vous conduisent & vous entraînent jusqu'à la catastrophe, par des situations progressives; & si, comme le Peintre, ils n'avoient qu'un

(i) *Pictura tacens opus, & habitus semper ejusdem, sic intimos penetrat affectus, ut ipsam vim dicendi non nunquam superare videatur?* (de Inst. Orat. l. 11. c. 3.)

(k) *Neque statuas, quas plastrarum ars nobis exhibet, neque imagines oscitanter spectare soleo. Nam artes opificum habent aliquid, quod docere nos possit, etiam in hisce.* (Æli. vari. histor. lib. 14, cap. 37.)

instant à vous présenter, ils vous toucheroient bien plus foiblement que le Peintre. Si le Dante vous eut dit seulement, en parlant du Comte Ugolino & de ses enfans.

Dicendo, Padre mio che non m'aiuti?

Qui vi morì: e comè tu mi vedi,

Vid' io cascar li tre ad un ad uno.

S'il s'en fut tenu là, vous conviendrez qu'il ne vous eût pas *saisi d'horreur*. Choisissez dans son recit la circonstance qu'il vous plaira, qu'un Peintre la représente, & vous avouerez que l'objet ainsi présent, l'emporte sur la description; & quoiqu'en dise Mr. Louis Racine, vous sentirez que la peinture, qui n'a qu'un instant, est faite pour l'ame.

Je vous en offre encore une preuve, mais elle est forte. Peignez sur la toile ce que vous disent ces vers:

Riprese' l' teschio misero co' denti,

Che furo all' ossa, come d'un can, forti.

Vous reculerez d'indignation à la vue de cette atrocité peinte; la Nature se soulevra, l'ame ne recevra point cette horreur subitement présentée; il lui faut des préparations, & la Nature se révolte encore. Mais lisez la fin du trente-deuxieme chant; imaginez-en le tableau peint,

où vous verriez un homme affamé, enfonçant sa tête dans le crâne d'un autre homme qu'il tient sous lui, & mangeant comme du pain sa cervelle jusqu'à la nuque :

*Ch' i' vidi due ghiacciati in una buca,
Sì che l'un capo àll' altro era capello :
E comè l pan , per fame si manduca ;
Così l' souran li denti àll' altro pose,
Là ue'l ceruel s'aggiunge con la nuca.*

La lecture de cette action monstrueuse vous révolte encore plus cette fois-ci que l'autre, parce qu'elle est plus circonstanciée; mais vous abhorreriez sa représentation en peinture : & si on vous la montrait rendue avec toute l'expression que l'art peut y donner, vous diriez contre le précepte d'Aristote, mis en très-beaux vers par Boileau ;

*Il est des noirs forfaits, des monstres odieux
Que l'art doit éviter de présenter aux yeux.*

La vue de cet acte abominable, de cette rage infernale d'affouvir une vengeance horriblement féroce, nous outrageroit à un tel excès, qu'elle ne pourroit entrer dans l'ame la moins délicate. Mais ce même Ugolino dans la tour, Niobé, Laocoon, Agamemnon, doivent vous imprimer toute la douleur qu'ils ressentent. Cette douleur

doit donc se manifester dans les traits de leur visage ; nous devons donc l'y voir , & rejeter de petites & froides dissertations poupines qui prétendroient qu'un *homme* , qu'un pere souffrant , n'en doit pas moins avoir l'air d'un beau-fils , ou bien qu'il doit avoir l'attention de mettre un voile sur son visage , afin de ne blesser , ni la décence , ni notre délicatesse ; sur-tout quand il voit cruellement périr ses enfans & qu'il périt lui-même. Oh ! le beau petit chef-d'œuvre de bienfaisance que ce seroit !

Je ne parle ni à la stupide insensibilité , ni à la dure atrocité ; mais je verrois dans un tableau Judith couper la tête à Holopherne , parce que l'horreur de ce sujet n'a pas la dégoûtante abomination de l'autre.

Si Timanthe eut traité le sujet que vient de faire avec tant de succès Mr. Reynolds , & qu'il eut voilé le visage du Comte Ugolino ; soyez sûr qu'il eut trouvé des panégyristes. Les uns auroient dit , qu'il avoit *épuisé* sur les quatre fils *tous les caractères de la douleur* ; d'autres , que *la douleur d'un pere est au dessus de toute expression* ; & d'autres , que cette douleur du Comte *comme pere* , ne pouvoit se manifester que par *des contorsions* , qui sont toujours *hideuses* & qui auroient altéré sa beauté ; car chacun

fait que le visage d'un pere doit nécessairement faire des contorsions hideuses, quand il voit périr ses enfans, & que d'ailleurs la moindre diminution de beauté dans un homme qui souffre, n'est pas recevable en peinture. Cependant, sans voile & sans avoir égard à ces sublimes considérations, Mr. Reynolds a fait un tableau expressif. Il est vrai qu'il n'a pas fait Ugolino se dévorant les mains, se trainant à quatre pattes; il a su choisir dans le Poëte. Il ne l'eut pas fait non plus dans les enfers les yeux hagards, enfonçant dans un malheureux crâne ses dents aussi fortes que celles d'un chien; mais connaissant les convenances, ainsi que l'étendue de son art, il s'est autant éloigné de l'excès d'horreur dégoûtante & révoltante, que du foible & mal-adroit subterfuge d'un voile.

On me trouvera sans doute, un peu sujet aux digressions; mais j'avoue que si j'avois plus d'art, plus de méthode, j'y aurois renoncé cette fois-ci, pour me livrer au plaisir de louer un très-bel ouvrage (1).

(1) J'en ai sous les yeux la gravure. Dans le pere, la stupeur; dans un des fils, les dernières affres de la mort; & dans le plus jeune, le *padre, affai ci fia men doglia, se tu mangi di noi*, font rendus supé-

Il me reste à dire un mot de la manière très modeste dont Mr. Moses finit le sien; modeste

riement: on peut assurer sans avoir vu le tableau, que Mr. Reynolds y a peint le sentiment & l'ame de son sujet.

Pietro da Vinci, Sculpteur Italien & contemporain de Michel-Ange, fit le même sujet en bas-relief, sans doute il étoit beau. Voici l'instant qu'il prit. Deux fils du Comte sont morts, le troisième rend l'ame, le quatrième abattu par la faim, est à l'extrémité, mais ne rend pas encore le dernier soupir: pour le pere, livré à la plus extrême douleur, & ne voyant plus, il se traîne sur les corps de ses enfans étendus par terre. Je le répète, cela devoit intéresser. Mais si toutes les figures sont nues, c'est plutôt un objet d'étude, qu'un sujet historique. Si au dessus des personnages on voit une figure allégorique de la Famine, & qu'en bas, on voye aussi couler l'*Arno*, c'est en voulant jetter de la clarté dans un sujet, y introduire du partage & peut-être de la confusion. Le choix de Mr. Reynolds me paroît préférable, soit par la simple vérité historique, soit par la gradation plus touchante, & la diversité dans les actions des fils, soit par l'anéantissement du pere à la proposition étrange du plus jeune de ses enfans. Le reste est affaire d'exécution; je n'ai pas vu le bas-relief. Je n'ai vu non plus que la gravure du tableau de Mr. Reynolds.

que le traducteur François n'a pas approuvée sans doute, & qu'il a transformée d'une façon assez extraordinaire. Voici ce que dit l'Auteur, édition de 1761.

Mon sujet est encore infiniment fertile, mais je ne suis pas assez initié dans les mystères des beaux-arts pour me hasarder d'entrer plus avant, sans danger, dans leur sanctuaire. Je finis donc, & j'attends, avec mes lecteurs, les instructions d'un philosophe, qui est assez familier avec les arts pour pouvoir considérer leurs secrets avec des yeux philosophiques, & pour les faire connoître au public, ainsi qu'il l'a promis depuis longtems (m).

(m) Ce que Mr. Moses attendoit est arrivé, & je suis fort trompé si l'ouvrage annoncé n'est pas *Réflexions sur la peinture, par Mr. de Hagedorn*. Je viens d'en voir la traduction faite par Mr. Huber: je l'ai lue en Artiste, mais qui n'est pas facile à rebûter. J'ai voulu apprendre dans cet ouvrage, & n'ai pas été du nombre de ceux qui n'y voudroient rien apprendre du tout; ainsi je n'aurai point mérité le reproche que fait Mr. Moses à certains Artistes, & qu'on a inséré dans l'*Avertissement*: j'ai voulu apprendre.

Pour preuve que j'ai lu ce livre avec attention, je vais rapporter quelques remarques générales que j'ai faites durant la lecture. Il est évident que Mr. de

Voici ce que dit le Traducteur dans le *recueil des variétés littéraires*, imprimé en 1768. Sa

Hagedorn s'est longtems & beaucoup occupé de la peinture, & qu'il a lu, je crois, tout ce qu'on en a écrit. Il est certain aussi que l'auteur a de vraies connoissances dans l'Art. S'il ne les a pas toutes, c'est que la spéculation & la méditation, la vue même des beaux tableaux, sans la pratique (j'entends celle des grands maîtres) ne peuvent les donner toutes.

Quant à la forme de l'ouvrage, elle est peut-être encore, malgré les soins du traducteur qui a *changé le tour de l'expression, & rectifié le fond de la pensée*, elle est encore, dis-je, laborieuse en plusieurs endroits pour le lecteur, même Artiste; c'est du moins ce que mon peu de sagacité m'a fait éprouver en lisant cet ouvrage: mais c'est du fond seulement que je dois juger.

Les élèves qui n'auroient qu'un maître sans principes, & qui par des livres, voudroient connoître ceux de la peinture, pourroient avec Mr. de Hagedorn, se dispenser de lire tout ce qu'il a lu. Des tableaux sans doute, les instruiroient davantage; mais il est plus facile d'avoir un livre à la main, que de parcourir les collections de tableaux instructifs, qui font faire aussi des livres. Je conseille cependant à de jeunes élèves, & aux gens du monde qui aiment les arts, la lecture de Mr. de Hagedorn; ils y trouveront quantité de traits que l'honnêteté de cet

traduction ne passera jamais pour être fervile.

Le sujet que nous traitons, est encore infini-

homme recommandable, lui a fait semer dans son ouvrage, où il a même célébré des Artistes que d'autres pays que le sien connoissent peu, si je puis m'en rapporter à ce que j'en ai pu savoir.

Nous avons un Abbé Du Bos; l'Allemagne à présent peut se glorifier d'en avoir un aussi; & ce que les Peintres François ont appris avec l'un, les Peintres Allemands pourront l'apprendre avec l'autre. En vertu des traductions qui répandent assez généralement les bons livres, pourquoi l'Europe ne produiroit-elle pas désormais beaucoup d'excellens tableaux, & quantité de connoisseurs du premier ordre?

J'aurois désiré que Mr. de Hagedorn eut traité particulièrement de la sculpture, & aussi qu'il eut modifié cette assertion peu mesurée: *le mérite de nos devanciers qui ont écrit solidement sur les Arts, est élevé bien au-dessus des trophées des critiques modernes.* (tom. 1. pag. 290). Si cette élévation est d'ancienneté, elle est incontestable; si d'utilité, j'en ferois fâché pour quelques Ecris modernes que je crois supérieurs encore, au *traité de la peinture* fait par *Alberti*; car c'est de lui qu'il s'agit. Ces Ecris, malgré leurs fautes qu'il ne faut pas trop *chicaner*, sont faits dans un tems où la peinture inspire aux amateurs ce qu'elle ne pouvoit leur faire dire, lorsque les grandes lumieres de l'art n'avoient pas encore

ment fertile; mais il est tems de nous arrêter. Heureux ! si mes réflexions servent à mieux faire connoître le caractère des beaux-arts & des belles-lettres, & sur-tout à faire sentir ou l'absurdité ou la frivolité du grand nombre d'ouvrages qu'ont écrit sur cette matiere des hommes également incapables de sentir & de connoître le beau.

Si ce Traducteur a suivi un autre original que celui de 1761, j'ignore s'il s'en est écarté; mais s'il a traduit sur le même, je laisse au Lecteur à prononcer sur son procédé: le public est Haut-Justicier pour ces fortes de délits. Cet Ecrivain trop hardi, car on ne peut plus l'ap-

illustré l'Italie: j'en attesterois volontiers entre autres, les *réflexions sur la peinture, par Mr. de Hagedorn.*

Mais il seroit à souhaiter qu'on n'y rencontrât pas çà & là, de violens écarts, tels que celui-ci, par exemple; *les notions de la beauté ne seroient suffisantes que pour le Sculpteur, LE FONDEUR & le graveur en pierre; parce que, dit l'Auteur, ils n'emploient pas la couleur du naturel. LE MOULEUR, je crois, se plaindra qu'en faisant ici mention du Fondeur, on l'ait oublié; car, dira-t-il, un fondeur n'a pas plus de part à la configuration & à la couleur du métal, que je n'en ai à celle du plâtre, & notre office est d'exécuter des empreintes. Voyez tom. 2. pag. 17. des réflexions sur la peinture.*

pellier Traducteur , m'a fait faire une imputation injuste à un homme , qui loin de la mériter , devoit s'attendre aux éloges dûs à sa modestie , à ses talens & à son génie. Je lui en fais une réparation authentique , & je le prie de se ressouvenir , que je n'avois cependant rien avancé dans ce qui peut le concerner , que très-conditionnellement. Mais ne seroit-il pas permis de demander au Transformateur de texte , si les écrits de quelques Artistes & de quelques vrais connoisseurs , tels que Messieurs Dandré Bardon , Cochin , Caylus , Watelet , Mariette , & d'autres encore , sont des écrits *absurdes* ou *frivoles* ? Et s'il n'auroit pas dû , lui qui est François , & qui , si je ne me trompe , laisse entrevoir qu'il pourroit bien être connoisseur ; si , dis-je , il n'auroit pas dû excepter des Ecrivains qui le sont incontestablement ? Cette liberté eut été mieux fondée & plus honnête , que celle qu'il a prise de déposer un mensonge dans le *recueil des variétés littéraires*.

Le Chevalier Folard écrit par fois assez mal , mais il parle de son métier ; & je crois qu'il en parle bien , parce qu'il pense en homme qui le connoît. S'il se trompe , c'est en Artiste , & ses erreurs mêmes sont utiles. C'est un homme qui vous dit franchement quand il s'agit d'ar-

chitecture militaire, *Vitruve ne fait ce qu'il dit..I*
Vitruve fait voir ici, comme ailleurs où il parle
de guerre, qu'il ne s'y entend guère, & qu'il
se connoissoit peu en fortification. Et ce qui doit
 fermer la bouche à bien des gens, c'est que Fo-
 lard le prouve contre un ancien tout aussi recom-
 mandable dans ce qu'il fait & qu'il fait, que Pli-
 ne peut l'être dans ce qu'il raporte. Ainsi, tout
 Artiste dans le même cas, seroit préférable au
 plus habile Rhétoricien qui ne feroit point Ar-
 tiste. Il y a longtems qu'on l'a dit; c'est aux
 initiés qu'il convient de parler des mysteres,
 & les délicats qui s'offenseroient des négligen-
 ces, incorrections & autres défauts de style qui
 pourroient être, dans l'écrit d'un Artiste, reste-
 roient délicats & point instruits. Si la signifi-
 cation qu'on donne aux termes *absurdes* & *fri-
 voles* étoit fondée sur de pareilles raisons, il
 semble que les personnes sensées auroient quel-
 que droit de rejeter la décision.

On trouve avant la traduction de l'ouvrage
 de Mr. Mofes, un morceau d'éloquence échauffé
 par l'enthousiasme des grandes idées. Voici ce-
 pendant une parcelle de cette introduction, qu'il
 est à propos d'observer.

“ N'attendez que de l'examen profond que
 „ vous ferez sur vous même, le fil qui vous
 „ conduira

„ conduira à cette idée universelle & suprême
 „ à laquelle toutes les autres sont suspendues.
 „ C'est alors , & ce n'est qu'alors , que vous
 „ vous verrez en quelque sorte supérieur aux
 „ objets des connoissances humaines ; que vous
 „ en pénétrerez les principes, la fin , les moyens ,
 „ les différences & les rapports ; que vous oc-
 „ cuperez enfin , au milieu des sciences & des
 „ arts , la place que l'antiquité donnoit à Apol-
 „ lon au milieu des Muses”.

L'Auteur ajoute, que le Philosophie doit ar-
 racher à ce nombre infini de critiques ferviles
 qui se font exercés & s'exercent sur les arts,
 un sceptre qui n'auroit jamais dû fortir de ses
 mains , & que Gravina l'a fait en Italie.

*Ceux des Lecteurs qui savent lire , & qui ne
 craignent pas de penser , comme s'exprime l'Au-
 teur de l'introduction , penseront que les scien-
 ces & les arts partent d'une idée primitive ;
 de laquelle toutes les autres dépendent. Ils pen-
 seront que celui qui fait cette idée , pénétre
 toutes les parties constitutives de nos connois-
 sances , & ils penseront juste. C'est à cette ana-
 lyse de toutes les regles particulieres que tend
 la digression de Mr. Moses , qui accorde cepen-
 dant à l'Artiste , le privilege d'être *uniquement
 dirigé par son génie*. Ce mot une fois dit & pen-*

fé, renferme tout: l'Artiste uniquement dirigé par son génie, doit connoître les parties constitutives de son art; sans quoi son génie ne pourroit que l'égarer ou le laisser en chemin.

Le système de Mr. Moses est sublime sans doute, mais les applications particulières qu'on pourroit faire de ses conséquences aux beaux-arts, sont sujettes à plus d'inconvéniens qu'on ne croit. Des Artistes habiles, subjugués & dirigés par des savans, ont fait de mauvais tableaux & de mauvaises statues, par raison démonstrative; voilà l'inconvénient. Ces mêmes Artistes ont fermé leur porte le plus poliment possible, ont refait l'ouvrage, & il étoit beau; alors voilà le remède. Faut-il donc que pour mieux faire, l'Artiste soit ignorant ou refuse les avis? Question d'enfant & à laquelle on ne répond point ici, parce qu'on y a répondu mille fois: mais en attendant qu'on s'amuse à répondre encore à d'aussi bons raisonnemens, voici ce dont on peut assurer ceux qui les feroient; & l'on assure ce qu'on a vu & revu plusieurs fois: en profitera qui voudra. De ces hommes qui ne doutent de rien, regardent un bon tableau & le trouvent beau: on ne manque pas alors de dire; vous voyez bien que nous savons voir la peinture, le beau nous touche. Mais on ne prend

pas garde que tout à côté de ce tableau, il y en a un autre dix fois plus beau, que ces mêmes hommes ont regardé froidement, fans y rien voir qui leur ait fait dire, *cela est beau*. Et voilà comment des millions de personnes voient de la peinture. Si on demandoit à la plupart, ce qui leur fait tant de plaisir dans le morceau qu'ils admirent, on seroit étonné que souvent c'est la partie la plus commune de l'ouvrage qui les a frappés, & quelquefois ce que l'Artiste rougit devant ses pairs d'avoir recherché avec trop de soin. Ecoutez un mot vrai, un mot de sentiment prononcé par un Artiste Grec, dans les plus beaux jours de l'art, chez la nation la plus sensible & la plus connoisseuse, & jugez de la foule qu'on rencontre ailleurs. *C'est la fange de l'art qu'ils admirent*, s'écrioit Zeuxis avec indignation, & il ôta son tableau. C'étoit une centaure qui alaitoit ses deux enfans. (Lucian. in Zeuzide).

J'ai vu à Paris des groupes de marbre, qui n'y font plus, exciter l'admiration des froids raisonneurs, parce que certaines parties de ces ouvrages médiocres étoient travaillées comme de la dentelle; & j'ai vu les mêmes gens dédaigner deux autres statues, qui feront à jamais honneur à la sculpture françoise: mais

le bon goût a vengé l'Auteur de ces beaux ouvrages (n).

Ce ne fera donc pas à Mr. Mofes, à cet écrivain sage, que les lecteurs adresseront ce qu'ils pensent de l'introduction; ce ne fera peut-être pas non plus à son Auteur. Mais comme beaucoup de lecteurs sont ravis de trouver dans certaines expressions, ou équivoques, ou exagérées, un prétexte pour exercer sur les arts une tyrannie injuste, offensante, & dont l'effet est ordinairement d'en retarder les progrès; c'est dans la vue de prévenir cet effet meurtrier & de s'en garantir, qu'il faut se mettre pour un instant à la place de ses lecteurs & insister sur des mots. Voici ce qu'ils diront.

Le philosophe, après un profond examen, occupera la place d'Apollon. Comme ce Souverain du Parnasse inspiroit Homere, Apelles, Phidias; le philosophe, après avoir tout examiné, aura le même droit de prescrire & d'inspirer: malheur à l'Artiste qui s'avifera de produire sans la nouvelle inspiration! Soyez bien sûr que d'après ce beau fillogisme, nos gens ne manqueront pas de se constituer Apôtres du législateur, & que leur mission leur paroitra

(n) Mr. Pigalle.

tout-à-fait légitime. C'est alors que le pauvre Artiste, s'il ne les écoute pas, rampera comme ceux qui, dans l'*Antiquité*, produisoient sans l'inspiration du Dieu. Voilà les chimères que des esprits brouillons & présomptueux logeront dans leur crâne, pour tracasser les beaux-arts; grace à la faculté que nous avons d'abuser à chaque instant de tout ce que nous croyons devoir régir.

Mais il est des têtes saines qu'on ne peut accuser de ce travers; ce sont celles qui élevées dans les vrais principes des arts, se les sont rendus assez familiers pour aider & ne jamais embarrasser l'Artiste. Leurs idées sont nettes, soit dans leurs conversations, soit dans leurs écrits. Ainsi l'Artiste qui saura se déterminer sur le choix des avis, ne doit pas craindre de perdre, & l'encouragement, & le grain d'encens légitime & dû à son mérite: supposer le contraire, ce seroit injurier l'Artiste & celui de qui raisonnablement il doit attendre le conseil & l'éloge.

Mais comme il convient plutôt de travailler à dissiper l'essaim importun des faux connoisseurs qu'à le grossir, il ne falloit pas avancer que Gravina s'est emparé du sceptre qui doit régir *les arts*. L'inadvertence, assurément, a plus de part à cette assertion que le dessein d'en

imposer; mais voyez s'il convenoit de la faire, Gravina, qui a composé une poétique, *Della Ragione poetica*, n'a rien prescrit sur la peinture & la sculpture. Si d'ailleurs, dans cet ouvrage, il eut fait pour nos arts des découvertes qui tendissent à leur développement, ces découvertes eussent été en pure perte. Sa poétique fut imprimée la première fois en 1708, & ce savant mourut en 1718, âgé d'environ 54 ans. Les Artistes sublimes qui ont à jamais illustré sa patrie, n'étoient plus; le tems des grandes écoles d'Italie étoit passé, & l'on n'a pas vu que depuis Gravina, nos arts en général y ayent été bien supérieurs. Il ne falloit donc pas généraliser le terme d'*Art*; il convenoit au contraire de le restreindre au sens d'*Art poétique*. C'est en multipliant ainsi des erreurs, qu'on fournit à la suffisante ignorance des moyens de ravalier les Artistes.

Le *sceptre* philosophique, régisseur des beaux-arts, n'a pas encore paru en France. Mais supposons qu'il s'y montrât, il n'auroit pas devancé le Sueur, Pouffin, Puget, le Brun, Girardon, Jouvenet, Bouchardon, & plusieurs autres de nos grands Artistes. Pour croire à la vertu de ce *sceptre*, il faudroit croire aussi que nos Artistes futurs surpasseront, non

seulement ceux qui viennent d'être nommés, mais encore tous les grands maîtres Italiens qui n'ont pas travaillé sous le *sceptre*; or cela est un peu difficile à croire.

“ L'opulence ouvrit les ateliers; la liberté, dont l'effet est d'étendre les idées, de fortifier l'ame & d'augmenter son ressort, échauffa les génies nés pour les arts: l'émulation, la rivalité, la jalousie, firent le reste. Chaque Artiste, jugé par ses pairs, avoit dans les découvertes, dans les travaux & dans les fautes de ses rivaux, des leçons dont une pratique continue le mettoit en état de tirer parti. Les analyses de l'art, les observations, les dissertations, fruit posthume du génie, n'eurent aucune part à cette brillante révolution. Les amateurs, les protecteurs y contribuèrent, en donnant aux Artistes de l'ouvrage & non des avis, de l'admiration & non des préceptes. En un mot, les arts les plus sublimes furent, ainsi que les arts les plus mécaniques, créés & perfectionnés par des mains infatigables au travail, & non par d'oisifs raisonneurs”.

Observations sur l'Italie, par Mr. Groslay, sous le nom de deux gentils-hommes Suédois.

Cependant, si vous voulez bien connoître

les maux dont les Artistes sont accablés, Vafari & les autres Biographes Italiens qui nous transmettent ce que vous venez de lire, vous apprendront aussi quelles tribulations sans nombre ces mêmes Artistes ont souffertes, quand le prétendu *sceptre* a voulu les régir. Vous le verrez dans la main de l'ignorance vaine, de la morgue présomptueuse & de la méchanceté basse, tourmenter, vexer & vouloir étouffer le génie paisible & producteur. Et dans quel pays ! Dans quel tems ! En Italie, quand les beaux-arts y fleurissoient le plus ; quand ils produisoient les chefs d'œuvres que nous admirons aujourd'hui, & qui sont si dignes de l'éternité.

Ces écrivains vous apprendront, si vous l'ignorez, que certains hommes, ne pouvant parvenir à donner leurs idées aux Artistes & à conduire leurs ouvrages, avoient au moins la satisfaction de les persécuter. Regardez, je vous prie, dans ce miroir qui n'est pas sujet à changer ; vous y verrez que la vanité, jalouse de se produire aux dépens du vrai mérite, mais repoussée par le génie, n'a jamais pu empêcher, malgré ses efforts, que les productions qu'il enfantait sans elle, ne fussent pour la plupart des ouvrages immortels. Mai

sur-tout voyez-y bien, car cela y est, que ç'a toujours été en détournant ce *sceptre* nuisible, que les chef-d'œuvres ont paru. Cet effort de la part des grands Artistes & leur savoir, ont seuls produit les bons ouvrages.

Sans me croire sur la ligne de ces Artistes supérieurs, ne puis-je pas dire ici, qu'au soixantième degré, je fus harcellé par un homme qui prétendoit aussi que sa place le constituoit l'Apollon de mes travaux, que je lui résistai dans toutes les occasions où il vouloit me donner des entraves; mais que je voulus si fortement ma liberté que je la conservai au prix de toute sa haine? Je n'ai jamais lu la vie d'un homme qui fit des choses extraordinaires, dans quelque genre que ce soit, que je n'y aie trouvé, *mais ses envieux lui susciterent... Mais ses ennemis l'accuserent, &c.* Conservons autant qu'il est possible, une ame libre au milieu des atrocités de la calomnie; & que l'exemple & le talent des grands Artistes, sans nous porter à la présomption répréhensible, nous élève & nous soutienne contre la basse envie qui jamais ne cessera de persécuter. Soyons ce que nous sommes, & soyons-le par nous-mêmes: il faut le répéter.

Voilà l'Apollon qui regnoit sur les Apelles,

sur les Phidias, les Aristides, les Apollonius, les Agéfander, les Agafias, les Praxiteles. (Hélas ! pour la plupart ils ont été persécutés). Voilà le *sceptre* qui régissoit les Artistes rares, en Italie, en France, en Flandre, & celui qui les régira toujours par-tout où il y en aura. Ainsi, après avoir tout lu, tout entendu, un lecteur intelligent rendra ses hommages à Mr. Mofes & à la saine philosophie ; mais sur le reste, il dira comme Scipion qui venoit de voir de belles choses en rêve ; *ego somno solutus sum.*



L E T T R E

DE Mr. COCHIN A Mr. FALCONET.

ARmez-vous de patience, mon cher Confrere. Quoique vos observations sur la statue de Marc-Aurele soient appuyées de preuves & de raisonnemens solides, & que cet écrit soit rempli d'excellentes vues; néanmoins, non seulement il éprouve des critiques, mais même il n'a trouvé d'abord qu'un petit nombre d'approbateurs. Vous avez eu le courage de dévoiler la vérité sans ménagement, & l'on n'est pas accoutumé à la voir ainsi. Je ne vous dissimulerai pas que moi-même, au premier aspect, j'en ai été surpris; c'est ce qui m'a rendu d'abord très-moderé dans les complimens que je vous ai faits sur cet ouvrage. Cependant, comme je l'ai relu avec attention, j'ai fini par le trouver sans réplique & démontré. Soyez assuré qu'il en sera de même de tous ceux qui voudront se donner le même soin, & qui ne jugeront pas avant que d'avoir pesé les raisons.

Entre les diverses critiques des Journalistes sur vos observations, celle qui a fait le plus

de sensation est inférée dans le *journal des beaux arts & des sciences*, par Mr. l'Abbé Aubert, (tome quatrième, Octobre 1771.) On s'y est permis des duretés révoltantes. J'en suis surpris de la part d'un homme qui n'a point été offensé, qui n'est point étranger à nos Arts, qui les aime & même les Artistes. D'après cela nous aurions eu lieu d'espérer, qu'avant de critiquer, il se seroit donné la peine de lire avec attention, & de prendre bien le sens de vos assertions; mais il est évident que c'est ce qu'il n'a point fait, qu'il s'est contenté d'une première lecture rapide; au moyen de quoi, les choses qui ne devoient que le surprendre, l'ont révolté. Il n'a point examiné les preuves dont vous appuyez vos sentimens; c'est pourquoi il vous impute beaucoup d'idées qui ne sont point les vôtres, malgré les précautions que vous avez prises pour empêcher qu'on ne détournât le sens de vos expressions. Il ne faut pour le prouver que comparer sa critique avec la récapitulation que vous avez faite vous-même à la fin de votre ouvrage, où vous déterminez nettement ce que vous avez prétendu dire, aussi bien que ce que vous n'avez point dit.

J'avois d'abord eu dessein de répondre à cette critique, & de faire observer à l'Auteur combien

il est écarté de votre sens ; mais j'ai abandonné ce projet , parce que personne ne s'en acquittera mieux que vous , si vous jugez à propos de le faire . De plus , en relisant votre ouvrage , j'ai apperçu que la meilleure réponse seroit , de citer tous les passages où vous avez prévenu les objections qu'on pourroit vous faire ; or ç'eut été réimprimer presque tout votre ouvrage .

Pour vous donner quelque idée de cette critique & de ce que j'y ai trouvé de plus reprehensible , en cas qu'elle ne soit pas encore parvenue jusqu'à vous , en voici quelques parties que j'ai extraites .

En rapportant le passage de Pline dont vous avez décoré votre titre , l'Auteur dit , “ On
 „ présumeroit d'après cette épigraphe , que l'ob-
 „ jet de Mr. Falconet étant d'interdire à tous
 „ ceux qui ne sont point Artistes la liberté de
 „ juger des ouvrages des Arts , il admettroit
 „ au moins comme bons Juges les Maîtres ,
 „ les Virtuoses ; & point du tout : on verra....
 „ qu'il recuse , au sujet du cheval de la statue
 „ de Marc - Aurele , le fameux Pietre de Cor-
 „ tone..... & qu'il rejette également le témoi-
 „ gnage du Chevalier Bernin ” . Il faut que Mr. Aubert , pour avoir imaginé cette contradiction , n'ait pas lu la partie d'une de vos notes ,

qui se trouve à la page 209 : *On voit par-là de quelle valeur peut être le petit sophisme dont se servent les gens qui vous disent d'un ton triomphant & ironique , Pietre de Cortone & le Bernin ne se connoissoient donc pas en sculpture ? Ils s'y connoissoient sans doute , mais dans les objets seulement qu'ils avoient étudiés , & à proportion qu'ils les avoient étudiés.*

Il n'y a nulle raison de présumer que vous ayez pour objet d'interdire à tous ceux qui ne sont point Artistes , la faculté de juger des ouvrages des arts , puisque vous ne le dites nulle part , ni rien qui y ressemble. Seulement vous démontrez une vérité incontestable ; c'est qu'on ne peut juger fainement de tout ce qui est art ou talent , qu'à proportion des connoissances qu'on y a acquises , & que les Artistes étant les plus instruits dans ces matieres , en sont nécessairement les meilleurs juges ; sur-tout lorsqu'ils ne se laissent aveugler par aucune prévention.

Les Gens de Lettres admettent-ils indifféremment tous les jugemens qu'on porte sur leurs ouvrages ? Ne pesent-ils pas les suffrages ? Et n'accordent-ils pas que Mr. de Voltaire jugera mieux d'un poëme dramatique ou autre , non-seulement que le commun des gens inf-

truits, mais même que beaucoup de Gens de Lettres qui n'ont pas autant de goût, de lumières & de talens qu'il a prouvé en avoir.

Le Critique est étonné, indigné même, que vous recusiez le jugement de *Pietre de Cortone* & celui *du Bernin*. Il cite cependant quelques-unes des raisons sur lesquelles vous fondez cette récusation, qui sont leur défaut de connoissance de la conformation & des beautés du cheval; son erreur vient de ce qu'il confond des idées qui ne sont pas les mêmes. Il croit que vous contestez au Bernin & à Pietre de Cortone de se connoître en sculpture, parce que vous prouvez qu'ils ne connoissoient pas bien le cheval: or cela est fort différent; car on peut être grand Peintre, grand Sculpteur, & ne point connoître les formes & les beautés de ce superbe animal, dont l'étude est presque aussi difficile que celle de l'homme; c'est ce dont tous les Artistes conviendront de bonne foi. Ils confesseront sans peine, que quoique très en état de rendre tout ce qui se présente à leur vue, pourvu qu'il y ait quelque intervalle d'immobilité, pendant lequel ils puissent le voir, néanmoins ils n'entreprendront point de dessiner, peindre ou modéler un beau cheval, avant que d'en avoir fait une étude particulière; ou,

s'ils s'y hasardent, ils ne feront point surpris d'entendre dire par ceux qui l'ont faite, qu'ils n'ont produit que *des à-peu-près facilement exécutés, mais dont les mouvemens & les formes sont souvent infideles* (a).

Dans la supposition même que Pietre de Cortone ou le Bernin aient loué l'air de vie du cheval de Marc-Aurele, voit-on qu'ils aient loué la justesse, la correction des formes, le beau choix de Nature, l'art & le goût avec lesquels il est modelé ? C'est cependant ce qui seroit nécessaire,

(a) Une des preuves de cette vérité, se voit au vieux Louvre, dans la salle des Antiques. Depuis beaucoup d'années cette salle conserve en dépôt, un grand bas-relief en marbre, du célèbre Puget. Ce Statuaire étonnant, qui n'avoit pas étudié les chevaux, en a fait un dans cet ouvrage, & c'est une des plus mauvaises productions qu'on puisse voir en ce genre. Cependant il falloit que Puget fut dans toute sa force pour avoir exécuté le Diogene & d'autres parties savantes de cette composition. Ce n'est pas là un foible argument contre ceux qui parlent de chevaux, soit en peinture, soit en sculpture, sans trop s'y entendre, & qui pourtant reconnoissent la supériorité de Pierre Puget, dans les autres parties de l'art. (Note de Mr. Falconet.)

nécessaire , pour que l'on pût inférer de leur sentiment que ce cheval est une belle chose à tous égards.

Il y a plus ; vous ne refuseriez pas vous-même de dire du cheval de Bernin , quoique vous pensiez qu'on pourroit le qualifier de montre quant aux formes , & comme ayant pour objet l'imitation d'un beau cheval ; vous ne refuseriez pas , dis-je , de convenir qu'il est modelé avec goût , & qu'il est plein de vie ; c'est-à-dire , que si la Nature eût produit un animal conformé comme celui qu'a modelé le Bernin , il ne seroit guères possible d'en rendre mieux l'apparence de vie que l'a fait ce Sculpteur , plein de goût même dans ses plus foibles morceaux. En concluroit-on , contre ce qui frappe tous les yeux , qu'il est correct comme cheval , & que ses mouvemens sont justes ?

Lorsque je nomme le Bernin un Sculpteur plein de goût , dans le cas présent je n'entends point parler de ce goût d'élection qui porte à faire le choix le plus exquis dans les diverses beautés que présente la Nature ; mais de ce sentiment au moyen duquel , les bons Artistes rendent avec feu & avec ame ce qui les a affecté dans la Nature , quel qu'il soit , d'un beau choix ou non.

On feroit mal fondé à excuser le Bernin , sur ce que c'est un ouvrage de sa vieillesse ; le cheval du bas-relief de Constantin qu'il a fait à St. Pierre de Rome , n'est pas moins mauvais. Rien ne prouve mieux que ce Sculpteur n'a voulu sacrifier aucune partie de son tems à une étude sérieuse des beautés de cet animal. On n'en fera point étonné , quand on considérera le tems & la peine qu'elle a couté à Mr. le Moyne , à Mr. Bouchardon , à Mr. Saly , & à vous-même. Vous avez donc eu raison d'en conclure , que faute de cette étude , le Bernin , quelque grand Artiste qu'il ait été à d'autres égards , ne doit pas être regardé comme connoisseur en chevaux.

Pourroit-on nier que les habiles Ecuyers s'y connoissent mieux que les autres hommes , qui ne regardent le cheval qu'avec une attention passagere ? Et n'est-ce pas parce qu'ils en font leur étude particuliere , qu'on reconnoît en eux ce degré supérieur de connoissance ? Je dis plus ; aucun Artiste qui se trouveroit dans le cas d'exécuter pour la premiere fois une statue équestre , ou un tableau dans lequel le cheval seroit un des objets capitaux , ne peut se dispenser de prendre les instructions d'un habile Ecuyer ; autrement il risque de regarder beaucoup de beaux

chevaux fans les bien voir. Je ne dis pas pour cela qu'il doive modèler ou peindre sous fa dictée le morceau qu'il se propose d'exécuter ; il pourroit s'enfuir une exactitude froide , parce que l'Ecuyer , très-bien instruit de ce qui constitue la belle conformation du cheval , peut ne l'être pas également de ce qui produira un bel effet dans l'ouvrage de l'Artiste : mais ce dernier doit avoir multiplié les études avec le secours de ces conseils , & ensuite rester le maître d'entirer le parti qu'il jugera convenable , sauf à faire des corrections dans la suite , si l'Ecuyer lui démontre quelque erreur.

L'Auteur critique conclut ce que vous n'avez point du tout voulu dire ; c'est que d'après votre ouvrage. “ Voilà les Artistes eux-mêmes
 „ réduits à ne se connoître qu'aux choses dont
 „ ils ont fait une étude particulière. Telle-
 „ ment qu'un Peintre , qui excelle à représenter
 „ des fruits. ne peut juger d'un tableau re-
 „ présentant autre chose ”. Je réponds à cela , oui & non : oui , si l'on peut supposer un Peintre qui *excelle* à représenter des fruits , & qui n'ait jamais étudié la Nature humaine & le Nud , on pourra lui contester les jugemens qu'il porteroit sur les tableaux d'histoire. Mais cette supposition est impossible ; il n'est jamais arrivé

qu'un Peintre excellât dans aucun genre, qu'il n'eût fait des études supérieures à ce genre; & pour m'expliquer plus clairement, aucun Peintre de genre n'a été excellent, qu'il ne fût déjà Peintre d'histoire au moins passable. C'est pourquoi le célèbre *Wateau* disoit, qu'on ne pouvoit bien battre le tambour qu'on ne fût bien jouer de la flute; maniere de s'exprimer pittoresque, & qui signifie, que pour réussir dans un genre, il faut savoir beaucoup plus que ce genre ne semble exiger.

C'est encore une de ces assertions qui étonnent ceux qui ne sont pas au fait de nos arts; ils ne sauroient comprendre qu'on ne puisse parvenir à être bon Peintre de fleurs ou de fruits, si l'on n'étudie que cela seul; & il est difficile de leur faire concevoir, que la route par laquelle on parvient à rendre tous les objets, est la même & l'unique qui conduit à atteindre la perfection de quelque objet que ce soit; je veux dire l'étude de la figure humaine.

- Qu'entend-on d'ailleurs par un Peintre qui excelle à représenter des fruits? Parle-t-on d'un fruit tout seul, sans fond, sans accessoires? Ou veut-on parler d'un homme capable de faire un tableau de fruits? Alors il lui faut l'intelligence de les grouper, de les opposer de maniere à

faire de l'effet, & de supprimer les détails qui y peuvent nuire, la connoissance des gradations de la couleur & de la perspective aérienne, celle des effets de la lumière & des ombres, le maniement du pinceau selon le caractère des objets, la liberté & l'esprit de la touche, le moëlleux, le large & la facilité du faire, &c. Toutes parties essentielles dans tous les tableaux, quelque chose que ce soit qu'ils représentent. Voilà donc bien des parties de l'art dont il peut juger avec sûreté. Accordons même qu'il peut juger de toutes; il ne s'en fuivroit pas qu'il pût juger des beautés d'un cheval, parce que c'est une étude tout-à-fait particulière.

Aussi ne balance-je point à dire, que les meilleurs Connoisseurs en cette partie, quand il s'agira de la représentation d'un cheval en sculpture & en peinture, ce seront Mr. le Moyne, Mr. Pigale, Mr. Saly, vous, & ceux d'entre les Sculpteurs ou Peintres qui ont eu l'occasion d'étudier le cheval. Après ceux-ci, ce seront des Ecuyers, & autres qui auront observé avec attention cet animal, par quelque motif que ce soit; & enfin les Artistes & les Amateurs relativement au degré de connoissance qu'ils ont acquis à cet égard. Prenez garde qu'il s'agit d'un cheval en peinture ou en sculpture,

fans quoi j'aurois mis les Ecuyers avant vous.

Tous les Artistes qui, ainsi que moi, conviendront de bonne foi de n'avoir point fait cette étude, vous accorderont cette prérogative. Nous nous flatterons de pouvoir bien juger si la maniere de traiter cet animal est grande, s'il est modelé de bon goût, s'il a du mouvement & de la vie; mais nous nous en rapporterons entièrement à vous pour savoir si l'ensemble, les proportions & les formes en sont corrects & d'un beau choix; si ces mouvemens qui nous paroissent pleins d'action, sont justes & possibles; si les muscles sont à leur place & agissent comme ils doivent, &c.

Ne nous arrive-t-il pas quelquefois d'être repris & corrigés par les savans Anatomistes sur les mouvemens que nous représentons dans la figure humaine? Pourquoi trouvent-ils en nous de la docilité? C'est que nous reconnoissons que leur savoir à cet égard est supérieur au nôtre. Si donc les Artistes, qui ne se trouvent pas suffisamment instruits dans ce qui concerne le cheval, s'en rapportent volontiers à vous, je crois que l'Auteur de cette critique pouvoit vous accorder la même confiance; sur-tout il ne devoit pas vous prêter des conséquences que vous n'avez point tirées, & qu'il lui plaît de

supposer. Il prétend " que vous donnez l'ex-
 „ clusion aux Curieux, aux Amateurs, aux
 „ Gens de Lettres, & que vous ne laissez pour
 „ ainsi dire à chaque Artiste d'autre Juge que
 „ lui-même, parce qu'il n'y en a pas un qui
 „ ne puisse demander à quiconque prétendrait
 „ partager ce droit (de juger) avec lui". *Avez-*
vous fait, comme moi, votre UNIQUE étude de
cette partie, & y avez-vous apportez la même
attention que moi? Prenez garde à la réponse;
s'il vous est arrivé de faire mal une fois, je nie-
rai l'un & l'autre. Il ne vous est rien échappé
de semblable; mais voici ce qu'on peut pré-
sumer que vous diriez en pareil cas: Avez-vous
fait quelque étude de l'art, & particulièrement
de cette partie, sinon au même degré que moi,
du moins assez pour connoître les défauts que
l'Artiste a cherché à éviter, & sur-tout les beau-
tés qu'il a voulu & dû vouloir rendre? Alors
je demeure d'accord que vous pouvez juger, de
maniere cependant que votre ton soit plus ou moins
décisif, selon que vous vous sentez plus ou moins
instruit. Prenez garde à la réponse; s'il vous est
arrivé de faire mal, non une fois, mais toujours,
(comme il est certain qu'on peut le reprocher
au Bernin à l'égard du cheval) ou de n'avoir
fait que des à-peu-près facilement exécutés, mais

dont les mouvemens sont souvent infideles, (ce que l'on est en droit de dire de Pietre de Cortone) je ne vous regarderai pas comme un Censeur éclairé dans cette partie, & en acceptant votre jugement sur toutes celles que vous connoissez, je vous recuserai sur celles que vous ne connoissez pas, & je ne considérerai vos décisions qu'à proportion du degré de lumiere que j'appercevrai en vous.

On vous reproche de vous être permis des choses dures & outrageantes même, contre ceux qui, sans avoir manié le pinceau ni le ciseau, se mêlent cependant de juger des ouvrages des Peintres & des Sculpteurs. Comme on n'a point cité ces choses dures & outrageantes, il ne m'a pas été possible de les trouver dans votre ouvrage. Mais il y a ici un mal-entendu. Vous ne prétendez empêcher personne de dire son sentiment à tort & à travers sur les productions des arts. En risquant le ridicule qui en peut résulter, tout le monde a le droit de raisonner ou de déraisonner sur la maniere dont il en est affecté; & malgré l'abus que beaucoup de gens peuvent faire & font de ce droit, c'est cependant le cri général & la réunion des voix qui fait le véritable jugement du public, auquel tous les Artistes raisonnables se soumettent. Mais

des gens non suffisamment instruits se mêlent de publier leur sentiment particulier comme une décision , & comme devant entraîner celui des autres : n'est-on pas en droit de leur dire ; parlez , mais n'écrivez point sur ces matieres si vous ne les connoissez pas assez , ou trouvez bon qu'on releve vos erreurs ; il est d'autant plus important de le faire , qu'elles trompent d'autres personnes de bonne foi qui croient pouvoir juger d'après vous ?

On prétend aussi , que ce que vous avez dit à propos de la description de l'Italie par Mr. l'Abbé Richard , où il est parlé des Centaures du Cardinal Furietti , *anéantit* ce que vous alléguiez pour infirmer le jugement de Pietre de Cortone & du Bernin , en ce que vous avez avancé qu'un Aveugle intelligent , par le seul secours du tact , connoîtroit , du moins à l'égard des beautés qui consistent dans l'imitation exacte , une différence énorme entre ces sculptures & le Naturel. Sans qu'on puisse déterminer jusqu'où un Aveugle porteroit la justesse de son discernement , par le seul moyen du tact , il est certain que la comparaison qu'il feroit ainsi de deux objets , le mettroit en état de connoître au moins les différences les plus sensibles.

Le tact des Aveugles est étonnant, il fait souvent honte à ceux qui ont des yeux.

La pénitence que vous vous imposez, si l'Aveugle ne sent pas la différence de ces Centaures à un cheval réel, est excessive: *vous me condamnez*, dites-vous, *à n'en plus faire*; mais vous n'êtes pas homme à vous avancer si loin, sans avoir bien pris vos sûretés. Aussi l'Auteur critique, qui rend à vos talens, comme Sculpteur, toute la justice qui leur est due, ne vous prend-il pas au mot: il commue la peine. " Si, „ dit-il, l'Aveugle jugeoit bien, & qu'on y mit „ la condition que Mr. Falconet n'écriroit plus, „ il faut avouer qu'il n'y auroit pas lieu à former les mêmes regrets". Ce petit trait, que l'Auteur n'imagine peut-être pas que l'on pourroit trouver *dur & outrageant*, a encore le défaut d'être lancé mal-à-propos & sans justesse; lui-même en anéantit ou en affoiblit l'effet, en disant quelques pages plus loin, qu'il ne laisse pas d'y avoir dans votre Ecrit de bonnes vues sur les arts: donc ce seroit dommage de les perdre.

Le plus grand mal, c'est que cette dure critique porte à faux. " Comment, dit-il, n'a-t-il „ pas vu qu'en admettant dans le cheval de „ Marc-Aurele les MÊMES DÉFAUTS que dans „ les Centaures, puisqu'il dit que sa forme est

„ courte , pesante , &c. . . . comment n'a-t-il
 „ pas vu que , dès lors qu'il décide qu'un Aveu-
 „ gle reconnoitroit par le tact ces défauts dans
 „ les Centaures , il étoit *ridicule , absurde , im-*
 „ *pertinent même* (*b*) de supposer que Pietre
 „ de Cortone & le Cavalier Bernin , avec leurs
 „ deux yeux d'Artistes , ne les auroient pas ap-
 „ perçus , s'ils y étoient réellement *aussi sen-*
 „ *sibles* ”.

Mais vous n'avez nullement admis que le cheval de Marc-Aurele eût *les mêmes défauts* ; encore moins qu'ils y fussent *aussi sensibles*. De plus , ce n'est point du tout à-propos du cheval de Marc-Aurele que vous invoquez le jugement de l'Aveugle , mais à l'occasion des Centaures ; vous êtes même entré dans quelques détails sur le cheval de Marc-Aurele , sans en donner aucun sur les Centaures , parce qu'ils ne vous ont pas paru en valoir la peine , & que les défauts en sont trop sensibles pour n'être pas aperçus par tous les Artistes. Il ne s'en fuit pas cependant qu'ils n'ayent pu échapper à un Auteur qui peut n'être pas Connoisseur , mais aussi qui ne se donne pas pour tel.

(*b*) Ce sont les expressions que l'Auteur critique se permet , & qu'il ne croit apparemment ni dures , ni outrageantes.

Est-ce qu'il n'est pas possible que le cheval de Marc-Aurele soit défectueux, quant à la correction des formes & la justesse des mouvemens, & que néanmoins il ait encore assez de beautés pour s'attirer l'éloge des Artistes, qui pourvus de bons yeux sans doute & exercés, (à l'exception cependant des beautés du cheval) ne le jugent pas avec un examen scrupuleux à cet égard, & qui d'ailleurs ne louent en lui que l'apparence de vie? Est-ce qu'il n'est pas possible que les deux Centaures soient beaucoup plus mauvais, & même au point qu'un Aveugle en pourroit juger? Qu'y a-t-il donc de *ridicule, d'absurde, d'impertinent même* à le dire? " Vous traitez, dit-il, avec mépris ceux qui ont la prétention de croire, sans être Artistes, que *l'habitude d'observer, que des lumières acquises par cette habitude*, leur donnent (au moins autant qu'à un Aveugle) le droit de juger si cette imitation est exacte ou non". C'est ce que vous n'avez nullement dit, ni eu intention de dire; & nous-mêmes Artistes, qu'avons-nous qui nous mette à portée de juger avec justesse, si ce n'est *l'habitude d'observer, & les lumières acquises par cette habitude*? Il est vrai que comme nous observons plus assidument & avec une attention nécessitée,

le crayon , le pinceau ou l'ébauchoir à la main , les idées que nous acquerons par cette habitude font bien plus nettes & plus fixes ; auffi ne fera - ce pas fur des observations vagues & paffageres qu'on acquerra le droit d'endoctriner des gens que tout engage à multiplier & à rectifier continuellement les leurs.

Vous semblez , dit encore notre Critique , n'avoir composé cette brochure , “ qu'afin de
 „ faire dire à vos Lecteurs ; il y a à parier que
 „ l'Empereur de Ruffie est mieux monté que
 „ le Romain ”. Certainement il y a à parier , & le parti est avantageux pour qui le fera. Ce ne fera pas même un éloge bien relevé , & déjà plusieurs Rois ou Princes , en France & ailleurs , ont cet avantage. Au refte il hazarde de deviner ainfi votre intention , fans en apporter de preuves ; & ce qu'il y a de fingulier , c'est qu'il approuve l'article où vous parlez de votre ftatue avec quelque détail.

Il continue d'expliquer vos intentions en difant , “ & auffi afin que fi des Artistes , des
 „ Amateurs & des Gens de Lettres s'avifoient
 „ de foutenir le contraire , fes amis puffent répondre : *les Artistes , les Amateurs , les Gens
 „ de Lettres jugent souvent tout de travers ; témoins Pietre de Cortone & le Bernin ; témoin*

» *Mr. l'Abbé Richard ; témoins Mr. Winckel-*
 » *mann , Mr. le Comte de Caylus , Mr. le Che-*
 » *valier de Jaucourt ; témoins encore Mylord*
 » *Shaftsbury , Cicéron , Pline , Plutarque , &c.*»

Que d'erreurs dans cette énumération ! Nous avons déjà vu que Pietre de Cortone & le Bernin n'ont point jugé de travers , puisqu'ils n'ont loué que ce qu'il y avoit de louable , & vous avez eu soin de le faire observer. Mr. l'Abbé Richard ne fait point autorité dans ces matieres , & n'en annonce point la prétention ; il a pu être trompé par les exagérations des Italiens , & son livre n'en est pas moins bon à d'autres égards. Pour Mr. Winckelmann ; quelque mérite qu'il ait eu d'ailleurs , il est certain qu'il eut mieux fait d'en croire moins son enthousiasme peu éclairé en ces choses , & qu'il se seroit épargné un nombre d'absurdités bien plus considérable , que le peu que vous en avez relevé. Je ne dirai rien de Mr. le Comte de Caylus ; il étoit Connoisseur , sans doute , & même Artiste , mais non pas au degré de ceux du premier ordre , & il jugeoit bien à proportion de ses connoissances (c). Quant à Mr. le Che-

(c) On ne fauroit dire plus honnêtement que Mr. le Comte de Caylus étoit Artiste. (*Note de Mr. Falconet.*)

valier de Jaucourt & Milord Shaftsbury ; vous vous êtes défendu contre le premier avec les égards qui font dûs à un homme d'un mérite distingué, & vous donnez la preuve des erreurs dans lesquelles lui & Milord Shaftsbury font tombés ; il s'agit de savoir si ces preuves font bonnes , & c'est ce que notre Critique n'a point fait.

Vous n'avez à l'égard de Cicéron , fait autre chose qu'examiner si quelques passages qu'on rapporte de ce grand Orateur prouvent suffisamment qu'il fut Connoisseur dans les arts ; vous avez démontré qu'il y a lieu au doute , & que d'autres passages le confirment ; qu'en résulte-t-il ? Est-ce qu'il n'étoit pas possible qu'il fût grand Orateur , sans être Connoisseur dans les arts ? La chose est-elle donc sans exemple ? Pline vous donne aussi lieu de douter de ses connoissances à cet égard ; & si vous le prouvez , comme je le crois , où fera votre tort ?

Quant à Plutarque ; rien n'est plus injuste que de dire que vous vous foyez mesuré comme Ecrivain avec lui , ni avec les autres Auteurs anciens ou mêmes modernes ; c'est uniquement comme Artiste qui doit connoître les beautés de son art , & sentir quand on en parle sans justesse. D'ailleurs , loin d'avoir attaqué Plu-

tarque, vous l'avez au contraire justifié du mauvais sens que Mr. Winckelmann avoit donné à un de ses passages, & vous avez fait voir qu'il l'avoit blâmé sans l'entendre.

Le Critique revient encore à l'Aveugle à l'occasion du rapport de l'Abbé N. qui a induit en erreur Mr. d'Alembert. L'œil de l'Artiste, dites-vous, voit mieux à trois cents lieues, que l'Aveugle qui a le nez dessus. Il n'est plus question de l'aveuglement physique, mais de celui de l'ignorance; cependant il plaît au Critique d'en faire l'application à Pietre de Cortone & au Bernin, que cela ne regarde nullement. Il avance que, selon vous, un Aveugle jugeoit mieux avec son tact, qu'eux avec leurs yeux. Cependant il ne s'agit ici, que du défaut d'attention d'un homme qui n'est nullement Artiste. Il veut aussi rapporter cela au cheval de Marc-Aurele dont il n'est point question, & il oublie que loin de le juger de trois cents lieues, vous l'appréciez le nez dessus, puisque vous l'avez à Pétersbourg aussi visible qu'il est à Rome (*d*).

Je

(*d*) Je n'ai pas l'honneur de connoître Mr. l'Abbé Aubert, mais je le crois fort jeune, & je lui en fais

Je ne porterai pas plus loin cet examen, & je finis par le reproche qu'il nous fait, à l'oc-

de bon cœur mon compliment. J'ai été jeune aussi, & peut-être qu'alors je n'eusse pas plus que lui fait attention, qu'un aveugle peut distinguer les formes de la sculpture par le moyen du tact, sans qu'il en pût faire autant de la peinture. Si l'on m'eût dit aussi qu'un littérateur étoit assez aveugle pour ne pas lire comme un autre homme, un livre qu'il tenoit ouvert dans ses mains, peut-être l'aurois-je pris pour un *quinze vingt*. Il faut passer à la jeunesse beaucoup plus d'inadvertances, qu'aux hommes faits.

A ce propos, je dirai que des hommes faits ont écrits dans de savans ouvrages, qu'un Statuaire Italien, aveugle depuis l'âge de vingt ans, s'avisa dix ans après sa cécité, d'exécuter en marbre la statue de Cosme I., & en argile, le portrait d'Urbain VIII. Il fit aussi des portraits de femmes; & tous ces ouvrages n'étoient rien moins que d'une *exacte & parfaite ressemblance*. Ce conte absurde est répété sérieusement dans plusieurs livres; & toute l'Italie a vu, dit-on, les chef-d'œuvres de *Jean Ganibasio*: qu'a-t-on à répondre? Rien, si non qu'il est bien honteux que des hommes de bon sens n'apperçoivent pas l'impossibilité d'imiter en sculpture des yeux naturels par le moyen du tact. Il seroit ridicule de rechercher une par une, toutes les sottises que renferme cet imbécille radotage. Mais il est bon de montrer jusqu'à quel point on l'a poussée.

caſion de ce que vous avez avancé qu'il y a de bons Artiſtes qui ne ſavent ni A ni B. J'oſe vous aſſurer que ſi cela eſt , le nombre en eſt petit. Vous jugez bien qu'il ne vous reprend pas à cet égard ; mais il en profite pour faire une ſortie vigoureuſe ſur ces Artiſtes ignorans, „ qui, dit-il, ne ſe font pas ſcrupule d'aller „ au ſpectacle ſiffler nos Auteurs dramatiques.... „ Ils critiquent à tort & à travers l'expoſition, „ le nœud, l'action, les ſituations, le dénouement, &c”.

Je ne fais point à qui il en veut, mais j'oſe lui ſoutenir qu'il y en a très-peu qui faſſent cette ſottife; ſi même il y en a, que la plûpart ſentent trop bien la difficulté qu'il y a à bien faire, dans quelque genre que ce ſoit, quand le génie y eſt néceſſaire, pour ſe hazarder à juger décidivement ſur des matieres qui ne ſont pas de leur reſſort: au moins il eſt certain qu'aucun Artiſte, ignorant ou inſtruit, ne s'eſt aviſé d'écrire ſur les Auteurs dramatiques ni ſur au-

Miſſon dit: “ J'ai auſſi remarqué dans le palais Barberin, un buſte de marbre du Pape Urbain VIII. „ lequel buſte a été fait par un aveugle, & c'eſt la „ meilleure représentation qu'on ait de ce Pape”
Voyage d'Italie. (*Note de Mr. Falconet.*)

cun genre de Littérature ; encore moins de donner des conseils à ceux qui les exercent : nous craignons trop de montrer nos oreilles. Plût-à-Dieu que quelques Ecrivains eussent autant de prudence.

On ne fera pas sans doute un crime à un Artiste, de rendre compte, dans la conversation, de l'impression qu'il a éprouvée au théâtre en bien ou en mal. C'est une permission qu'on accorde au Tailleur & au Perruquier qui sont reçus au parterre. C'est cependant de la somme de ces opinions, dont chacune n'a que peu de valeur en soi, que résulte un jugement qui rarement est contredit par les gens éclairés. Cette liberté de juger de vive voix est accordée à tous, mais tous ne sont pas admis à publier les raisons de leur critique ; & ce n'est pas de ces Juges qu'on attend des conseils pour mieux faire.

Il fera toujours permis aux Gens de Lettres, aux Gens d'esprit, de juger d'un tableau, d'une statue ; mais s'il leur arrive de passer au-delà de ce qu'ils connoissent, de louer ce qui n'est pas louable, de blâmer ce qui n'est point blâmable, il doit être permis aussi aux Artistes de faire connoître leurs erreurs.

Je n'ai point du tout apperçu dans votre ou-

vrage, que vous ayez voulu faire entendre que personne ne se connoît moins aux arts que les Gens de Lettres. Vous avez parlé d'Amateurs, & cela ne peut regarder que ceux qu'on qualifie trop légèrement de ce titre, & souvent uniquement à cause qu'ils aiment les arts, ou qu'ils feignent de les aimer pour se donner plus d'importance. Mais il est vrai, quoique vous ne l'avez pas dit, qu'il est bien peu de Savans & de Gens de Lettres qui veuillent donner quelque attention à nos talens. Il semble que l'attrait dominant du génie qui entraîne vers la poésie ou les lettres, ne permette point d'embrasser trop d'objets. Aussi ne sont-ce point ces hommes distingués qui molestent les Artistes; & si quelques-uns voient leurs talens avec indifférence, au moins ne les découragent-ils pas. Bien loin de cela, beaucoup d'entr'eux, & même des plus célèbres, qui auroient autant de droit de décider que ceux qui en font parade, ont la bonne foi de convenir qu'ils ne s'y connoissent pas assez. Au reste, cet aveu prouve qu'il n'y a pas de honte à ignorer ce que l'état que nous avons embrassé ne nous obligeoit pas d'apprendre.

Le célèbre Mr. *La Motte Houdart* disoit avec sincérité, qu'il en étoit honteux, mais que les

tableaux du Pont Notre - Dame lui faisoient plus de plaisir que ceux des bons Maîtres ; & cela dans un siècle où les arts se glorifioient d'un *Le Sueur*, d'un *Le Brun*, d'un *Jouvenet*, d'un *La Fosse*. La raison qu'il en donnoit étoit, que les couleurs lui en paroissent plus belles & plus vives. Quoique cela marque un défaut absolu de connoissance dans les arts, il y a cependant un sens à y donner, qui pourroit faire regarder cette façon de sentir comme un conseil utile aux Artistes, sur ce qui peut plaire à ceux qui n'en ont pas le goût, c'est-à-dire au plus grand nombre.

Je ne vous diffimulerai point, que plusieurs Artistes même ont été allarmés des choses que vous avez eu le courage d'écrire. Ce n'est pas que tous ne conviennent que le *Marc-Aurele* n'est point un antique du premier ordre, qu'il n'est estimable que parce qu'il présente en général un bon effet, & que d'ailleurs c'est l'ouvrage le plus important qui nous reste des Anciens dans ce genre ; mais leur allarme vient de ce qu'ils craignent que l'approbation qu'ils donneroient à votre ouvrage, ne leur fasse perdre l'affection des Gens de Lettres. Ce n'est point votre ouvrage qui fait naître en eux cette idée, c'est là violence qui regne dans la criti-

que qu'on en a fait. De plus, quelques-uns vous ont lu aussi superficiellement que l'Auteur qui vous a critiqué; & d'autres sont comme ceux qui, lorsqu'ils entendent plaider, donnent toujours raison à l'Avocat qui a parlé le dernier (e).

Mais ils doivent se rassurer, & vous aussi. Les Gens de Lettres n'en feront point offensés; ou ils ne vous liront point, ou ils vous liront avec quelque attention, & ils verront que rien de ce que vous avez dit ne les peut blesser. D'ailleurs, les plus célèbres d'entr'eux n'écrivent jamais sur les arts. Les Voltaire, les Piron, les Duclos, les d'Alembert, les Diderot, les Marmontel, & en général ceux qui sont les plus distingués dans la carrière des Belles-Lettres, ne s'en écartent point pour courir sur des terres qui leur sont en partie inconnues. Quelques-uns d'entr'eux, à la vérité, qui aiment ces arts, & qui se sont donné la peine d'en suivre les opérations, en ont parlé, mais toujours avec affection. Ces passages si beaux & si intéressants pour nous que vous avez cités de Mr. d'Alembert & de Mr. de Marmontel, en sont une preuve convainquante.

(e) Ce qui ne marque ni un bon jugement, ni le caractère d'un Artiste du premier ordre. (Note de Mr. Falconet.)

Il se peut que les Auteurs qui travaillent aux journaux, se soient figurés qu'on voudroit leur contester le droit d'en écrire. Point du tout; qu'on nous permette seulement de desirer qu'ils veuillent bien mesurer ce qu'ils en disent à leur degré de connoissance plus ou moins étendu; & s'ils ont dessein de porter leur jugement jusqu'à des détails critiques & à des conseils sur ce qui fait précisément le fond de l'art, qu'ils ne refusent pas de s'aider quelquefois des lumieres des Artistes: c'est le moyen le plus assuré de ne point s'écarter de maniere à pouvoir être repris avec justice.

Cette sortie qu'on a faite contre vous, au reste, n'est que l'effet de la premiere impression reçue, qui n'a pas été assez réfléchie; & j'ose espérer que même l'Auteur de cette critique, s'il veut bien vous lire avec plus d'attention, reconnoitra qu'il vous a mal entendu: ou si c'est trop de peine pour lui, qu'il jette seulement les yeux sur votre récapitulation; il y appercevra que presque tout ce qu'il a cru pouvoir reprendre, vous lui avez nié d'avance de l'avoir dit ni voulu dire (f).

A Paris, Octobre 1771.

(f) Cette Lettre du Secretaire de l'Académie

Royale de Peinture & de Sculpture ne paroissant pas adressée à un proscriit, il ne fera pas mal-à-propos de placer ici une petite explication qu'on me contraint de faire. Je fais qu'elle est fort indifférente à la plupart des lecteurs, mais elle est essentielle à ma tranquillité. On devroit bien laisser les hommes obscurs dans l'état précieux qui fait la base de leur bonheur; au moins devroit-on avoir cette charité pendant leur vie, & ne parler que de leurs ouvrages, s'ils ont pu en faire qui en vailent la peine.

Je viens de lire une Epître à CATHERINE II, intitulée *les Fastes du Nord moderne*; sans noms d'Auteur; Geneve 1773. Une note de cette Epître me met sur la liste de *persécutés*; ce qui ne peut s'entendre pour moi, que de la France, puisque je n'en étois jamais sorti, quand je fus appelé à cinquante ans, pour venir faire à Pétersbourg, la statue equestre de PIERRE LE GRAND. Voici les vers qui parlent de persécution, & la petite note qui s'y rapporte.

“ Mais, te reconnoissant à l'éclat de ton trône,
 „ Chacun veut d'un fleuron embellir ta couronne.
 „ De son craïon léger l'un ébauche tes traits,
 „ L'autre, une Lyre en main, célèbre tes bien faits:
 „ Les neuf sœurs font *Chorus* à cette hymne nouvelle;
 „ La répétant pour toi, chacune se rappelle
 „ Un de ses favoris, ailleurs persécuté (*),
 „ Te devant le nectar qu'il boit à ta santé.

(*) M.M. Diderot, Falconet & tant d'autres.

Il faut assurément que cette persécution ait été des

plus douces, puisque je ne l'ai jamais sentie. Mon humeur toujours éloignée des grandes prétentions & des manéges qu'elles occasionnent, n'étoit pas propre à me susciter des persécutions. Où est d'ailleurs le pays policé qui garantit l'homme qui travaille, des humeurs & des petites tracasseries importunes à la vérité, mais qui au fond effleurent à peine son bonheur & sa tranquillité? On ne doit pas appeller cela des persécutions, sur-tout dans le sens que présentent les vers & la note de cette Epître.

Et quoi donc! L'Auteur croiroit-il qu'il ne vient en Russie que des *persécutés*? La Souveraine illustre à qui l'Epître est adressée, n'a-t-elle pas le charme qu'il faut, pour engager des hommes qui seroient encore bien *ailleurs*, à venir lui consacrer leurs talens? J'ose donc croire que le vers *un de ses favoris, ailleurs persécuté*, pourroit bien passer pour n'être ni fort juste, ni fort honnête.

En un mot, & puis qu'il faut le dire; honoré de pensions de sa Majesté le Roi de France, Professeur d'une de ses Académies, ayant fait & devant faire encore de grands ouvrages, lorsque j'obtiens ma permission de venir en Russie pour huit ans, il s'en faut que j'aie été *persécuté* en France. Pour lâchement calomnié tant que je vécus à Pétersbourg, sur-tout pendant les quatre années de trop que j'y restai, c'est une autre affaire.

Si c'est par distinction qu'on me fait les honneurs du martyre, je dois en marquer ma reconnoissance; mais très-assurément on se trompe, & dans le fait

122 LETTRE DE Mr. COCHIN.

& dans ma façon de penser. Il n'y auroit qu'une circonstance où, si elle se présentoit, une ame forte & honnête pourroit bien arborer la devise *potius mori quam fœdari*. Mais si on fait attention au caquet des commeres, ce ne doit être que pour en hauffer les épaules de pitié, le noter quelquefois, & l'oublier en fuite pour toujours. (*Note de Mr. Falconet.*)



R É P O N S E

DE Mr. FALCONET A Mr. COCHIN.

Vous dites , Monsieur & cher Confrere , que vous ne voulez pas répondre à l'Auteur du *Journal des beaux-arts & des sciences* ; vous lui répondez cependant beaucoup mieux que que je ne l'aurois su faire. Tant mieux , car je vous proteste que sans vous , il eût resté possesseur tranquille de ses méprises , & que je me ferois bien gardé de m'engager dans cette discussion. J'écris pour l'art ; me lira qui voudra , m'entendra qui pourra , & au défaut de raisons , produira des injures qui s'en avifera. Cependant , si vous voyez Mr. l'Abbé Aubert , proposez-lui de jeter un coup-d'œil sur ce qui suit , afin qu'il sache ,

1°. Que si un Journaliste veut rendre compte d'un ouvrage , il doit d'abord en saisir l'esprit ; que s'il le critique , il doit avoir raison. Mr. Aubert a oublié entierement ces deux devoirs ; il se trompe sur tout ce qu'il reprend sans exception (a).

(a) Cet article est presque mot pour mot copié

2°. Que si une Epigraphe tient au cœur, quelque tournure qu'on ait prise pour marquer son mécontentement, c'est tout bonnement à l'Auteur dont le passage est emprunté qu'il faut s'en prendre, & lui bien prouver qu'il n'a su ce qu'il disoit: alors tout ce qui est appuyé sur ce passage, doit tomber de soi-même.

3°. Qu'il faut ôser prouver à M.M. de Voltaire, d'Alembert, Marmontel & Cochin, que les passages que j'ai rapportés de ces hommes célèbres, n'ont pas le sens commun. Qu'il faut s'imposer cette tâche, sous peine d'être regardé comme un homme qui n'ose se mesurer avec des champions qu'il fait plus forts que lui.

4°. Qu'avec un esprit juste & de la politesse, on peut démontrer que le plus habile homme s'est trompé, quand il s'est trompé. Bien entendu qu'on ne se permettra pas les termes de *ridicule*, d'*absurde* & d'*impertinent*; parce qu'alors ces termes deviendroient autant d'injures méritées qu'on se diroit à soi-même, & d'autant mieux méritées, qu'on les auroit adressées mal-à-propos à quelqu'un dont on n'auroit reçu aucune offense.

d'un avis de Mr. de Voltaire au journaliste de Göttingue.

5°. Qu'après s'être permis des expressions semblables, ou pour s'autoriser à les employer, un Journaliste ne peut en être quitte auprès des lecteurs qui examinent, en disant vaguement, que l'auteur qu'il critique s'est permis des termes durs & outrageans, quand la lecture de l'ouvrage n'en laisse appercevoir aucun de semblable contre personne, & sur-tout contre le journaliste, dont il ne parle même en aucune forte.

6°. Qu'un écrivain qui se livre sérieusement à tant d'écarts & à des accusations aussi fausses, paroît témoigner pour les hommes un souverain mépris, & trop abuser de la permission de tout dire impunément : licence qui d'ailleurs tend bien moins à éclairer l'art, qu'à tracasser & à calomnier les observations de l'Artiste (b).

7°. Que je lui fournis encore de quoi grossir amplement son Journal, & que s'il ne réussit pas mieux la seconde fois qu'il n'a réussi la

(b) *Et hoc mendacium coarguat serio quemquam dixisse, summa hominum contemptio est, & intoleranda mendaciorum impunitas. Plin. l. 37. c. 2.*

Je rapporte ce Latin, parce qu'il dit ma pensée, & parce qu'il ne faut pas mériter l'accusation de plagiat.

premiere, nous aurons la preuve complete de ses connoissances & de son jugement dans les beaux arts.

8°. Qu'il a lu avec si peu d'attention l'écrit dont il a cru rendre compte, qu'il n'a pas aperçu trois endroits absolument répréhensibles; mais qu'il les connoitra, quand il verra la rétractation que j'en ai faite de mon propre mouvement. C'étoit cependant un point qui ne devoit pas échapper à un Journaliste *des beaux arts*.

9°. Qu'il est fâcheux pour les Artistes, que quelques écrivains ne moderent pas la forte envie qu'ils ont de traiter des sujets qu'ils n'entendent pas assez; attendu qu'il y a une infinité de lecteurs légers, qui ne deviennent que plus insupportables après la lecture d'écrits faits, par exemple, comme la critique de Mr. Aubert.

10°. Que si l'Art n'étoit pas mon objet unique, je regarderois comme avantageuse pour moi personnellement, la critique de Mr. Aubert; puisqu'elle laisse à toutes mes raisons la force & la justesse que j'ai pu leur donner.

11°. Que je n'ai d'autre réplique à faire à Mr. le Journaliste, que mes observations sur le Marc-Aurele; parce que le Journaliste & l'Artiste pourront rencontrer quelques lecteurs

attentifs & conféquents, & auffi parce que je n'ai ni le tems, ni le goût, ni le talent de me trouver, à point nommé, un chiffon polémique à la main.

12°. Que mon écrit fur l'art eft le fruit des observations & de la pratique de plus de trente années, & que Mr. Aubert n'ayant employé qu'un instant de vivacité pour me répondre, il eft dans l'ordre que l'un de nous deux foit plus réfléchi que l'autre.

13°. Que fi chacun ne fe donnoit la peine d'écrire que de ce qu'il fait, tout n'en iroit que mieux dans les arts & dans les sciences.

14°. Qu'il eft trifte que dans le 18^e. fiecle, à Paris, des gens d'esprit, des littérateurs, montrent fi peu d'adresse à faifir le fens des raifonnemens les plus fimples; & que l'art de s'accrocher aux mots, quand les chofes ne donnent pas de prife, pourroit bien être la preuve d'une défaite qu'on n'ôse avouer, & que c'est d'ailleurs une petite reffource ufée, que les bons esprits favent eftimer tout ce qu'elle peut valoir.

15°. Que la théorie des beaux arts eft plus difficile que je ne croyois; puisqu'une personne, chargée par état d'en tenir le régiftre, s'y méprend d'une maniere fi étrange.

16°. Qu'il eut été plus honnête & plus pru-

dent à Mr. Aubert, de faire attention à l'*Avertissement* qui précède mon écrit, que d'insinuer à ses lecteurs que je ne devrois plus écrire de l'art que je professe. Mais Mr. l'Abbé Aubert ne prévoyoit pas, qu'un jour on inféreroit dans le mercure de France, Août, 1773, (c) un examen

(c) On trouve dans ce mercure, pag. 161, une très-bonne dissertation sur l'architecture des Romains: Si l'Auteur n'eût dit ni son nom ni sa profession, il eût encore été facile de voir qu'il est Architecte. Point de ces ornemens superflus, de ces tours adroits d'une dialectique trop souvent employée, pour envelopper ou le sophisme, ou l'ignorance de la chose, ou des riens. C'est l'Art lui-même qui parle, & qui dit bien ce qu'il fait produire.

Cette dissertation finit par un trait de critique hardi sur la disproportion de l'Eglise de Saint Pierre de Rome; disproportion qui, contre le but de l'Art, fait paroître ce monument plus petit qu'il ne l'est en effet. Mr. Cochin avoit fait aussi la même observation: il avoit exposé fort judicieusement les causes de ce défaut, & avoit indiqué les moyens de s'en garantir. C'est ainsi que la critique des savans Artistes jette une lumière sûre, & développe ou les foibleffes ou les beautés d'un ouvrage. Voilà deux Artistes à qui la foule & les siècles n'en ont pas plus imposé, qu'à l'Auteur des *Réflexions sur la statue de Marc*

examen assez défobligeant de la quatrième édition de ses *fables nouvelles*.

17. Que quelques statues antiques font pour certains raisonneurs , ce que quelques livres anciens font pour certains lecteurs ; comme celui de Pline par exemple : ils les louent , parce qu'ils ont ouï dire à leur grand-pere que leur aïeul les avoit loués. Que de génération en génération l'estime se transmet sur parole , & qu'on siffleroit certaines productions qu'on admire en bâillant , si leur Auteur étoit notre contemporain , & qu'il n'eût pas l'avantage d'être de nos amis.

18°. Que si je faisois la revue des quatre volumes de M. Aubert , je pourrois bien y trouver plus d'erreurs sur l'art qu'il ne pense,

Aurele ; cependant quelle différence entre l'étonnant *Saint Pierre de Rome* & l'équestre du Capitole ! (Voyez *Œuvres diverses de Mr. Cochin*, tom. 3. pag. 257. 1771.)

Mr. Le Roi , dans la seconde édition des *Monumens de la Grece* , fait aussi la même remarque ; il observe que ce défaut vient d'un vice de proportion. *La nef* , dit-il , & les autres parties de l'intérieur , ont trop de hauteur par rapport à leur largeur. (Essai sur la théorie de l'Architecture , page X.)

& démontrer que l'écrit de l'Artiste est, pour le moins, aussi utile à l'art, que ceux du littérateur pourroient lui être dommageables; attendu qu'on veut bien courir le risque de tromper ses lecteurs, mais qu'on ne souffre pas aussi volontiers, que d'autres les détrompent; droit cependant plus honnête, plus légitime & dont le résultat est profitable.

19°. Que M. Aubert, Journaliste des beaux arts, a un intérêt tout particulier que les Artistes n'écrivent point, & sur-tout qu'ils n'écrivent pas de manière à deffiler les yeux du public.

20°. Que si Mr. Aubert se retranchoit à dire, que l'autorité de plusieurs siècles a rendu, au moins, probable la supériorité du cheval de Marc-Aurele, ainsi que la connoissance de Plin dans nos arts; on pourroit lui répondre qu'une probabilité n'a jamais passé pour une raison que dans les têtes inconséquentes, & qu'il ne faut qu'avoir vu, lu & vécu avec un peu de réflexion, pour savoir que le plus probable n'est pas toujours le plus vrai. Que, par exemple, il a été long-tems plus que probable que le soleil tourne autour de la terre, & qu'il a aussi paru plus que probable à Mr. Aubert, que ses raisonnemens, ses preuves & ses jugemens

l'emportent de beaucoup sur les miens; cependant vous savez où en font à présent ces deux probabilités. Ainsi vous conclurez facilement avec moi, que ceux qui soutiendroient qu'un cheval de bronze & un écrivain latin font sans reproches, par la raison qu'ils ont l'un & l'autre la sanction des siècles, pourroient bien ne pas soutenir la vérité, & qu'on perdrait souvent si on gageoit toujours sur leur parole.

21°. Que cependant, si Mr. Aubert veut prendre la peine de relever les fautes *réelles* de cette édition, je lui ferai fort obligé; ou que s'il ne trouve pas mon barbouillage assez passable pour mériter sa colère, peut-être aura-t-il raison. Il auroit eu bien mieux raison encore, si avant d'écrire, il eût médité sagement ce principe de droit: *sua autem artis unumquemque & actorem & disputatorem optimum esse ne dubitemus*. Valer. Max. Lib. 8. Cap. 12.

Voilà, Monsieur, quelques idées que votre lettre a occasionnées: c'est par elle seule que je connois l'article qui me concerne dans le Journal de Mr. Aubert, & je crois le bien connoître.

A Saint Pétersbourg, Décembre 1771.

L E T T R E

DE Mr. DIDEROT A Mr. FALCONET.

HÉ, mon ami, laissons là ce cheval de Marc-Aurele. Qu'il soit beau, qu'il soit laid, qu'est-ce que cela me fait ? Je n'en connois point le Sculpteur, je ne prends aucun intérêt à son ouvrage ; mais parlons du vôtre. Si vous connoissez bien mon amitié pour vous, vous sentirez tout le fouci avec lequel j'ai mis le pied dans votre atelier. Mais j'ai vu, j'ai bien vu, & je renonce à prononcer jamais d'aucun morceau de sculpture, si vous n'avez pas fait un sublime monument, & si l'exécution ne répond pas de tout point à la noblesse & à la grandeur de la pensée. Je vous ai dit dans la chaleur du premier moment, & je vous répète de sang froid, que ce Bouchardon, au nom duquel vous avez la modestie de vous incliner, étoit entré dans un manège où il avoit vu des chevaux, de beaux chevaux, qu'il avoit profondément étudiés & supérieurement rendus ; mais qu'il n'étoit jamais entré dans les écuries de Diomède ou d'Achille, & qu'il n'en avoit

pas vu les courriers. C'est vous, mon ami, qui les avez retracés à mon imagination, tels que le vieux Poète me les avoit montrés.

La vérité de la Nature est restée dans toute sa pureté; mais votre génie a su fondre avec elle, le prestige de la Poésie qui aggrandit & qui étonne. Votre cheval n'est point la copie du plus beau cheval existant; non plus que l'Apollon du Belvedere n'est la copie rigoureuse du plus bel homme: ce sont l'un & l'autre, des ouvrages du créateur & de l'Artiste. Il est colossal, mais il est léger; il a de la vigueur & de la grace; sa tête est pleine d'esprit & de vie. Autant que j'en puis juger, il est très-savant; mais les détails de l'étude, quoiqu'ils y soient, ne nuisent point à l'effet de l'ensemble; tout est largement fait. On ne sent ni la peine ni le travail en aucun endroit; on croiroit que c'est l'ouvrage d'un jour. Permettez que je vous dise une chose dure. Je vous favois un très-habile homme; mais je veux mourir, si je vous croyois rien de pareil dans la tête. Comment vouliez-vous que je devinasse, que cette image étonnante fût dans le même entendement à côté de l'image délicate de la statue de Pigmalion. Ce sont deux morceaux d'une rare perfection, mais qui par cette raison même, semblent s'ex-

clure. Vous avez su faire dans votre vie, & une Idille charmante & un grand morceau d'un poëme épique.

Le Héros est bien affis. Le Héros & le cheval font ensemble un beau Centaure, dont la partie humaine & pensante, contraste merveilleusement par sa tranquillité, avec la partie animale & fougueuse. Cette main commande & protège bien; ce visage se fait respecter & croire; cette tête est du plus beau caractère; elle est grandement & sagement traitée; c'est une belle & très-belle chose: séparée du tout, elle placeroit l'Artiste sur la ligne des Maîtres dans l'art. Vous voyez, mon ami, que je ne parle pas ici de vous, quoique cette tête fasse autant l'éloge de votre courage que du talent de Mademoiselle Collot.

Le premier aspect..... Mais j'allois oublier de vous parler de l'habillement. L'habillement est simple & sans luxe: il embellit sans trop attacher; il est du grand goût qui convenoit au Héros & au reste du monument. Le premier aspect arrête tout court, & fait une impression forte. On s'y livre, & on s'y livre longtems. On ne détaille rien, on n'en a pas la pensée; mais quand on a payé ce tribut d'admiration à l'ensemble, & qu'on entre dans un

examen détaillé ; lorsqu'on cherche les défauts, en comparant les différentes parties de l'animal entr'elles , & qu'on les trouve d'une justesse exquisite ; lorsqu'on prend une partie séparée, & qu'on y retrouve la pureté de l'imitation rigoureuse d'un modele rare ; lorsqu'on fait les mêmes observations critiques sur le Héros ; lorsqu'on revient au tout , & en rapprochant subitement les deux grandes parties : c'est alors qu'on s'est justifié à soi-même l'admiration du premier moment. On tourne , on cherche une face ingrate , & on ne la trouve pas. En regardant le côté gauche, par exemple, si l'on a cette vigueur de concept qui traverse le plâtre, le marbre, le bronze, & qui vous montre le côté droit ; vous frémissez de joie de voir avec quelle surprenante précision l'un appartient à l'autre. C'est ce que j'ai fait sous tous les points de vue de votre composition , & toujours avec la même satisfaction. Votre ouvrage, mon ami, a bien le véritable caractère des beaux ouvrages : c'est de paroître beaux la première fois qu'on les voit, & de paroître très-beaux la seconde, la troisième & la quatrième : c'est d'être quittés à regret , & de rappeler toujours. Je l'ai déjà transporté de votre atelier, sur son piédestal, au milieu de la place publique qu'il

doit occuper ; je l'y vois , & j'en sens tout l'effet. Laissez ce serpent-là sous ses pieds. Est-ce que Pierre ; est-ce que tous les grands hommes n'en ont pas eu à écraser ? Est-ce que ce n'est pas le véritable simbole de toutes les fortes de méchancetés employées pour arrêter le succès , susciter des obstacles & déprimer les travaux des grands Hommes ? N'est-il pas juste qu'après leur mort , leurs monumens foulent ce simbole hideux de ceux qui leur ont fait verser tant de larmes pendant leur vie ? D'ailleurs il fait bien , & il est d'une nécessité mécanique indispensable , & très-secrete.

Et vous croyez que je n'ai pas eu mille fois plus de plaisir à louer un moderne mon ami , que je n'en aurois eu à critiquer un ancien qui m'est indifférent ? Hé bien ! il est vrai ; ce cheval de Marc-Aurele est une copie très-incorrecite d'une Nature mal choisie : il n'y a ni la vérité simple & rigoureuse qui plaît toujours , ni cette hardiesse du menfonge qui nous en dédommage quelquefois. Les muscles du col ne sont justes ni de position ni de volume. Il n'y a nul rapport entre la froideur des yeux & la bouche grimaciere , vieille & forcée. Tout le muse est lourd ; les détails de la bouche , des yeux & du col sont sans finesse & sans res-

fort : ils ressembloit plutôt à des hâchures, des canelures, qu'à des plis de chair. Vue de face, on ne fait trop à quelle sorte de bête appartient la partie inférieure de la tête ; & l'on seroit tenté de donner la partie supérieure au bœuf ou au taureau, dont elle a la forme large & quarrée. Le ventre en est très-lourd, très-pefant. Il est sûr que ce cheval marche le grand pas des pieds de derriere, & qu'il piaffe en même tems de ceux de devant ; allure fausse & impossible : vos remarques à cet égard ; ainsi que sur le reste, sont justes. Mais à quoi ne répond-on pas ? On vous dira, que ce cheval est peut-être d'une race qui vous est inconnue ; qu'il est Méde ou Parthe ; que c'est peut-être un animal laid, à la vérité, mais que l'Empereur affectionnoit : que fais-je encore ? A cela vous répondrez en trois mots ; qu'un animal, beau ou laid, marche naturellement, s'il n'est ni estropié ni mal conformé ; que le pays de ce cheval vous importe peu, puisque cela n'a jamais été la question ; ou que si l'on veut absolument que le Statuaire de ce mauvais cheval ait eu de bonnes raisons pour n'en pas faire un meilleur, vous y consentez de bon cœur : & l'on se contentera ou l'on ne se contentera pas de cette réponse. Mais je suis sûr qu'il

n'y aura qu'une voix sur la beauté du vôtre, quoique vous n'ayez omis aucuns des moyens de partager les avis. Ah ! mon ami, que vous avez bien fait de vous en tirer aussi supérieurement ! car on ne vous eut pas pardonné la médiocrité ; & si vous voulez être de bonne foi, vous conviendrez qu'il faut plus de logique & plus de justice qu'on n'en a ordinairement, pour ne s'y pas croire autorisé. J'oubliois de vous dire aussi, que j'ai trouvé le plâtre que vous avez du cheval antique, fort bien moulé, & qu'on y voit jusqu'aux moindres détails.

Je croyois n'avoir plus rien à ajouter à ce qui précède ; je me suis trompé. Sachez qu'on trouve assez singulier à Paris & à Pétersbourg, que vous ayez confié à votre Elève, l'exécution d'une partie aussi intéressante de votre monument que la tête du Héros. Tous ceux qui en parlent si indiscretement, aiment mieux blâmer une chose très-sage, que de se rappeler qu'elle est justifiée par l'exemple de plusieurs Statuaires anciens. Le point essentiel est, qu'un ouvrage soit le mieux qu'il est possible. Hé bien ! Mademoiselle Collot fait mieux faire le portrait que vous. Pourquoi non ? Un bon Peintre d'histoire se tireroit difficilement d'un por-

trait comme la Tour, qui de son côté ne tenteroit pas une composition historique : chacun a son talent, d'autant plus restreint qu'il est grand.

Vous aviez fait mon buste ; Mademoiselle Collot le fit une seconde fois après vous : vous futes curieux de comparer votre travail avec le sien. Voilà les deux bustes exposés sous vos yeux : le vôtre vous paroît médiocre en comparaison du sien ; vous prenez un marteau , & vous brisez votre ouvrage. Allez, mon ami ; celui qui est capable de cet acte de justice , est né pour beaucoup d'autres procédés que la multitude n'appréciera jamais bien.

Et ce pauvre Loffinkow qui a dessiné votre monument , & qui disoit qu'il falloit l'avoir copié pour en sentir tout le mérite , il n'est donc plus ? Quoique je n'aie pas eu le tems de le connoître , j'en suis fâché (d). Adieu ,

(d) Le pauvre & honnête garçon avili, sans pain, voulant aller vivre ailleurs qu'à Pétersbourg, venoit me dire ses chagrins ; puis s'abandonnant à la crapule par désespoir, il étoit loin de deviner ce qu'il gagneroit à mourir. On lit sur sa pierre sépulcrale, qu'il étoit un *grand homme*. Il est donc certain qu'en Russie & dans la peinture, d'un Dessinateur copiste assez exact, & Peintre sans génie, on fait faire un grand homme, après sa mort. L'Impératrice avoit voulu l'encourager ; mais enfin, il eut une belle épitaphe.

mon ami ; jouissez de la satisfaction d'avoir exécuté le plus bel ouvrage en ce genre qui soit en Europe , & jouissez - en long-tems. Je vous salue & vous embrasse de tout mon cœur.

N'allez pourtant pas imaginer que je parlerai d'abord de votre ouvrage , en remettant le pied en France. Il se passera plus de quinze jours , avant que j'aie épuisé ce que j'ai à dire de la grande Souveraine ; & ce n'est pas trop. Quelle femme , mon ami ! quelle étonnante femme ! Mais vous le savez aussi bien que moi ; nous n'avons rien à nous apprendre là-dessus. Elle a bien raison de se laisser approcher ; car plus on la voit de près , plus elle y gagne. Adieu , adieu ; j'attends toujours ce redoutable hyver : il viendra apparemment.

A St. Pétersbourg ,

DIDEROT.

ce 6 Déc. 1773.

NB. Mr. Diderot à Paris , avoit peu goûté les observations sur la statue de Marc-Aurele ; il s'en étoit même assez franchement expliqué. Arrivé à Pétersbourg , il vit & jugea par lui-même. Alors je lui demandai une demi page qui contient son sentiment , & il l'écrivit sur le champ , mais il y a joint l'éloge de mon ouvrage , dans lequel il a très-certainement trop écouté sa sensibilité. Ainsi , qu'on rabatte ,

Si l'on veut, plus de la moitié de l'éloge, & je serai content du reste. La louange de l'homme bienveillant, est aussi sujette à l'exagération que peut l'être la censure de l'envieuse inimitié. Quoiqu'il en soit, je ne puis me refuser à la satisfaction de publier la lettre de Mr. Diderot: on pense bien que ce n'est pas sans sa permission, & même sans son invitation: le soin qu'il eut de corriger les épreuves de cette lettre, pendant son séjour à la Haye, lorsqu'on l'y imprimoit, atteste aussi l'intérêt qu'il prenoit à sa publicité.

Quelques personnes, à ce qu'on dit, prétendent que jugeant la statue de Marc-Aurele sur un plâtre contremoulé, je la juge mal. Cette tentative pour embrouiller la question, est bien foible; puisque j'ai prouvé de reste, que mon examen de tout le cheval, ne retombe pas uniquement sur ce plâtre; & pour ce qui le concerne, il est aisé de le ramener à son véritable objet.

Le préjugé s'accroche où il peut; mais voici quelques raisons auxquelles je voudrais bien qu'on se donnât la peine de répondre. 1°. Que ce plâtre soit ou non surmoulé, c'est une question parfaitement étrangère à l'objet de mon examen. 2°. C'est un ouvrage colossal, où les petites précisions de détail plus ou moins conservées, n'alterent & ne changent la forme en aucune sorte; & c'est de la forme qu'il s'agit essentiellement. 3°. On le voit & on le juge dans mon atelier, à la même hauteur que sur la place du Capitole; or, à cette hauteur, les petits détails que le surmoulage auroit pu faire disparaître, peuvent-ils être apperçus? Mais ils y sont tous, & ce modele

est très-bien moulé ou surmoulé. 4°. Je suis Statuaire, & je ne crois pas avoir donné, dans mon métier, d'assez fortes preuves d'ignorance, pour qu'on dût croire que je me serois si lourdement mépris sur ce qui est autant à la portée du moindre ouvrier que du plus habile homme. Il faudroit cependant que, dans le cas où l'objet en question seroit beau, & dans celui où le surmoulage l'auroit déformé; il faudroit, dis-je, que non seulement je ne fusse pas Statuaire, que je n'eusse pas étudié les chevaux, mais aussi que je fusse pourvu d'une portion de stupidité suffisante, pour me fermer les yeux sur ces deux points: ce n'est pas à moi à prononcer.

Mais que dirons-nous de quelques Sculpteurs qui n'ont pas vu le plâtre que j'ai; qui n'ont ni entendu, ni même lu ce que j'en ai écrit; qui tous les jours font surmouler des figures; qui trouvent exacts les plâtres qui en proviennent, si aucun accident n'est survenu; & qui ont dit pourtant: le surmoulage a dû tout déformer dans le plâtre du cheval de Marc-Aurele, qui est à Pétersbourg, attendu que le surmoulage grossit une figure de moitié? Nous penserons & nous dirons que certains hommes sont fort maladroits en mettant ainsi au grand jour, la fausseté ou la duplicité de leur esprit. Mais si c'étoit des Sculpteurs qui, par exemple, eussent fait faire un moule sur le modele de plâtre à la main, d'une figure colossale, on ne se tromperoit pas en les comptant au nombre des têtes les plus désordonnées: il faut parler des cœurs avec circonspection.

LETTRE DE Mr. DIDEROT. 143

Quant à ceux qui en sont réduits à dire, que les parties originales que j'ai de la statue de Marc-Aurele, ne sont que des copies faites à Rome par de jeunes gens, & que le bronze n'a jamais été moulé; on se fait un vrai plaisir de complimenter ces personnes-là sur leur discernement, leurs profondes connoissances & leur bonne foi. Elles méritent aussi nos éloges par leur adresse à vouloir donner le change, & à se tirer d'un pas où elles se sont, on ne sauroit plus, spirituellement engagées. On dit que ce sont des Italiens. Siano benedetti.



QUELQUES IDÉES

Qu'une gazette allemande a occasionnées.

LES personnes qui s'occupent des beaux arts , qui ont lu les *observations sur la statue de Marc-Aurele* , & qui n'entendent pas l'allemand , sont priées de jeter un coup-d'œil sur la traduction suivante. Elles verront jusqu'à quel point il y a des gens qui savent lire , écrire & raisonner. Elles admireront aussi les grandes lumières que certains jugemens répandent dans le public. Adorons la Providence qui rassemble à Göttingue , un Marchand de papier , un Imprimeur & un Gazetier : elle permet aussi qu'il se trouve des Lecteurs , afin qu'il y ait du pain & de l'ennui pour tout le monde.

Gazette littéraire de Göttingue. N°. 118.

3 Oct. 1771.

„ AMSTERDAM.

“ Rey a imprimé cette année , en deux cent
„ dix pages 8°. *Observations sur la statue de*
„ *Marc-Aurele* , par *Etienne Falconet*. L'Auteur
„ est

» est un Sculpteur , qui travaille à la statue de
» Pierre le Grand , & qui s'est chargé particu-
» lièrement du cheval , car la tête du Héros
» est d'une Ecolière (*a*). On l'a impatienté
» par des critiques sur son cheval , quoiqu'il
» se soit donné des peines infinies pour le des-
» finer d'après de beaux chevaux montant au
» galop. A la fin la mauvaise humeur l'a pris ,
» & il attaque actuellement toute la nation des
» Critiques , à qui il dit tout net , qu'un Sa-
» vant ne peut pas juger des ouvrages de l'art ,
» & que l'Artiste seul en est Juge compétant.
» Il démontre que depuis Cicéron jusqu'à Win-
» ckelmann & Mofès , les Gens de Lettres n'ont
» point été Connoisseurs du tout , ou qu'ils
» ont absolument mal jugé. Les chevaux an-
» ciens ont leur tour : on prouve au cheval de
» Marc-Aurele , que du derriere il va le grand
» pas , tandis que du devant il ne fait que

(*a*) Ainsi mon ouvrage est *particulièrement* composé d'une tête d'homme & d'un cheval , ce qui doit produire un fort beau coup d'œil. Mr. le Gazetier auroit dû faire mention de la perche sur laquelle est posée sans-doute *la tête du Héros*. Que d'esprit , de jugement , de connoissances dans les productions des beaux arts !

„ piaffer. Les chevaux du Capitole & ceux
 „ de Venise ne sont pas mieux traités. Il n'y
 „ a qu'un petit cheval écorché de la *Villa-*
 „ *Mathei* qui reçoit des éloges. En passant, on
 „ élève Puget par dessus tous les Sculpteurs, à
 „ cause de la *circulation sensible* ; expression très-
 „ métaphorique, qui traduite, signifieroit *des*
 „ *veines gonflées* (b). C'est mal-à-propos, con-
 „ tinue Mr. Falconet, que Winckelmann a
 „ prétendu qu'on peut tolérer des négligences
 „ dans les parties les moins importantes, en
 „ faveur de la beauté du total (c). Le cheval

(b) Il faudroit au moins entendre assez de françois pour ne pas traduire *fluidité du sang* par *circulation sensible*. Mais deux lignes plus bas, Mr. le Gazetier a lu ; *qui est-ce qui ne voit pas circuler le sang dans les veines du Milon de Versailles ? Et quel homme sensible, &c.*, voilà bien *circuler, sang & sensible*, & tout ce qu'il faut à-peu-près, pour fournir *circulation sensible* ; ainsi je dois avoir tort. Ce qui me rassure pourtant, c'est qu'un très-habile littérateur François a fort bien entendu ces expressions, quand après les avoir fait disparaître de mon écrit, il les a employées comme de lui. Et très-assurément je m'en rapporterai toujours de préférence à Mr. le Chevalier de Jaucourt. *Voyez Encyclopédie, tom. 14. pag. 832.*

(c) Pour continuer ainsi, n'auroit-il pas fallu que

du Bernin est anéanti (*d*). Winckelmann
 s'est aussi trompé comme savant, & il a quel-
 quefois cité faux: pour du goût, il n'en avoit
 aucun. Jaucourt sur-tout, est rudement traité.
 Mariette a mal dessiné les anciennes pier-
 res (*e*). Une jolie invention, apparemment
 de Pierre premier, sur une pierre gravée; il
 est représenté taillant dans une pierre, en-
 core à demi-brute, une statue de la Russie.
 Bientôt, nous autres Gens à Latin, nous pour-
 rions tourner contre Mr. Falconet ses pro-
 pres armes. Il écrit contre le Comte de Cay-
 lus, qui ne vouloit pas que la prunelle fut
 dessinée; ici Mr. Falconet empiete sur nos
 droits (*f*). Ses raisons ne valent rien, &

j'eusse commencé d'une manière approchante de cette gazette?

(*d*) Ce Mr. pourroit-il bien nous dire comment est fait le cheval du Bernin; car pour plaisanter avec autant d'esprit & de légèreté, le jugement que j'en fait, il doit au moins connoître l'ouvrage?

(*e*) Nous ne savions pas, que Mr. Mariette eut dessiné des pierres gravées: j'avois dit & cru que c'étoit Bouchardon: ce Mr. fait plaisamment lire.

(*f*) Les droits de Prunelles sont fort plaisans, & quand on en a d'aussi clairvoyantes, on peut établir

„ ce n'est pas seulement dans quelques regards
 „ qu'il faut que la prunelle soit visible, mais
 „ dans tous; car c'est une partie d'un globe
 „ plus petit que le reste de l'œil. Le divine-
 „ ment sérieux Moyse de Michel-Ange, est in-
 „ décemment vêtu, dit Mr. Falconet, & ses
 „ mains sont mal placées. Le Bacchus du mê-
 „ me, ne vaut rien du tout. Voici encore une
 „ nouvelle invention du Lord Shaftsbury, com-
 „ ment il faudroit représenter l'Hercule choi-
 „ sissant. Notre Artiste prend pour une injure
 „ que le Lord ait osé prescrire à un Peintre,
 „ ce qu'il avoit à faire: cela va trop loin. Lors-
 „ qu'un Peintre prend de l'argent pour ses ou-
 „ vrages, l'Amateur a droit d'exiger qu'il ex-
 „ prime ses idées. Mr. Falconet confond ici
 „ deux classes tout-à-fait différentes: on ne mar-
 „ chande point avec un Poète pour une pein-
 „ ture”. J'ignore la langue allemande, & je
 „ n'entends pas même dans la traduction, cette
 „ petite phrase qui doit assurément signifier de
 „ belles choses: attendu qu'au premier coup d'œil,

& percevoir des *droits*, à plus de cent lieues à la
 „ ronde, même jusqu'aux confins de l'Empire du Goût,
 „ exclusivement.

marchander avec un Poète pour une peinture, est un petit chef-d'œuvre de galimatias.

J'imagine que ce cher Monsieur a dû faire le raisonnement qui suit, & qu'il en aura été tout joyeux. *Mon Libraire sait ce qu'il faut que j'écrive, j'ai un prix fait à tant la feuille, c'est à moi d'obéir, sous peine de perdre mon emploi. Donc, l'Amateur qui paye un tableau, a non seulement le droit de prescrire au Peintre ce qu'il doit représenter, mais il doit aussi arranger les différentes parties de la composition, puisque c'est lui qui paye. Donc, on expédie de la peinture, comme j'expédie mes gazettes : voilà qui est démontré ; allons, saute Marquis.*

Je demande bien pardon à Mr. le Gazetier ; mais j'ose croire qu'il auroit encore pu raisonner autrement. Il auroit pu dire, par exemple : *Quoiqu'il se fasse aujourd'hui à Gottingue, une gazette toute remplie de sens, de goût, de belles connoissances, & par conséquent fort instructive, à tant la feuille, il ne s'ensuit pas nécessairement, que le génie d'un Peintre doive se payer à tant l'aune ; & parce que Monsieur mon Libraire dit à son serviteur fais ceci, & qu'il le fait, il n'en faut pas conclure non plus, qu'un Amateur de bon sens, un Connoisseur, doive faire les compositions du Peintre qui lui fait des ta-*

bleaux ; attendu qu'un Connoisseur ne s'adresse jamais à un ignorant.

Chacun fait que des ouvriers littéraires vendent leurs productions, marché fait, jusqu'à trente sols la feuille au Libraire qui les leur *com-mandoit* ; leurs grands vers étoient à quatre francs le cent, & les petits à quarante sols : respectons la misère ! Mais je ne crois pas que Rubens, Apelles, Aristide, Phidias, Michel-Ange, Puget, le Sueur, Bouchardon, & tant d'autres Artistes célèbres, fussent gens à laisser faire leurs compositions par ceux qui les payoient. Je ne crois pas même que ces Amateurs-là fussent assez bêtes pour le *prétendre* ou *l'exiger*. Si ce Monsieur avoit la moindre notion de l'art, & celui d'en raisonner ; s'il savoit comment une grande Impératrice en use avec le Statuaire qu'elle a chargé, non de *travailler particulièrement à un cheval*, mais de composer, d'étudier, d'exécuter un grand ouvrage de sculpture ; il verroit combien le procédé d'un génie supérieur est un puissant aiguillon pour l'Artiste. Quelle distance entre un esprit éclairé, une ame vraiment grande, & la *Nation* importune des donneurs d'idées à outrance ! Un sentiment juste, mais toujours communiqué avec le ton de la déférence, dont le principe & l'effet sont l'en-

couragement, auroit bien de quoi faire honte à tant d'aveugles que jouent les clair-voyans, s'ils savoient sur-tout, comment il est exprimé dans plusieurs des lettres que daigna m'écrire cette Souveraine. Ainsi, comme le pauvre homme a quarante fols ne fait pas regle pour le Poète, il faut que notre cher Gazetier se mette bien dans la tête, que l'autre pauvre homme qui barbouille de la couleur, ne fait pas regle pour le grand Peintre & le grand Statuaire, quoiqu'on les paye auffi.

Combien de gens s'imaginent encore que l'argent seul est le prix du génie, de l'étude & des veilles de toute la vie d'un Artiste! Mon cocher & mon Peintre sont payés, mettez les chevaux, & faites-moi ce tableau. Si l'Artiste distingué se conduit comme le cocher, celui-ci est déplacé; c'est au Peintre à monter sur le siege.

Ce savant *Homme à Latin* n'a ni vu, ni su que je m'étois trompé deux ou trois fois sur l'ouvrage de Mr. Mofes; ouvrage allemand, ouvrage célèbre ou qui mérite de l'être. Tant il est vrai qu'on peut bien être *Gens à latin*, s'en vanter même assez plaifamment, & ignorer ce que tout bon Gazetier Allemand doit connoître; car vous pensez bien que si celui-ci eût pu appercevoir ces deux ou trois fautes,

il n'eût pas manqué d'en avertir le public : mais il aura lu Mr. Mofès comme il m'a entendu.

Un Savant de ma connoissance va mettre au jour un beau *traité sur les différentes manieres d'attraper les mouches, ou l'art de se procurer des loifirs agréables sans peine & sans malice ; ouvrage utile aux personnes oifives de tout sexe, de tout âge & de toutes professions.* Mr. le Journalifte de Göttingue fera prié d'en rendre alors un compte auffi instructif, auffi lumineux que celui qu'il a rendu des *observations sur la statue de Marc-Aurele* ; attendu que tout art, quel qu'il foit, doit également ressortir de son tribunal, ainfi que chacun peut bien le voir.

Je fupplie le Lecteur de me pardonner le fang froid que j'ai eu d'inférer ici la traduction de ce qui-pro-quo amphigourique, tourné en galimatias. Il est bon cependant d'afficher une fois ces sottifes ; cela s'appelle, donner une loge à la foire aux fauteurs de St. Médard. Les personnes qui ont eu la bonté de me traduire cette gazette, m'ont affuré, que l'Auteur écrit d'une maniere fi louche & fi décousue, qu'il est impossible de lui trouver du fens dans aucune langue ; *rem verba fequuntur* : on penfe même que l'article pourroit bien être traduit d'un texte mal entendu. Je m'esti-

me heureux que des occupations utiles & agréables ne me permettent pas de m'occuper davantage de productions aussi maussades ; on n'y revient pas deux fois. Permis cependant à tout malade d'évacuer le résidu d'un mauvais chyle. Je lui souhaite une meilleure santé, & que Dieu l'ait en sa sainte & digne garde.



Il ne paroît pas que depuis l'*avis à l'Auteur du Journal* de Göttingue, qu'un homme très-célebre (g) n'a pas dédaigné de lui donner, que ce Journaliste se soit amendé. L'avis commence, comme on fait, par ces mots : *Quand un Journaliste veut rendre compte d'un ouvrage, il doit d'abord en saisir l'esprit. Quand il le critique, il doit avoir raison. Le Journaliste de Göttingue a oublié entièrement ces deux devoirs : il se trompe sans exception sur tout ce qu'il dit* (h). Et on le lui prouve sans réplique.

(g) Mr. de Voltaire.

(h) On lit dans un supplément à la suite de cet avis, que *l'édition de Geneve est corrigée par l'Auteur même*. Cependant cette édition contient, comme toutes les autres, une erreur de fait qui aura encore échappé à Mr. de Voltaire. Elle est dans une note du

Si c'est encore le même Journaliste qui se trompoit ainsi sur l'histoire & la littérature,

Temple du Gout, & je l'observe parce qu'elle concerne la sculpture.

Girardon mettoit dans ses statues plus de grace; & le Puget plus d'expression. Les bains d'Apollon sont de Girardon, mais il n'a pas fait les chevaux; ils sont de Marfy, Sculpteur digne d'avoir mêlé ses travaux avec Girardon. Le Milon & le Gladiateur sont de Puget.

Lorsqu'on se préparoit à faire la belle édition in-4°. des œuvres de Mr. de Voltaire, j'écrivis à cet illustre Auteur, que des sept figures qui composent les bains d'Apollon à Versailles, il n'y a que les quatre sur le devant qui soient de Girardon; les trois autres sont de Renaudin, & sont mauvaises: qu'il n'y a qu'un des deux groupes de chevaux qui soit des deux freres de Marfy, celui à la gauche d'Apollon; l'autre est de Guerin, Sculpteur des plus médiocres, ainsi que son groupe, dont pourtant j'ai entendu mille gens qui n'étoient pas bêtes, faire l'éloge, & lui donner la préférence sur les chevaux très-fins, très-spirituels des de Marfy. Savez-vous pourquoi ces éloges & cette préférence? C'est que dans ce mauvais groupe, il-y-a un gros rouffin qui allonge le col pour boire, & que cette action, toute misérable qu'en soit l'exécution, est naturelle & commune.

Enfin, j'ajoutois dans ma lettre, que le Puget n'a point fait de Gladiateur, & qu'il falloit dire, *le Mi-*

que doit-on attendre de sa judiciaire sur le fait des beaux arts ? Il n'appartient qu'au goût éclairé de les juger, & notre Journaliste paroît avoir encore sa première innocence : mais qu'il se console avec la foule de ses semblables, elle est nombreuse. Un homme que j'appellerois le grand Prêtre du temple du Goût, a donné dans les

Ion & l'Andromède sont de Puget. Le Gladiateur mourant, qui se voit dans le parc de Versailles, est une copie d'après l'antique, faite par Michel Maunier ou Monier, Sculpteur, qui n'étoit pas digne de mêler ses travaux avec ceux de l'étonnant Pujet, & qui ne devoit pas s'attendre à être un jour pris pour lui.

Supposons qu'un Statuaire eût écrit, que le Venceslas est de Rotrou, mais qu'il n'a pas fait les deux Phédres ; qu'elles sont de Racine : que Rodogune & la Pharsale sont de Corneille. Supposons encore, que ce Statuaire fût de la plus grande célébrité. N'est-il pas vrai qu'on pourroit prendre la liberté de lui dire : vous êtes un homme étonnant, cela est certain ; mais lorsqu'il s'agit des talens que vous n'avez pas, lorsque vous voulez assurer des faits que vous ignorez absolument, adressez-vous aux gens du métier ; ils vous donneront de bonnes informations, & vous aurez quelques égards à leurs avis ? C'est très-assurément ce qu'auroit fait Mr. de Voltaire, si ma lettre lui fût parvenue, & la même faute ne se trouveroit pas encore dans la belle édition in-4°.

questions sur l'Encyclopédie, un petit article aussi vrai qu'il est affligeant pour ceux dont les ouvrages de goût sont à la merci de la multitude. Voyez la page 297 de la sixième partie des *questions* : vous y trouverez qu'une ville comme Paris contient tout au plus un homme de goût sur deux cent personnes, & vous me direz, si j'ai bien eu tort de compter fort peu de vrais Connoisseurs, dans le nombre de ceux qui passent, ou qui voudroient passer pour l'être. Quant à Mr. le Journaliste, oublions sans retour sa triste facétie, & passons à des choses plus utiles.

Peintres, Sculpteurs, foyez l'ame de vos ouvrages ; sachez penser & composer ; sachez du moins vous rendre juges, & bons juges, des idées & des avis qui vous sont donnés ; ou je vous plains. Si, par exemple, il s'agissoit d'un monument de sculpture, dont la composition fût toute allégorique & de plusieurs figures, avec les attributs relatifs au sujet ; n'est-il pas vrai que si le Sculpteur n'a pas été lui-même le créateur, l'ame de sa composition, & que la pensée soit très-fausse à plusieurs égards ; n'est-il pas vrai, dis-je, que ce Sculpteur aura tout le tems de sentir l'inconvénient des idées puisées dans une métaphysique qui n'est point celle de

l'art ? Je suppose aussi qu'après l'ouvrage fini , l'Artiste fût obligé de reconnoître la justesse de la critique qui pourroit en être faite. Si avec des fautes essentielles dans l'idéal , un grand ouvrage de sculpture est beau pour l'exécution ; que ne feroit-il pas aux yeux des hommes éclairés & à ceux des vrais Connoisseurs , si la pensée répondoit à l'exécution ? S'il ne falloit regarder le Peintre & le Sculpteur que comme des ouvriers sans génie , on ne s'en prendroit qu'à celui de qui ils auroient accepté l'idée. Concluons donc , qu'il faut que l'Artiste pense lui-même son sujet ; ou que s'il en reçoit la pensée de gens plus instruits que lui , il doit s'en rendre absolument le maître , & l'affujettir aux convenances & aux besoins de son art (i).

(i) On trouve dans un de ces petits livres qui mettent les gens au fait des choses ; *le tombeau de Madame de Lalive de Jully, exécuté (à Saint Roch) par Mr. Falconet d'après les desseins de Mr. son mari, &c.* (Voyage pittoresque de Paris, page 110. édition de 1757.) Voilà une de ces gentillesse d'amateurs qui réjoissent d'autant plus l'Artiste, qu'il peut se donner le plaisir de les saluer quand il les rencontre ; parce qu'assurément une politesse en mérite une autre. IL EST FAUX & très-faux, que Mr. de Lalive m'ait donné un dessein *de sa façon*, ni

Quant aux effaims qui bourdonnent autour de l'Artiste , ils peuvent être aussi fort dangereux , s'il ne fait pas les écarter ; parce qu'avec la meilleure intention de contribuer au bien de l'ouvrage & au progrès de l'art , ils peuvent tout gâter. On voit bien qu'il n'est pas question ici des conseils justes & éclairés que

aucun autre , pour cet ouvrage ; car tout foible qu'il est , je ne l'aurois pas fait à ce prix.

J'ai exécuté une figure pour la laiterie de Crecy d'après un croquis de Boucher ; Messieurs Coustou , Allegrain & Vassé en firent autant : mais c'est que Boucher étoit Boucher , & qu'il y eut des ordres supérieurs : avec tout cela , ce n'est pas la plus belle action que nous ayons pu faire de notre vie.

J'ai fait aussi un fort mauvais modele représentant la France qui embrasse un buste du Roi , & cela sous la dictée de Mr. Charles Coypel ; mais ce Mr. Charles Coypel étoit premier Peintre du Roi , & l'ouvrage étoit celui du besoin d'un jeune homme : aussi est-il brisé dans quelque coin ; du moins j'ai prié qu'il le fut , & j'ai offert de rendre au Roi l'argent que j'avois reçu à compte. Le procédé de Mr. le Marquis de Marigny & celui de Mr. Cochin furent tout-à-fait nobles ; j'en conserve les témoignages signés de leurs mains. Je crois que ceux de mes héritiers qui auront l'ame honnête , y mettront quelque prix , & ne les perdront pas.

L'Artiste doit toujours écouter avec plaisir , & qu'il doit même saisir avec empressement ; puisqu'il en peut résulter un bien de plus pour son ouvrage. Mais celui qui vous dit mystérieusement ; *je ne voudrois pas que cela fut ainsi , je changerois cet endroit , cet autre ne me plaît pas* , ne dit souvent que des mots inutiles ou dangereux : inutiles , si l'Artiste a pris un bon parti , & qu'il en soit sûr ; dangereux , si l'Artiste est encore incertain , & que sur des mots en l'air , il aille retourner & gâter une bonne chose : il y en a quelques exemples. Eh ! Mr. *de Fintac* , dites ce que vous voudriez , & comment il faudroit faire ce qui vous déplaît ; l'homme qui travaille , verroit bientôt à qui il auroit affaire , & pourroit vous envoyer diner avec votre ami *le Pirée*. Ainsi , gardons-nous d'accorder à ces importuns frélons la première observation gauche qu'ils s'aviferoient de balbutier ; car si une fois nous nous laissons entamer , soyons certains qu'ils auront conduit l'ouvrage dont nous n'aurons été que les manœuvres ; & si bien manœuvres , que sans leurs lumières , nous n'eussions produit , à les entendre , qu'un tissu de fautes & de traits d'ignorance. Il est des hommes dont la vanité gauche est si excessive , si offensante , qu'on ne sauroit

trop bien la noter ; & si chacun de ceux qui sont honnêtes & intelligens vouloit y coopérer, la sottise & l'impertinence y regarderoit à deux fois avant d'insulter. Ne livrons pas sur-tout notre géniture à la discrétion d'une douzaine de Médecins, si nous voulons laisser au monde une belle postérité, & ne pas graver au bas de notre ouvrage, *turbâ medicorum perii.*

Mais au moins ceux qui, pris au dépourvu devant un chef-d'œuvre de l'art & à côté d'un Artiste, ne laissent échapper aucun mot d'éloge ou de blâme, aucune observation, ne doivent-ils pas être regardés comme très-prudens & très-modérés ? Ne doit-on pas leur tenir compte d'une réticence qui peut avoir son principe dans la défiance de soi-même ? Assurément ; & tous les hommes qui se règlent sur ce principe, méritent nos éloges. Mais si dans la conversation, ces hommes à réticence disent ensuite à l'Artiste ; *vous voyez & vous décidez du premier coup d'œil : pour nous, qui voulons démontrer & donner des raisons sûres, nous examinons & nous pensons trop long-tems.* S'il arrivoit, dis-je, que ces Penseurs nous fissent cette déclaration ; ne pourroit-on pas croire qu'ils ne nous diroient pas tout ? Et sans trop hasarder, ne pourrions-nous pas imaginer qu'il leur resteroit

teroit encore à dire ; *nous n'avions jamais vu cet ouvrage ; nous n'en avons jamais entendu parler ; nous n'avons pas encore recueilli les voix ?* On feroit beaucoup plus certain alors de ce qu'ils *pensent* , & l'on sauroit à quoi s'en tenir , quand on les entendroit ailleurs prononcer fort juste sur toutes les beautés & tous les défauts d'un tableau & d'une statue.

On voit bien que je ne parle pas des *vrais* Connoisseurs que nous ne saurions trop estimer , mais de ceux qui ont seulement la manie de le paroître. Si leur secte nous importune , nous rencontrons aussi par fois , sans sortir de la nôtre , des têtes renversées qui nous désespèrent. L'Artiste toujours content de lui , toujours bouffi de son savoir , & toujours le criant , même à ses confreres qu'il regarde du haut de son petit orgueil , comme des profanes qui n'entendent rien aux mysteres ; cet artiste , dis - je , est une espece d'animal en démence continuelle , un être que chacun fuit en admirant ce qu'il y a de beau dans ses ouvrages. Chaque société , chaque pays , chaque siecle a ses *Baccio Bandinelli*. Mais l'espece heureusement en est rare. Si elle étoit commune , si chacun de nous disoit à son confrere , *admirez mon génie , vénérez mes talens* , & vouloit for-

cer les autres à voir dans ses productions ce que souvent il y voit seul ; il faudroit fermer les portes de l'Académie , cesser de peindre & de sculper , ou bâtir nos ateliers aux *petites maisons*.

Voilà sans doute une manie fort insupportable , & qui rend celui qui en est attaqué odieux à ses confreres & à la société. Mais il est un autre défaut , dont l'excès produiroit la douleur & le découragement dans l'ame de celui qui en seroit atteint , si l'énergie de ses ressorts ne l'en garantissoit. Ce défaut , c'est la modestie. Je connois un Artiste que les chef-d'œuvres des grands Maîtres étonnent continuellement , que les beautés de la Nature ravissent , quand il les étudie. Cet Artiste ne revient de son enthousiasme que par un retour sur lui-même , & pour se comparer à tant de merveilles , qui ont toujours à ses propres yeux le droit de l'humilier. Jusques-là il n'est pas repréhensible : mais , soit que les traces du sublime restent long-tems gravées dans son cerveau , soit qu'il ne connoisse pas assez les hommes à qui il s'adresse , il leur parle quelquefois de ses ouvrages avec une modération si outrée , qu'il trouve souvent des esprits assez ronds pour le prendre au mot , & pour répéter à d'autres comme une vérité exacte ,

ce que son respect pour les chefs-d'œuvres lui fait dire & croire sur son propre compte. Que fera-t-il donc ? Endossera-t-il la robe de charlatan ? Non ; mais il conseillera aux hommes qui courent la carrière des talens, de ne jamais parler de leurs productions qu'à des esprits éclairés sur l'objet dont ils ont à les entretenir, & sur-tout de bien distinguer d'entre les autres, ceux dont ils auroient pu blesser la vanité par la découverte de leur ignorance. L'Artiste dont je parle a promis de se corriger. Nous verrons s'il tiendra parole ; c'est-à-dire, si en continuant d'être modeste, il choisira mieux ses Auditeurs.

Malgré les lumières universellement répandues, il existe encore une sorte de faux, même dans quelques esprits du premier ordre. Quand on l'appercevoit chez nos anciens Financiers, on se le contoit pour se faire rire. Mais une autre classe d'hommes, bien différente, en est encore passablement entichée, c'est-à-dire, en partie, car on fait que le plus grand nombre aime nos arts & en connoit l'esprit.

Si Mr. de la Nauze a dit, que la théorie de l'art est plus particulièrement le partage des Savans, & que la pratique & l'exécution sont notre affaire ; ce n'est qu'une boutade inconséquente, puisqu'ailleurs il dit, que nous devons

réunir, chacun en particulier, ou du moins partager entre nous, les plus vastes connoissances. Quand on est privé de celles d'un art, on reste en de-çà, ou l'on se jette au de-là, sans savoir pourquoi, comme le prouvent ces paroles de cet Académicien. Le Peintre & le Statuaire n'ont pas besoin à la rigueur, *des plus vastes connoissances* : il leur faut seulement une instruction qui puisse les soustraire à l'impérieuse & humiliante férule des pensées d'autrui. Mais s'il y en a qui n'ont ni instruction ni génie ? Hé bien, ceux-là ressemblent à ces Ecrivains dont la prose & les vers n'ont ni ame ni génie : le Peintre & le Statuaire pourroient leur dire aussi, *mettez-vous là, rimez ou écrivez ma pensée ; & cette pensée pourroit être belle* : on pourroit prendre celui qui l'auroit écrite, pour un homme de génie, s'il avoit su la rendre. Ne voyez-vous pas que dans cette affaire, le plus dépourvu d'idées est obligé de s'en passer, ou d'avoir recours à son voisin, quelque atelier qu'il occupe ; & que le plus honnête est celui qui publie le moins ses générosités ? Vous savez aussi, que donner une idée à un sot, c'est semer sur la pierre ; que vouloir maîtriser le génie, c'est le rendre bête ; & qu'un mot à-propos est quelquefois le germe d'une belle

& grande chose : le *pin su* de Pietre de Cortone, a fait faire au Bernin la Gloire qui couronne la chaire de Saint Pierre : le groupe du Laocoon fit faire à Virgile, son épisode ; *Laocoon, ductus Neptuno sorte sacerdos, &c.* Mais laissons reposer pour quelque tems Mr. de la Nauze & ceux qui lui ressemblent, rapportons quelques anecdotes, & finissons.

Je me souviens encore, comme si je le voyois, d'un homme de Lettres fort célèbre, qui s'étoit adressé à un Graveur fort médiocre, pour exécuter un frontispice qui devoit être placé à la tête de ses œuvres. La gravure finie se trouva ne rien valoir : le Littérateur généreux s'imagina qu'il n'avoit pas assez payé, fit recommencer la besogne, donna le double, & la gravure ne devint pas meilleure. Désespéré, il contoit sa chance à quelques Artistes. Un d'entr'eux lui dit : Monsieur, pensez-vous qu'en s'adressant à un mauvais Poète, & en lui donnant beaucoup d'argent, ces deux moyens réunis pussent produire un poème excellent ? L'homme célèbre se jugea dans l'instant ; il répondit, *je ne suis qu'une bête.* Il ne l'étoit en vérité pas ; mais il avoit cru jusques-là que nous étions des ouvriers à tant la piece, & que nos ouvrages devenoient meilleurs en raison du prix qu'on

nous en donnoit : & c'étoit Mr. Piron. Il n'est pas le seul homme de génie persuadé que nos arts ne sont qu'une espece de métier, qui ne demande pas autrement du génie & du sentiment, & qu'il est donné d'y faire le mieux possible à quiconque y apportera le plus de soin possible (k).

(k) “ César, dit Balzac, a mérité mille lauriers & mille statues. Il y a pourtant grande différence entre César & un planteur de lauriers, entre un conquérant & un faiseur de statues. Les jardiniers & les bouquetieres, les Sculpteurs & les doreurs fournissent l'étoffe & les ornemens du triomphe ; travaillant à la décoration des théâtres & au reste de la cérémonie, qui doit honorer les actions militaires”. (*Socr. chrét.*) Voilà du moins Babet la bouquetiere associée avec Phidias, car les Sculpteurs de son espece travailloient quelquefois pour décorer les théâtres. Le doreur & le jardinier y viennent aussi parfaitement bien. Mais Balzac oublie que pour compléter la pompe d'un triomphe, il faut aussi des vers & quantité d'autres travaux qui sont écrits ou récités. Il ne lui est pas venu à l'esprit que le Statuaire, ainsi que le Poëte, couronne le Héros, & que ce n'est pas la matiere de la couronne, mais l'art qui en fait le prix. Balzac étoit, comme on fait, tout plein d'esprit ; mais il ignoroit que l'homme qui connoît le prix du génie, honore les arts qu'inspire le génie, & ne les confond pas avec celui de Nicolas le doreur, ni avec

Un autre Littérateur, célèbre auffi, avoit autant que je puis m'en fouvenir, fait modéler fon bufte par un aifez médiocre Sculpteur, & comme de raifon, le portrait étoit médiocre. L'un recommençoit l'ouvrage, & l'autre augmentoit la fomme. Enfin plaintes & doléances me furent portées. *Voyez un peu*, difoit-on; *je lui donne autant de féances qu'il en demande, autant d'argent qu'il en veut, Imaginez-vous qu'il a été quinze jours à faire mes deux oreilles.* Je répondis: ce Sculpteur-là n'est pas trop bête; il eft feulement trop long-tems à donner une leçon, s'il eft vrai qu'il ait été quinze jours à vous *tirer* les oreilles.

La fureur de protéger eft ancienne, le ridicule qu'on a jetté fur certains protecteurs, n'est pas nouveau; cependant nous fommes toujours incommodés de cette humeur dangereufe: la vanité & le befoin de fe donner de la confiftance qui la renouvelle & la perpétue, la fera durer autant que les beaux arts: les vrais protecteurs auront toujours leurs finges.

J'ai connu un jeune Sculpteur, né avec les

celui du jardinier Pierrot, ni avec celui de Babet la belle bouquetiere, quoique ces Artiftes-là fourniffent auffi leur quote-part des ornemens du triomphe.

plus heureuses dispositions , à qui une assez mortifiante aventure fit abandonner ses études & quitter la sculpture. Etoit-ce un acte de raison, ou un trait de folie? Je l'ignore. Il avoit fait une figure pour un de ces ridicules protecteurs. L'ouvrage humblement présenté, fut reçu avec emphase, & l'Artiste s'en retourna comblé d'éloges. Un jour qu'il revint chez son Mécène, il apperçut dans un coin de la loge du portier, quelque chose qui avoit l'air d'une figure. Il entre, il regarde, & voit son ouvrage. Montera-t-il? S'en ira-t-il? Du même pas il va trouver un ami de l'amateur, lui conte sa disgrâce, & le prie d'en demander l'explication. La demande fut faite, & voici la réponse: *il vint ici l'autre jour un connoisseur en qui j'ai toute confiance; il m'a assuré que la figure ne vaut rien du tout: aussi-tôt j'en ai régalé mes laquais, qui l'auront fait passer à mon Suisse. Et puis, j'y avois apperçu quelque chose de cassé, & je vous dirai que sur cet article je suis très-rigoureux: j'aime la perfection en tout, & cela à tel point, que si la plus belle statue de marbre avoit eu un petit doigt cassé ou raccommodé, je la ferois jetter par les fenêtres. Et j'y étois, & je l'ai entendu.*

Puisque je m'amuse à prouver par les faits,

en voici un qui dit plus que bien des gens ne voudroient. Les marchands de tableaux avoient demandé aux héritiers de Mr. Randon de Boiffet, un an de crédit pour tout ce qu'ils acheteroient de son cabinet. On les refusa, la vente commença, les marchands n'y parurent pas, & les amateurs laisserent partir à vil prix chez l'étranger, tous les tableaux vendus ce jour-là. Le lendemain les héritiers se raviserent, ils accorderent aux marchands leur demande, & les tableaux monterent à un prix fou. Voilà comme on connoît la peinture, comme on l'apprécie. Mais qu'un marchand vous la fasse acheter dix fois plus qu'elle ne vaut; oh, ce tableau est un chef-d'œuvre, car il me coute vingt mille francs. Si les héritiers de Mr. Randon eurent sujet de rire, pourquoi nous refuseroit-on le même privilege, nous qui n'en retirons pas une obole?

Il y a des façons de voir & de juger tellement singulieres, qu'on ne les imagineroit pas. Si on faisoit une quête des travers de cette espece, & que la somme fut envoyée à l'Auteur des *Contes Moraux*, il auroit à discrétion de quoi composer encore un excellent *connoisseur*: ce qui s'uit pourroit y figurer.

J'ai rencontré dans mon voyage de Paris à

Pétersbourg, un Statuaire qui faisoit une figure équestre, & j'ai un peu causé avec lui. Il me contoit que de ces gens qui prennent un ton, regardoient son ouvrage d'en bas, & trouvoient la jambe du cavalier du côté opposé au leur, d'un bon pied plus longue que l'autre; & il ne revenoit pas de son étonnement. Pour le remettre un peu, je lui dis: ces regardans-là pouvoient être des aveugles-nés à qui on avoit récemment abattu la cataracte, & qui étoient fortis trop tôt de leur chambre; ou du moins ils n'avoient pas encore fait leur cours de perspective. Je n'en fais rien, répondit l'Artiste, mais j'ai appris que ces personnes ont rarement la foiblesse de douter, qu'elles décident rapidement, & qu'on ne les vit jamais dans le temple du Goût.

Tout en causant, j'allai voir l'ouvrage, qui ne me parut pas absolument sans mérite. Hé bien, croiriez-vous, me dit le paisible Statuaire, croiriez-vous qu'il y a des têtes assez mal faites pour répandre ici, que mon ouvrage n'est qu'une production vicieuse du caprice, & que la statue n'est pas composée dans les règles? Oh! que oui, je le crois. Je crois aussi, que si vous demandiez à ces bonnes têtes, quelle est la règle d'une statue équestre, vous les embarras-

feriez beaucoup. Demandez leur un peu, quelle est celle d'un obélisque sur sa base, & envoyez-les moi au cavalier Bernin, dans la place Navone. Ils y verront comment en ne suivant pas la route battue, cet Artiste ingénieux a pu réussir, & comment son obélisque est solide. Je ne vous parle pas de quelques autres productions hardies dans plus d'un genre, qui firent éprouver à leurs Auteurs des contradictions sans nombre, & , comme vous pouvez croire, le reproche de bizarrerie & de caprice; & qui pourtant après ces petits orages passagers, furent appréciées ce qu'elles valaient.

Mais écoutez. Feriez-vous la statue du Jupiter Olympien, dont *la majesté de l'ouvrage éga-
loit*, disoit-on, *le Dieu*? — Pas plus que l'Apollon Pythien du Vatican. — Hé bien! Phidias qui fit ce Jupiter sublime; Phidias, dont la supériorité bleffoit l'envie, & qu'elle ne pouvoit attaquer par le talent, ne put lui échapper par des côtés qu'on ne devineroit pas. Il fut premièrement accusé d'avoir volé une partie de l'or dont il avoit fait la statue de Minerve. Mais son innocence prouvée par le poids du métal qui se trouva juste, il n'en fut pas moins jetté dans une prison, où l'on dit que ses ennemis l'empoisonnerent, vers le

même tems, & peut-être dans la même chambre où Socrate but la cigue (1): car il avoit, (chose abominable) il avoit gravé son portrait & celui de Périclès dans le bouclier de la Déesse. — Comment se peut-il que des monstres...? — Attendez encore, s'il vous plait. On avoit suscité contre lui un de ses ouvriers nommé.... *Ménon*, pour être son accusateur; & comme une bonne œuvre doit être honorée & protégée, ce *Ménon* fut exempté, par un décret du peuple, de toutes charges; & le même décret ordonnoit aux capitaines de le prendre sous leur sauve-garde, & de pourvoir en toutes manières à la sûreté du délateur. Notez toujours que depuis trois ans, Phidias avoit perdu son protecteur & son ami: vous savez ce qu'étoit Périclès à Athènes (m). — Encore une fois, se

(1) Phidias mourut, dit-on, la 3^e. année de la 88^e. Olympiade, & Socrate la première année de la 95^e. c'est à 28 ans de différence. Il y avoit trois ans que Périclès n'étoit plus, quand Phidias mourut.

(m) Voyez Plutarque, dans la *vie de Périclès*, ch. 19. Si nous devons compter sur son témoignage, cette Minerve fut le dernier ouvrage de Phidias. D'autres écrivains assurent qu'il fit depuis chez les Eléens, son fameux Jupiter Olympien, par un sentiment de vengeance contre son ingrate patrie, dont

peut-il que la méchanceté des hommes...? — Adieu, mon cher & honnête Confrere; travaillez, laissez dire, ne foyez d'aucun tripot; & quand votre ouvrage fera fini, qu'il fera public, je vous répons que moins il sera commun, plus vos bonnes ames lui trouveront de défauts. Et, ce qui ne doit pas vous surprendre, elles pourront bien avoir raison à quelques égards.

Je dois vous dire auffi qu'elles lui en trouveroient bien davantage, si vous opposiez de bons raisonnemens au délire des mauvais juges de votre art & de votre personne. Mais si vous en écriviez; si vous développiez des vérités qu'on n'auroit pas encore apperçues; si vous démontriez que la rage est aveugle, c'est alors que ne sachant ce que vous auriez dit, ni pourquoi vous auriez parlé, vous la verriez vomir alors toutes les ordures de son ivresse. — Faudroit-il souffrir l'insolence du premier extravagant, parce qu'on auroit voulu faire le bien & qu'on l'auroit fait? — C'est selon; & je pour-

il avoit fort à se plaindre. *Junius* a soigneusement recueilli tout ce qu'on a dit de Phidias; ainsi consultez-le, si vous êtes curieux de ce point de chronologie.

rois vous répondre, si je connoissois votre ame. A tout hazard, voici ma pensée. L'homme qui préfère la vérité à quelques jours paisibles, la dit & fait bien. Celui qui, comme Fontenelle, tient certaines vérités dans sa main qu'il ne veut pas ouvrir, parce que, dit-il, les hommes n'en font pas dignes, est prudent, mais un peu dur. Si Fontenelle eut eu plus de sensibilité qu'il n'en avoit, il eut dit: les hommes-mêmes que la vérité blesse, ne font pas tous indignes de la recevoir. On n'a qu'à les regarder du même oeil que le Chirurgien voit le malade à qui il fait une opération douloureuse: le malade crie, souffre, & souvent guérit; la cure cependant peut être longue; & supposé qu'il n'en revint pas, faudroit-il abandonner les autres? Si le transport au cerveau se mettoit de la partie; si le fébricitant vouloit se jeter sur le Chirurgien, ce seroit à celui-ci à consulter sa force & le désir qu'il auroit d'opérer une guérison. Mais sans recourir aux figures, il y a des hommes qu'une lueur éclaire, & qui n'attendent que le signe. Ainsi dites, écrivez même si vous pouvez, tout ce que vous croirez utile aux progrès de l'art; & pourvu que vous ayez raison, souciez-vous peu du reste, mais commencez par bien avoir raison. . . . Je vous le répète; n'ou-

bliez pas que ne pouvant attaquer Phidias par le talent, la noirceur ameuta contre lui, ce qu'il y avoit d'hommes vils dans Athenes; & vous verrez qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Encore un mot. Vous avez vu la cruauté lâche que le talent suprême accabloit; vous avez vu l'atrocité de la calomnie, l'insolente scélératesse de la haine, perdre un homme rare; vous savez aussi qu'Apelles eut son *Antiphile*, & Virgile son *Mævius*: pourquoi donc ne riez-vous pas avec tous les honnêtes gens, de l'insecte impuissant qui vous picote? Le tems des *Menons* & de leur décret n'est plus. Il est vrai que nous aurons toujours des *Antiphiles* & des *Mævius*; mais en cherchant à nous mordre, ils se débattent dans la fange du mépris, où les gens de bien les ont jettés. Ne vous amusez donc pas à compter ceux qui vous haïssent; regardez seulement si vous voudriez leur ressembler. Voyez au contraire, si ceux qui vous estiment, ne sont pas eux-mêmes estimables. Voilà le moyen de juger qui l'on doit fuir, & qui l'on peut embrasser.... J'embrassai mon cher Confrere, & je continuai ma route vers Saint Pétersbourg, où, fort loin de me comparer à Phidias, j'esperois cependant ne

pas trouver de *Menons* : en effet je n'y en trouvai pas, tant qu'il plut à l'Impératrice de penser à mon travail. Mais lorsqu'elle cessa de s'en occuper, je fus livré à la mauvaise volonté d'un homme qui ramassa dans la boue de la populace, les propos qu'il fomentoit lui-même, & ce furent des titres pour servir sa haine (n).

Depuis

(n) Pourquoi l'Artiste est-il plus ou moins particulièrement tracassé dans le lieu qu'il habite & dans le pays dont il est, tandis qu'on l'honore & qu'on le célèbre ailleurs? C'est que là où le talent ose paroître, il doit aussi payer le tribut à l'envie; c'est que l'Artiste prend de l'humeur, & que malgré lui, on le soumet à cette distraction; c'est que son état est mixte, & que, s'il est Statuaire & regardé favorablement par le Souverain qui l'emploie, que d'autres personnes l'apprécient & l'encouragent, il est obligé d'ailleurs, de passer la plus grande partie de son tems avec des ouvriers quelquefois plus disposés à calomnier sa personne, qu'à juger sagement son talent. (Les ouvriers d'une autre espece sont plus rares: j'en ai trouvés pourtant). Si vous ajoutez à ces différentes causes de déplaisance, le désavantage de rencontrer certains régisseurs des beaux-arts, plus propres à les décourager qu'à les élever, n'en fera-ce

Depuis l'âge de 18 ans que j'ai commencé l'étude de la sculpture, jusqu'à 50 que je quittai Paris, j'ai eu le tems de voir & d'entendre une foule de traits, non pas à la vérité semblables à celui de Phidias, ni à ceux qui me concernent; car on en trouve peu de cette espece; mais je ne les dirai pas.

Si l'on trouvoit qu'ici ou ailleurs, j'aie pris un *ton tranchant* qui ne peut qu'indisposer contre mes raisons, je prierois les délicats de s'observer eux-mêmes, & de bien examiner s'ils sont en état d'entendre la vérité sans fard, s'ils ont la vue assez bonne pour soutenir sa lumiere; & sans rappeler ces hommes vrais, ces hommes nécessaires qui ont éclairé des aveugles dont la reconnoissance ne s'exprimoit qu'avec leur bâton, je les prierois seulement de me dire ce qu'ils pensent d'un homme doux, aimable, honnête, que les agrémens de son caractère rendent précieux à tous ceux qui le connoissent, & qui a écrit sans que personne ait sourcillé: *la superstition ou l'orgueil des Princes & des*

pas plus qu'il n'en faut pour impatienter l'Artiste, & le déterminer à se plaindre un jour au moins, du mal qu'on lui a fait, & de tout celui qu'on auroit voulu lui faire?

particuliers ont souvent produit par la main des arts, de ces fruits extravagans dont il seroit injuste d'accuser les Artistes qui les ont fait paroître. Dans plusieurs compositions, l'Artiste pour sa justification auroit dû écrire au bas : j'ai exécuté; tel Prince a ordonné. Les connoisseurs & la postérité seroient alors en état de rendre à chacun ce qui lui seroit dû, & de pardonner au génie luttant contre la sottise. (Mr. Watelet, Article Esquisse, page 982, tome 5. de l'Encyclopédie.)

Quand j'aurai été plus *tranchant*, on me fera plaisir de m'en avertir: j'examinerai alors si j'aurai passé les bornes de la liberté permise, & si je trouve avoir eu ce tort, j'en conviendrai; car j'ai aussi mon tribunal. Ceux qui d'ailleurs auroient quelque envie de sévir contre ma hardiesse à démasquer les faux connoisseurs, sont également priés de commencer par faire une bonne réponse à l'humiliant Article *Lecteur* dans l'Encyclopédie. L'Auteur y prononce que la plupart des lecteurs sont ou fots, ou esprits faux, ou méchans, ou inattentifs, ou ignorans, ou jaloux (o). Si

(o) Ce jugement de Mr. Jaucourt déjà porté depuis long-tems, n'en étoit pas moins bon à remettre

J'en ai dit autant de ceux qui jugent un tableau & une statue, j'ai autant de tort ou autant de raison que Mr. le Chevalier de Jaucourt, & nous méritons tous deux, à cet égard, la même censure ou le même applaudissement; mais pourtant avec cette différence dans l'objet, c'est qu'un livre est tout autrement à la portée des gens d'esprit, que de la peinture & de la sculpture. Enfin, si on me disoit, *nous passons à l'un ce que nous ne voulons pas écouter de la part d'un autre*, on avoueroit toute sa foiblesse, l'acception des personnes, & par là on me donneroit pleinement raison.

Mais je connois le peu d'étendue que je puis donner à cette raison, & la bonne opinion de soi-même ne m'a pas encore tourné la tête. Quant au sophisme & au projet de vouloir dominer sur toutes les connoissances; qu'ils jouent tant qu'ils voudront de leur marotte qu'on eut prise de loin pour un scept-

sous les yeux des *Lecteurs*. C'est sans doute une vérité un peu dure, mais qu'il convient de répéter jusqu'à ce que tous les hommes sachent lire, ou du moins jusqu'à ce que leur incorrigibilité soit assez prouvée pour supprimer la leçon.

tre, si on n'en eût pas vu les grelots; & si bien vu, qu'on n'a pas même deux fois la pensée d'y faire attention. Ce ne sont que les têtes saines, les hommes instruits des principes de l'art, que nous devons écouter & consulter. Ceux-là, en pardonnant les fautes, applaudiront peut-être à quelques traits de sens commun, qui certainement me feront échappés: on ne les vit jamais *loueurs impertinens, ou censeurs téméraires.*



E X T R A I T

D'UNE LETTRE A Mr. DIDEROT,

Où l'on a fait quelques changemens, pour donner au sens plus de clarté qu'il n'en avoit dans une petite feuille imprimée en 1770.

Vous savez que je ne revêts pas PIERRE LE GRAND de la cuirasse romaine, par la raison que je ne revêtirois ni Scipion, ni César, ni Pompée du caftan ruffe ou du juft-au-corps françois. Mais quelques personnes ayant cru que mon Héros étoit habillé à la ruffe, car on voit ce qu'on craint, il faut les détromper, & leur dire, que cependant à toute rigueur, j'aurois pu l'habiller ainfi, fans mériter de reproches bien fondés.

Si vous rencontrez de ces personnes, & qu'elles vous demandent, pourquoi j'habille à la mode ruffe un Prince qui a profcrit l'habit ruffe; avant de leur dire quel eft l'habillement de la ftatue, vous leur demanderez à votre tour comment elles l'habilleroient. Vous cauferez doucement, & vous leur direz: Messieurs, nous n'avons que trois habits à choisir; quatre tout

au plus: le grec, le romain, le russe & le juste-au-corps françois. L'habit grec pourroit n'être ici d'aucun usage; le françois roide, maigre, découpé, ferré, n'a pas été porté au point de perfection où il est, en faveur des statues héroïques, ainsi les deux habillemens qui nous resteroient, ne pourroient être que le romain & le russe.

Si par l'habit romain on entend l'habit civil; dites hardiment, mon ami, que celui de la statue n'en est pas fort différent, ni même de l'habit civil grec; car vous savez que la tunique des Grecs descendoit jusqu'aux genoux, quelquefois jusqu'aux talons; qu'elle avoit les manches longues & assez étroites, & quand vous verrez la statue, vous y trouverez de la ressemblance avec ce vêtement.

Si par l'habit romain on entendoit la cuirasse ou l'habit militaire; on ne diroit rien qui regardât le Statuaire du Législateur russe, puisqu'il ne le représente pas en Capitaine; auquel cas il auroit eu l'armure moderne à lui donner, quoique cet Empereur, dit-on, ne portât jamais de cuirasse.

Je ne répéterai pas les justes & ingénieux reproches qui ont été faits à ceux qui croient qu'un Prince, il n'importe de quel pays, doit

être habillé en Capitaine Romain qui commande une armée, pourvu toutefois que ce Prince soit de marbre ou de bronze.

J'ai lu, qu'on doit vêtir un Monarque françois à la romaine, parce que nous ne connoissons rien de si auguste ni de si imposant que tout ce qui tient à l'ancienne Rome & aux usages d'une nation qui fut assujettir à ses loix l'univers entier. Cela peut être à d'autres égards, & la statue de Louis XIV à la place des Victoires, quoique vêtue de l'habit royal françois, n'en est pas moins plus *auguste* & plus *imposante* que celle de la place de Vendôme, & celle de la place royale vêtues à la romaine. Celle de Henri IV sur le pont-neuf également auguste & imposante, offre un caractère qui par le *Nonius Balbus*, tient à l'ancienne Rome; & pourtant elle n'a pas la cuirasse romaine: mais je ne veux pas m'engager à présent dans cette discussion.

Je vous ai interrompu; continuez votre conversation avec les contradicteurs. Dites-leur si vous voulez, que la cuirasse romaine est un déguisement, un habillement faux, quand on en revêt un personnage qui n'est pas romain, & sur-tout quand on ne le représente pas comme guerrier. Dites-leur que donner par préférence à une statue, des attributs qui ne sont pas ceux

du point de vue sous lequel on l'envisage, c'est manquer son sujet. Faites leur voir, que si nous n'avions plus à choisir, il ne nous resteroit que l'habit russe, lequel PIERRE LE GRAND n'aimoit pas, & qu'il proscrivit. Dites leur aussi, que malgré cette haine & cette proscription, l'habit russe est encore celui de tout le peuple, & que PIERRE l'a porté lui-même dans sa jeunesse.

On vous arrêtera sur ce dernier mot pour vous dire : quand l'Empereur portoit l'habit russe, il n'étoit encore ni créateur, ni réformateur, ni législateur (a), & si-tôt qu'il le

(a) En nommant Pierre le Grand, *Créateur, Réformateur, Législateur*, je me conforme à l'opinion commune; mais je ne prétends pas qu'avant lui, la Russie fut entièrement barbare. Les voies avoient été préparées par Jvan Vasiliewitz plus d'un siècle avant Pierre premier. Pour aggrandir un Prince, il ne faut pas déprimer une Nation par où elle ne mérite pas de l'être. J'ai vu les lettres manuscrites de Mr. de Voltaire à Mr. le Comte Jvan Jvanowitz Chouvalow, écrites en 1757, 58 & 59, tems où Mr. de Voltaire travailloit à l'*Histoire de Russie sous Pierre le Grand*, & sur les Mémoires envoyés par l'Impératrice Elisabeth sa fille. Dans la lettre du 10 Juillet 1759, l'Ecrivain célèbre voit l'Empereur Russe, comme j'ai dû le voir pour faire sa statue. Il dit: *Tous les Princes ont négocié, tous ont assiégé des villes & donné des ba-*

fut, il ne le porta plus. Mais vous ferez bien répondre, que cet ordre scrupuleux ne feroit qu'un retrécissement à mon idée, plus grande, plus universelle, point locale, point circonscrite dans quelque tems du regne, ni dans quelque fait particulier que ce soit. Il ne s'agit pas du vainqueur de Charles XII; il s'agit de la Russie & de son Réformateur. Mon idée étant absolument la poésie de l'histoire; cette idée étant toute emblématique, nous pouvons dire :

*Loin ces rimeurs craintifs dont l'esprit phlegmatique,
Garde dans ses fureurs un ordre didactique.
Qui chantant d'un Héros les progrès éclatans,
Maigres Historiens, suivront l'ordre des tems.*

Dire que PIERRE LE GRAND n'aimoit pas l'habit russe, & ne rien ajouter, c'est ne parler qu'aux oreilles. Voici, si je ne me trompe, les raisons qui ont déterminé cet Empereur, trop grand pour tenir à la forme d'un habit comme habit seulement.

Toute l'Europe fait, que voulant détruire des préjugés attachés à l'habit de sa nation,

tailles. Nul autre que Pierre le Grand n'a été le Réformateur des mœurs, le Créateur des arts, de la marine & du commerce. C'est par là sur-tout, que la postérité l'envisagera avec admiration.

la rapprocher des autres, la faire devenir leur rivale, & même les surpasser un jour, il ne s'amusa point à prêcher; il attaqua promptement l'effet dans la cause: il vouloit jouir du bien qu'il préparoit à la postérité. Quatre ans avant de visiter la France, il disoit: *J'ose espérer que nous ferons un jour rougir les nations les plus civilisées, par nos travaux, & par notre solide gloire.* Une barbe, un caftan de plus ou de moins, ne font rien s'ils n'alterent pas la concorde, & n'empêchent pas la communication universelle. Mais font-ils une cause & un signal de désunion & d'éloignement? Otez la cause, & les hommes plus rapprochés, plus instruits peut-être, & plus heureux, béniront leur bienfaiteur: ce qui étoit une source d'antipathie, ne fera plus alors qu'un vêtement sans conséquence.

Ce n'étoit donc pas proprement un habit long & une grande barbe qui déplaisoient à l'Empereur; il avoit bien un autre ennemi à combattre: la haine nationale qui tient toujours de la barbarie; la morgue de l'ignorance qui insulte à qui l'éclaire: voilà l'ennemi que PIERRE vouloit absolument détruire. Cet ennemi est, dit-on, aujourd'hui si abattu, que l'habit devient assez indifférent. Ne décourageons donc

pas un art difficile & laborieux qui confacre chez les nations les monumens éternels de leur amour, & qui transmet à la postérité l'image des bienfaiteurs du genre humain. Aidons-le, entrons dans ses vues lorsqu'elles lui sont favorables, & que d'ailleurs elles n'ont aucun inconvénient essentiel.

Revenons à l'habillement de la statue, & disons, que, selon cette supposition, nous serions réduits à choisir entre deux faussetés; savoir, l'habit russe, & la cuirasse romaine, si nous n'avions pas un équivalent heureux que le bon goût & la poésie du sujet nous fournit; *Et c'est le parti pris, à l'exclusion même de l'habillement russe; parce que nous ne voulons pas confondre par des signes équivoques, notre Héros avec d'autres Souverains qui ont été de grands Capitaines; que ce n'est pas son caractère distinctif, & que nous croyons qu'il doit être reconnu à des signes qui lui appartiennent plus particulièrement. Nous allons plus loin, & nous supposons, que si l'habillement donné à la statue étoit en quelque sorte un déguisement, la postérité n'y seroit pas plus embarrassée que nous ne le sommes pour d'anciennes statues grecques & romaines.*

Nous avons plusieurs représentations d'Em-

pereurs , de Capitaines & d'autres , qui font nus ou déguifés , & nous favons très-bien par l'histoire & par d'autres monumens , que ces Empereurs & ces Capitaines étoient habillés , & nous favons auffi comment ils l'étoient. On faura donc également quel habit portoit l'Empereur ruffe. L'histoire de PIERRE PREMIER & celle de CATHERINE SECONDE , dureront plus que la ftatue. Mais fi les fiecles fuivans redevenoient barbares ? ce feroit tant pis alors pour les fiecles fuivans. La barbarie ne faifant rien pour les beaux arts , ceux-ci fe garderoient bien de rien faire pour elle.

On pourroit vous demander , pourquoi je n'ai donc pas fait l'habit ruffe , puisque je crois avoir eu quelques bonnes raifons de le faire. Il faudroit convenir avant , quel eft au juftte l'habit ruffe. Si c'eft celui qu'a porté PIERRE LE GRAND ; vous répondrez , que cet habit , quoique plus pittoresque & plus ample que l'habit françois , ne fe prêteroit pas affez aux mouvemens , aux effets & à la légéreté néceffaire dans un grand ouvrage de fculpture , fur-tout dans une ftatue équeftre.

Si on vous difoit ; l'habillement de la ftatue refemble à la chemifette d'un Bourlak du Wolga : vous ne donneriez à l'obfervation que l'im-

portance qu'elle mérite, attendu que ceux qui vous la feroient, n'auroient pas distingué le caractère de l'étoffe qui habille la statue, de celui de la toile ou de la bure qui habille un Bourlak. D'ailleurs, comme cet habillement, eut-il quelque ressemblance avec celui d'un Bourlak, produit, s'il est d'une étoffe de foye, un beau travail & de beaux effets dans la sculpture, l'observation ne viendrait jamais d'un Amateur, encore moins d'un Connoisseur; car à ce compte un Peintre & un Statuaire ne pourroient pas vêtir à Pétersbourg, une figure distinguée, avec une étoffe qui produit de beaux plis, parce que le vêtement grossier de quelques Asiatiques ressembleroit à-peu-près, à celui que l'Artiste auroit choisi. Les Princes Russes qui ont porté un habit presque semblable, l'ont-ils pris des Bourlaks du Wolga? L'habillement de Marc-Aurele dans sa statue équestre, est-il pris de celui des Payfans Romains auquel il ressemble un peu, ou de celui des Payfans Russes dont il n'est pas fort différent? Non; mais c'est l'habit militaire qui ne descendoit que jusqu'à la moitié des cuisses, ainsi que ceux des Payfans dont je vous parle.

Voici, à ce qu'on croit, une des meilleures objections. PIERRE LE GRAND, disent quel-

ques personnes , a fait de grandes choses par voie de conquête ; il faut donc le représenter en Conquérant. Ce Monarque a fait aussi ces mêmes grandes choses en établissant un port , une marine ; il a lui-même travaillé à la construction des vaisseaux. On pourroit donc aussi le représenter en Amiral , ou avec son habit de charpentier , comme il étoit dans son atelier de Sardam. Ne fait-on pas que peindre l'objet , c'est voir en grand , & que s'arrêter aux *moyens* , c'est voir en petit ?

Quand on consacre à la mémoire d'un Prince un monument héroïque , & que ce Prince a fait de grandes choses dans des genres opposés ; qu'il a gagné des batailles dans la guerre , qu'il a fait des loix sages , & des établissemens utiles au bonheur de ses peuples dans la paix ; son éloge académique peut s'appuyer sur ces deux objets : mais dans une statue qui ne peut représenter qu'un instant , il faut choisir. Si on donne la préférence aux vertus civiles sur les vertus militaires ; cette préférence ne peut être justement blâmée , qu'après qu'il aura été une fois bien décidé laquelle de ces deux especes de gloires appartient le plus en propre à celui qui les a méritées toutes deux ; & surtout laquelle a été la plus utile au bonheur de l'humanité.

Alors mon ami, si on ne vous a pas entendu, si on continue à vous faire des difficultés, ne répliquez plus. Si cependant vous trouviez de ces hommes étranges, & pourtant si communs, lesquels se payent bien autrement d'une autorité qu'ils n'entendent une raison, vous leur diriez à l'oreille : *ne vous fâchez pas ; la statue de PIERRE LE GRAND est habillée, à fort peu de chose près, comme celle de Marc-Aurele, & peut-être avec autant de dignité ; son habit est celui des nations, celui des hommes, celui de tous les tems ; en un mot, c'est un habit héroïque.*

Je voudrois bien que vos Auditeurs voulussent toujours plus regarder à l'habit qu'à l'homme, *Tanta gentium in rebus frivolis plerumque religio est*, & qu'ils vous dissent ; l'habit civil convenoit à l'Empereur Philosophe, mais le vainqueur de Pultava doit être autrement représenté. O ! vous leur diriez alors, Messieurs, cela s'appelle vouloir absolument tracasser les gens, & abuser de leur patience. Avez-vous oublié les victoires du Romain sur les Parthes, les Quades, les Marcomans ; & ne vous souvient-il plus que PIERRE étoit Créateur & Législateur ?

Mon ami, vous connoissez mon attention à demander des avis sur mes ouvrages, & ma

docilité à les suivre , quand ils me paroissent bons ; j'en ai donné des preuves , & particulièrement dans la statue équestre que je fais. Mais vous savez aussi que c'est aux Artistes qui ont bien mérité des Juges éclairés dans les arts (*b*), à connoître particulièrement les règles & le goût de celui qu'ils professent ; ou du moins qu'ils ne doivent recevoir aucune loi du préjugé ni des caprices de la mode , quelque bien intentionnés que puissent être les prédicateurs. Ainsi je continuerai à faire la statue ; quand elle sera faite , les contradicteurs , les *Instructeurs* , fermeront la bouche , ou continueront de la laisser ouverte , si cela leur est plus commode ; ce sera toujours à leur choix , il ne faut gêner personne.

FALCONET.

(*b*) On voit bien que je reclame une maxime générale , sans en faire aucune application particulière. Laissons dire à Vasari , lorsqu'il parle des quatre Artistes choisis pour présider aux obseques de Michel-Ange : *ils étoient tous d'un nom célèbre , & d'un mérite illustre dans leurs arts*. Il est un des quatre , & il se nomme. (*Vita di Michel Agnolo Buonaroti*) Peut-être disoit-il vrai ; mais nous ne pardonnerions pas à celui d'entre nous qui comme Vasari , diroit vrai.

AVER-

A V E R T I S S E M E N T
SUR LA LETTRE QUI SUIVIT.

*M*onsieur Mengs a bien voulu m'avertir de quelques - unes des fautes qu'il a remarquées dans mes *Ecrits sur l'Art*. Très-flatté de recevoir les avis d'un Artiste aussi distingué, je lui envoyai mon remerciement, & je ne pensois pas que nos deux lettres méritassent la publicité. Mais ayant su que plusieurs personnes à Madrid, avoient lu celle de Mr. Mengs avant qu'elle me parvint; ayant appris de Rome, qu'on y débitoit que cet Artiste célèbre avoit écrit contre moi, j'ai cru que pour détruire le louche de cette idée, la voie la plus sûre étoit d'imprimer les deux lettres. Car bien des gens auroient pensé que je voudrois tenir secrète une censure qui, selon eux, doit bien me mortifier.

Je connois comme un autre, la religion des lettres, lorsqu'elles sont & doivent rester particulières. Mais lorsque celui à qui on écrit, n'apprend qu'après plusieurs autres, le contenu de la lettre qu'il reçoit, il ne fait en la publiant, que se conformer aux vues de l'Auteur; il les seconde

en leur donnant plus d'extension: Et s'il juge à propos de publier aussi sa réponse, il n'a de permission à en demander à qui que ce soit.

J'ignore par quel motif Et par quelles personnes Mr. Mengs fut induit à m'honorer de sa lettre. Quand je le saurois, je ne voudrois pas le dire; ma réponse me suffit. Je n'ai rien changé à la lettre de Mr. Mengs; parce que si j'en eusse retouché le françois, on auroit pu m'accuser aussi d'en avoir altéré le sens. La voilà telle que je l'ai reçue sous le couvert de S. E. Mr. de Zinowieff, Ministre de S. M. l'Impératrice de Russie à Madrid, Et telle que je la conserve en original. J'ai appris avec douleur la mort de Mr. Mengs; mais comme elle est indifférente à l'objet de nos lettres, je les publie cependant; Et j'effectue ce que je me proposois de faire, si même l'Auteur eût continué de vivre.



L E T T R E

DE Mr. MENGES A Mr. FALCONET.

M O N S I E U R ,

Vous ferez naturellement furpris qu'un homme qui n'a point l'honneur de vous connoître personnellement, prenne la liberté de vous adrefser une lettre, c'est le titre commun d'Artifte qui me fait faire cette démarche ; votre nom m'est connu depuis plusieurs années , & je vois par vos écrits que vous favez auffi que j'exifte, mais je n'ai jamais eu la fatisfaction de voir de vos ouvrages. J'ai fouhaité depuis longtems de vous connoître au moins par vos écrits, puisqu'il me sembloit que felon la matiere que vous avez traité je devois y trouver de quoi m'instruire, je n'ai cependant pû avoir cette fatisfaction (& imparfaitement) que depuis peu de jours , que Mr. de Zinowieff Ministre de Ruffie auprès de la Cour d'Espagne, m'a fait le plaisir de me prêter feulement le fecond Volume de la Traduction des 34. 35. & 36^e. Livres de Pline. Ayant ouvert presque au hazard le livre , j'ai trouvé les Observations fur la

Statue de Marc-Aurele , que j'ai eu la curiosité de lire tout de suite , j'ai trouvé l'ouvrage bien raisonné , & écrit comme d'un homme d'esprit qui s'explique avec énergie , mais en même tems , si j'ose le dire , avec un peu d'amertume. Permettez , Monsieur , que je prenne la liberté de vous dire en passant un mot de mon sentiment sur ce que vous dites de la Statue de Marc-Aurele , je suis bien persuadé que vos observations sont fondées , cependant je pense que si vous aviez vu l'ouvrage en place , & que vous eussiez en même tems observé toutes les autres Statues Equestres que nous avons en Italie , vous seriez moins étonné des louanges que l'on a donné à celle de Marc-Aurele , car effectivement toutes les autres , encore qu'elles soient plus correctes paroissent très-froides , J'entends ceux des habiles Maitres modernes qui subsistent à Venise & à Florence , car ceux de Plaisance & ceux de Rome du Mochi , Bernin , & Cornachiny , ont trop peu d'excellence pour en faire reflexion. Aucune personne instruite dans le style antique ne prétendra vous dire , Monsieur , que du tems de Marc-Aurele on faisoit les chefs-d'œuvres de l'art , mais si l'on se sert de ce terme pour louer le cheval de Marc-Aurele , c'est seulement par comparaison aux autres , car vous n'i-

ignorez pas furement, Monsieur, que ce n'est pas toujours les ouvrages sans fautes, qui se font le plus admirer des personnes de goût, mais ceux qui contiennent quelque chose d'extraordinaire & de signifiant; ainsi le cheval de Marc-Aurele se fait admirer par une certaine expression de vie, & peut-être les mêmes fautes que vous y remarquez dans la position des jambes donnent-telles ce mouvement, n'étant pas selon le mécanisme ordinaire, mais dans un état momentané, dans lequel l'animal ne peut subsister qu'un instant. Pour ce qui regarde le Cavalier, il n'est pas représenté comme un homme qui fait parade de se bien tenir à cheval, mais comme un Empereur qui avec un air de bonté avance la main droite, pour marque de donner la paix à ses peuples, selon les coutumes des Anciens, retenant son cheval de l'autre main. Je ne suis assurément pas aussi instruit que vous sur les qualités & mouvements d'un cheval, n'ayant pas eu l'occasion d'en faire les études particulières, mais je conjecture de l'art de donner du mouvement à un cheval, par la connoissance que j'ai de celui de l'homme, que j'ai étudié. J'ai rencontré à Rome même, des Artistes qui trouvoient à redire sur l'antique du premier ordre, & ayant copié l'Apollon du Vatican, pour le mettre parfaitement à plomb, comme

aussi l'Apollin de Medecis , perdirent ainsi grande partie de la beauté de l'original ; mais mon objet n'est pas de vous parler sur cette matiere. Ce qui m'a obligé à prendre la liberté de vous adresser cette lettre , c'est d'avoir lû dans le même ouvrage , ce que vous dites de mon ami le defunt Winckelmann , qui m'a été fort sensible, puisqu'il semble que vous êtes irrité contre lui , & je n'ai pu trouver des raisons, que l'imprudent éloge qu'il fait de moi-même , & comme vous , Monsieur , vous expliquez que je dois recevoir son ouvrage en ami , je me trouve obligé de vous parler pour lui , mais ce qui sur-tout m'a obligé de vous incommoder , Monsieur , c'est le désir que j'ai d'avoir une petite place dans votre estime , que je ne mériterois pas furement , si j'étois assez ignorant pour avoir des idées de moi-même , semblables aux expressions de mon *Panegiriste* ; il n'y a que les personnes qui n'ont guère étudié les ouvrages des grands hommes , qui peuvent avoir présomption de leur propre mérite , de mon côté j'ai beaucoup étudié l'Antique , J'ai trouvé les ouvrages du premier ordre , conçus & exécutés avec une finesse de jugement presque inimitable , & en général leur goût fondé sur les plus solides raisons de l'art & de la nature , j'ai reconnu la supériorité du génie de Raphael , & les mérites compliqués

des autres grands hommes du tems passé, & j'admire le génie, esprit, hardiesse & facilité de mes contemporains. Pour moi j'ai taché seulement d'imiter les grands mérites que je connoissois dans les autres, & je me suis contenté d'être le moindre de ceux qui alloient sur les bons chemins, plutôt que d'être grand entre ceux qui cherchent le faux brillant, par ce moyen j'ai eu nonobstant le bonheur que mes ouvrages ont été bien reçus entre les nations qui estiment les ouvrages des vivants, par la comparaison qu'ils font avec les plus approuvés d'entre les morts; Je dois donc conserver toute la gratitude au public de Rome, Dresde, Florence, Londres, & Madrid; ainsi, Monsieur, je vous demande pardon pour moi & pour Winckelmann, s'il s'est laissé transporter en louanges d'un Compatriote, dans des termes hyperboliques, vous connoissez trop bien, Monsieur, que c'est la façon de parler des personnes qui sont affectées de l'envie de louer quelqu'un, & je pense que vous ne voudriez pas, Monsieur, qu'on prit à la lettre, que vous voyez couler le sang dans les veines d'une Statue de marbre de Mr. Puget. Je ne prétendrai pas défendre en toute occasion ce qu'avance Winckelmann, il est aussi injuste de vouloir soutenir toute sorte de foiblesses d'un ami, comme de ne point parler pour lui, quand on

croit qu'il a raison. Winckelmann n'est pas un juge irreprehensible, car il n'étoit pas de nos professions, mais nous autres qui sommes des Artistes, sommes nous sûrs de bien juger? ne ferions nous pas toujours des ouvrages parfaits? puisque ce n'est pas la pratique qui nous manque, la faute est donc dans le jugement, car nous voyons tous les jours, qu'il nous arrive de faire des ouvrages, que dans un autre tems nous défapprouvons nous-même. Pour ce que Winckelmann dit de la Tête du Cheval de Marc-Aurele, peut être mal fondé, selon l'idée que nous avons aujourd'hui de la beauté d'un Cheval, mais aussi je vous prie, Monsieur, de considérer que nous ne trouvons aucun ouvrage antique avec le caractère d'une Tête de Cheval courbé, comme on l'appelle en Espagne, *Testa de Carnero*, c'est-à-dire, Tête de mouton, ce qui fait une beauté de l'animal pour nous, & je ne suis pas éloigné de croire que les Anciens prenoient l'idée de beauté d'une Tête de Cheval, de la ressemblance à Tête de bœuf, comme étoit le fameux Bucéphale d'Alexandre, ce que Winckelmann avoit dit auparavant, fut écrit avant qu'il connut bien l'antique dans toute son étendue, d'ailleurs je peux vous assurer, Monsieur, qu'il étoit honnête homme, & qu'il ne pensoit jamais trahir la vérité, pour quel intérêt que

ç'auroit pu être. Pour ce que regarde le passage de Plutarque cité par Winckelmann, je ne peux point juger par moi-même de son mérite dans la langue Grecque, mais il étoit trop reconnu pour savant dans cette partie, de tous les hommes de Lettres de L'Italie, pour que j'en doute, d'ailleurs permettez moi de vous dire, que la traduction françoise de l'ouvrage de Winckelmann, n'est pas bien correcte, car le terme de *totalemment négligé*, n'est pas dans l'Allemand, d'ailleurs la traduction littérale, que vous rap- portez dans votre ouvrage, ne me paroît pas bien dans le style antique, car je doute que le terme de *Peintre de portraits*, soit employé par un Grec, & Winckelmann ne traduit pas les passages, mais seulement le sentiment de Plutarque, vous voyez d'ailleurs, Monsieur, qu'il est trop facile de prendre quelque équivoque, car vous même vous vous êtes trompé dans la citation de la Note, & avez fait deux discours différens de l'unique, qui se trouve dans l'ouvrage de Winckelmann, sur mon compte, que vous auriez pû lire entier à la p. 184. de la traduction françoise, mais qui seroit l'homme qui voudroit faire un grand cas de pareilles bagatelles; pour moi je vous assure avec la plus parfaite sincérité, que je vous suis infiniment redevable

de la bonne maniere avec laquelle vous parlez de moi , & c'est principalement la politesse que vous montrez en cette occasion envers moi , qui me fait souhaiter votre connoissance , Je vous prie donc encore une fois que vous excusiez à mon ami Winckelmann , s'il a parlé de vous sans beaucoup de justesse dans les citations , car vous conviendrez , Monsieur , que dans le fond vous montrez avoir , à-peu-près , les mêmes sentimens qu'il vous prête. Je conviens parfaitement avec vous , Monsieur , qu'il est très mal fait de parler avec peu de considération d'une personne respectable comme Mr. de Wattelet (& de qui que ce soit) duquel le même Winckelmann m'avoit écrit mille éloges , quand il eut l'honneur de le connoître à Rome. Si j'avois le talent d'écrire , il est sûr que je tâcherois de simplement exposer des raisons & des faits , ou des autres choses utiles , sans m'amuser à contredire les autres , car il me semble qu'on pourroit bien (en cas qu'on en aie le favior) enseigner ce qui est , sans dire qu'un tel , ou tel autre , s'est trompé , mais en même tems il faut que je vous avoue , que si vous pouvez me demontrer que la médifance est honnête , je vous dirai qu'il importe peu la façon avec laquelle on s'ote la reputation , & si le sarcasme a quelque chose de mauvais plus que

les autres façons de médire, il n'en résulte du mal que pour celui qui en use ; mais pour ce qui regarde les raisons de Winckelmann contre celles de Mr. de Wattelet, je pense que c'est le dernier qui a tort, supposé toute fois, qu'on doit prendre pour modele les plus belles Statues antiques ; je crois que vous sentez vous-même, que la figure du Héros que Mr. de Wattelet propose, est plutôt une belle figure de Théâtre, qu'une Statue antique, & permettez moi, Monsieur, un trait de franchise, je suis persuadé que si vous n'eussiez pas eu l'humeur aigrie contre Winckelmann, vous n'auriez point usé du sophisme de prouver par le contraire des règles de Mr. de Wattelet, que Winckelmann a tort, car vous, Monsieur, comme Artiste, vous savez aussi bien que moi, que le caractère des Héros, ou demi Dieux, est celui de la vraie beauté un peu au dessus de la humaine, & que cette beauté n'admet aucun extrême, comme nous voyons effectivement au (nommé) Antinous du Vatican, & au fameux Meleagre, qui n'ont point le caractère des Héros de Mr. de Wattelet. Il arrive de même de son observation sur les Faunes, celui que vous citez, est un jeune garçon, & les Cupidons du même âge, ont la forme aussi peu découpée que ces Faunes, mais si vous vous donniez la peine,

Monſieur, de conſidérer le beau Faune de Bor-geſe avec le jeune Bacchus entre ſes bras, vous n'y trouveriez rien de lourd, comme non plus à celui de Florence qui joue des Crotales, ſi vous en exceptez les bras & la tête qui ſont modernes, mais à Rome, nous avons quantité des Faunes de la forme la plus élégante, nonobſtant, *ils ne ſont pas des Apollons*, comme vous dites fort bien, mais ſouvent égaux au plus beau Bacchus, excepté dans la phifionomie & la poſture, mais il faut diſtinguer les Silvains, des Faunes, Je ſuis d'ailleurs bien perſuadé que ſi Mr. de Wattelet avoit été à Rome avant d'écrire, il auroit joint à l'élégance de ſon ſtyle & belle maniere de s'énoncer, les idées que la vûe de tant de belles productions de l'art des Grecs, inſpire naturellement à tout homme d'eſprit & de tact délicat, & ne ſe feroit pas arrêté aux idées priſes dans les ateliers des Artiſtes de Paris, & je me perſuade même, que ſi vous, Monſieur, homme de génie, comme vous êtes ſûrement, fuſſiez à Rome, vous auriez peut-être le bonheur de devenir *Antiquomane*, comme vos ancêtres les grands Artiſtes françois qui ont fait tant d'honneur au ſiècle de Louis XIV.

Winckelmann a dédié ſon hiſtoire de L'Art, à l'Art même, au tems, & à moi; Perſonne de nous ne peut parler pour l'Art, mais ce fera le

tems qui fera peut-être connoître si son ouvrage aura été utile, à vous dire la vérité, Monsieur, je suis persuadé que oui, & que ceux qui liront son histoire avec envie de s'instruire, & particulièrement l'article du premier Tome p. 313. de la traduction, y trouveront quelque avantage dans la connoissance du goût antique, & je pense que si même il y regnoit de la préoccupation pour les Grecs, cette même idée est utile, & les restaurateurs des Arts, ont trouvé tout ce qu'il y a de bon dans ceux des Modernes par cette même prévention, & on s'est soutenu tant qu'elle a duré, en Italie & en France, & on a reculé à mesure qu'on s'en est éloigné, mais où elle n'est pas arrivée, on n'a jamais touché à un certain degré de perfection. Quand vous aurez, Monsieur, convaincu l'univers que Winckelmann est un ignorant, que Ciceron, Plin, Théodore, Quintilien & tous les anciens Auteurs n'ont fû ce qu'ils disent, qu'est ce que nous avancerons par là? Les Laocoon, l'Apollon, le Gladiateur, les Faunes, l'Apolin, les Vénus & tant d'autres Statues, soutiendront toujours le credit des Grecs, & vous êtes sûrement persuadé vous même, que la belle proportion, le beau ideal, l'aisance des attitudes, la noblesse & égalité du style, l'entendement des os, des muscles, l'expression solide, la va-

riété de caractère, les draperies qui habillent sans cacher le nud, enfin un travail qui se soutient en toute place & lumière, sont des mérites qui se trouvent supérieurement dans les beaux ouvrages antiques, vous même dis-je, Monsieur, savez sûrement combien des difficultés il y a à acquérir quelque-une de ces parties, & voulant parler sans passion, vous conviendrez qu'en comparaison de ces mérites, celui d'exprimer des plis des chairs, & des veines devient très petit, que enfin les coups hardis les touches, & cet esprit qui est souvent l'unique soutien des Artistes modernes, disparoît à côté de la beauté solide de l'antique.

Je vous souhaite donc, Monsieur, la gloire de vous occuper à faire des ouvrages par les quels nous puissions nous convaincre de plus en plus de vos talens supérieurs, & je suis fâché de ne pouvoir voir le superbe ouvrage que vous avez entre les mains, du quel j'ai entendu beaucoup d'éloges, & que je suppose me feroit un grand plaisir; Je souhaiterois que vous fîssiez quelque Note sur les études que vous avez fait du cheval, dont le Public & l'Art pourroient sûrement tirer grand avantage, profitant de vos lumières. Je vous demande excuse si ma longue lettre vous a incommodé, & en vous priant de

L'honneur de vôtre amitié, je m'offre à votre service, si je pouvois avoir l'avantage de vous être utile à Rome, où je vais passer en peu de semaines, en attendant, J'ai l'honneur d'être avec le plus parfait estime & considération.

M O N S I E U R ,

Madrid le 25. Juillet
1776.

*Votre très humble & très
obéissant Serviteur*

ANTOINE RAPHAEL MENG S.

RÉPONSE A Mr. MENGS.

MONSIEUR,

SI chacun avoit votre franchise, on ne se déchireroit pas, comme on fait à chaque instant, dans les Lettres & dans les Arts. Vous avez la bonté de m'avertir *en particulier*, de ce que vous trouvez de repréhensible dans mes rêveries; & je mets, je vous assure, à ce procédé, le prix qu'il méritera toujours chez les hommes honnêtes. Je vais, si vous me le permettez, prendre votre lettre à côté de moi, la relire, & à mesure que j'aurai à vous répondre, jeter mes idées sur le papier.

Vous dites, Monsieur, que dans les *Observations* sur la statue de Marc-Aurele, je m'explique avec un peu d'amertume. Vous pourriez bien avoir raison; car en les écrivant, je buvois dans la coupe amere du déplaisir. Si vous n'avez jamais éprouvé celui que donnent quelquefois des personnes qui devoient maintenir l'esprit des Artistes dans un état contraire à l'amertume, je vous en félicite; & si je pouvois m'expliquer, vous trouveriez que j'ai encore écrit avec assez de douceur.

Si

Si j'avois, me dites vous Mr, vu la statue de Marc - Aurele, en place, & si en même tems, j'eusse aussi vu les autres qui sont en Italie, je serois moins étonné des louanges qu'on a données à la premiere. Comme ces louanges ont été rarement données par comparaifon aux autres statues équestres qui sont en Italie; que je n'ai fait non plus, aucune comparaifon d'elles avec celle du Capitole, & que je ne l'ai comparée qu'avec le naturel, il a dû m'être assez indifférent de favoir qu'on la préférât aux autres; & je crois, Mr. qu'ici vous détournez un peu la question. Quant au cheval que je n'ai pas vu en place, je puis vous affurer, que c'est en bronze feulement que je ne l'ai pas vu; puisque les plâtres que j'en ai à Pétersbourg, y sont placés à la même hauteur que le bronze l'est au Capitole. Vous savez que pour un Artiste, c'est voir en place, quand d'ailleurs il connoît la place, ainsi que l'ensemble & le mouvement général de la statue.

Le cheval de Marc-Aurele se fait admirer par une certaine expression de vie; & peut-être les mêmes fautes que j'y remarque dans la position des jambes, donnent-elles ce mouvement, qui n'est pas selon le mécanisme ordinaire; mais dans un état momentané, dans lequel l'animal ne peut subsister qu'un instant. Je conviens qu'il y a dans cet ani-

mal, une certaine expression de vie; je crois même l'avoir dit assez clairement: mais, Mr., la représentation de quelque animal que ce soit, n'auroit-elle pas à plus juste titre, une expression de vie, si les mouvemens de toutes ses parties, étoient selon le mécanisme de la nature? Vous connoissez trop supérieurement les beautés de la Sculpture Grecque, pour ignorer que les *Luteurs*, qui sont dans un état momentané, ne feroient pas aussi bien qu'ils sont, si la position de leurs membres n'étoit pas selon le mécanisme ordinaire: vous savez aussi que la belle *Atalante* est dans le même cas. Un homme en bronze qui marcheroit, comme il est impossible qu'un homme puisse marcher, ne feroit pas même *dans un état momentané*: c'est ainsi pourtant que marche le cheval antique.

Ce que vous dites, Mr., du Cavalier, me paroît juste, & si j'en ai eu une autre idée, j'ai eu tort. Cependant avec quelques modifications dans votre sentiment, & plus de développement dans le peu que j'en ai dit, nous pourrions bien nous rapprocher.

Vous dites en passant, Mr., que des Artistes qui copioient l'Apollon du Vatican, le remettoient parfaitement d'à-plomb, & perdoient ainsi une grande partie des beautés de l'original. Vous

savez mieux que moi, que les jambes de cette figure ont été brisées en plusieurs morceaux, qui tous n'ont pas été retrouvés; qu'on a mal remonté ces jambes, qu'elles sont rejointes avec du ciment, & vous conviendrez que dans son premier état, l'Apollon devoit être parfaitement d'à-plomb. Permettez - moi donc, Monsieur, de conclure que les Artistes qui perdoient une grande partie des beautés de l'original, en voulant corriger cette défectuosité, n'étoient pas assez habiles pour y bien réussir: si c'étoit une faute, il faudroit en accuser le premier Auteur, qui certainement l'auroit commise. Regardez la jambe droite en face, & voyez comme par la restauration, elle se dessine mal avec la cuisse. Vous savez que le bras gauche est aussi restauré par le *Montorsoli*, Sculpteur Florentin.

Je puis vous protester, Monsieur, que ce qui m'a irrité (pour me servir de votre terme) contre feu Mr. Winckelmann, n'est assurément pas l'éloge qu'il fait de vous. Mais j'ai été scandalisé, je vous l'avoue, qu'il ait parlé des Artistes François avec un ton de mépris très-révoltant. Quand je dis les Artistes François, vous pensez bien que j'entends ceux dont les ouvrages ne déshonoreroient pas les Artistes des autres Nations, & ceux qui ont fait tant d'honneur au

siècle de Louis XIV, comme vous le remarquez très-bien. Parce que l'Allemagne a de nos jours deux excellens Peintres, vous Monsieur, & Mr. Dietrich, votre ami étoit-il en droit de mépriser les nôtres? Permettez-moi de vous le dire, ce sera toujours une tache à sa mémoire. Si vous n'admettez pas la France au nombre des juges, il faudra bien que nous récusions aussi l'Allemagne.

Votre observation, Monsieur, que *si nous étions sûrs de toujours bien juger, nous ferions toujours des ouvrages parfaits*, m'a d'abord parue bonne. Cependant par réflexion, j'ai cru que l'amour propre & quelques autres causes encore, qui nous aveuglent sur nos propres défauts, nous laissent des yeux de lix sur les défauts des autres: ce qui n'empêche pas que nous ne nous trompions quelquefois sur leur compte comme sur le nôtre; chacun le fait. Pour moi, je ne me couche jamais sans l'avoir éprouvé dans la journée.

Vous avez raison, Monsieur, ces deux mots, *totalemment négligé*, ne sont point dans l'original allemand: aussi ai-je changé l'endroit dans mon exemplaire; car je me propose de faire une autre édition, où; je vous assure, presque tout l'ouvrage sera changé. Au risque de déplaire encore

à certaines gens, il fera même augmenté; car la vanité blessée ne m'en impose point; mais je corrigerai mes erreurs autant de fois que je les appercevrai.

Je change aussi la traduction du passage de Plutarque: mais le terme *Peintres de Portraits*, qui ne vous paroît pas avoir été employé par un Grec, exprime pourtant assez bien la pensée de l'Auteur. Voici le mot dont il se fert: ζωγράφοι, *Zôgraphoi*; & les interprètes que je connois l'ont constamment rendu par *les Peintres qui pourtrayent au vif* (1). *Les Peintres qui font des portraits* (2). *Pictores facie & vultu* (3). *Pictores ex facie & vultu* (4). J'ai mis dans ma correction, *les Peintres qui font des portraits*. Seroit-il croyable que Plutarque ait soupçonné les grands Peintres d'histoire, de négliger dans leurs tableaux, ce qui n'étoit pas les têtes?

Permettez-moi, Monsieur, de vous représenter que lorsque Mr. Winckelmann m'a prêté le sentiment que je montre touchant la Niobé, je ne l'avois pas encore montré, puisque je ne disois pas un mot de cette figure: je ne parlois que des filles. Mr. Winckelmann ne pouvant

(1) Amiot. (2) Dacier. (3) Xilander.

(4) L'édition de Londres.

pas deviner ce que je penserois & ce que je dirois de la mere, plus de dix années après, j'ai eu quelque droit de lui reprocher son infidélité.

Je suis fâché que cet honnête homme, vous ayant écrit *mille éloges* de Mr. Watelet, en particulier, l'ait ensuite dénigré dans un Ecrit public: cela ne me paroît pas bien conséquent. Mais c'est un malheur de l'humanité. Une mouche nous pique, nous donnons un soufflet à celui que nous venions de caresser.

Je ne chercherai pas assurément, Monsieur, à vous *démontrer que la médisance est bonne*: mais chacun fait, ou doit favoir que *la critique*, lorsqu'elle est juste, peut devenir profitable, & je ne crois pas qu'il faille la confondre non plus avec le *sarcastisme*. Si je me suis servi de ce dernier, j'ai bien eu tort, & je vous promets qu'il n'en paroîtra pas dans l'édition que je me propose, à moins peut-être que ce ne soit pour en repousser d'autres, ou pis encore. Faites-moi cependant la grace d'observer que s'il ne s'agissoit que d'établir des principes sur la Peinture ou la Sculpture, l'Artiste ne s'amuseroit à contredire personne. Mais quand nous sommes accablés d'écrits tout bicornus sur les Arts, & que des gens qui en sont fort ignorans, s'érigent en maîtres impérieux, la patience échappe, & l'on dit avec

Juvenal: *Ne ferai-je toujours qu'écouter? jamais ne répondrai-je, toutes les fois que l'enroué Codrus m'obsédera de sa Théséïde?* (*) Si pourtant vous vouliez bien y faire attention, vous trouveriez, Monsieur, que souvent, je me suis contenté de rendre une plaisanterie, pour une insulte; & quelquefois de la gaieté, pour des noirceurs. Je ne vous dis rien de l'emploi que vous faites ici du mot *médifance*. Je crois seulement que relever des fautes littéraires, est une action louable par son objet, autant qu'elle est utile, s'il en résulte le bien qu'on se propose; & très-affurément, ce n'est pas là *médire*, au sens que vous paroissez l'entendre.

Vous vous persuadez, Monsieur, que si j'étois à Rome, j'aurois peut-être *le bonheur de devenir Anticomane*. Permettez-moi de vous représenter que les mots composés, qui sont terminés en *mane* & en *manie*, sont toujours pris en mauvaise part; & que celui d'*Antiquomanie*, par exemple, signifie le délire, la fureur de tout ce qui est antique, bon ou mauvais. Ce n'est pas certainement dans cet état que vous voudriez me voir à Rome. Mais si quelque jour, j'ai l'avantage

(*) *Semper ego auditor tantum? numquamne reponam,
Vexatus toties rauci Theséïde Codri?*

d'y admirer de vos productions, vous m'y verrez rendre aussi à tous les chef-d'œuvres de l'Antiquité, les hommages dont vous avez dû lire quelques échantillons dans mes foibles Ecrits.

Si un homme qui ne seroit pas Artiste, me disoit que *personne de nous ne peut parler de l'Art*, je chercherois à deviner sa pensée, ou plutôt je ne m'en inquieterois guere, s'il ne s'expliquoit pas davantage. Mais quand c'est vous, Monsieur, qui me le dites, dans une lettre où depuis le commencement jusqu'à la fin, vous parlez de l'Art, je suis plus porté à suivre votre exemple, permettez-le moi, je vous en supplie, qu'à me conformer à votre conseil. Il ne tiendrait qu'à vous de favoir que chez les Grecs, les plus grands Artistes *ont parlé de l'Art*, & même qu'ils en ont écrit (a).

Vous me demandez, Monsieur, ce qui nous en reviendra, quand j'aurai convaincu l'univers que *Cicéron, Pline, Théodore (b), Quintilien &*

(a) Mr. Mengs a fait imprimer deux ouvrages de lui sur la Peinture: l'un en allemand, l'autre en espagnol. J'ai lu le dernier; il est de 1776, même année que sa lettre.

(b) Je ne connois pas ce *Théodore*; & je n'ai pas écrit que Quintilien ne fait ce qu'il dit, quand il parle de nos Arts.

tous les anciens Auteurs n'ont fû ce qu'ils disoient en parlant de nos Arts. Je vais avoir l'honneur de vous le dire, pour que vous n'ayiez pas la peine de lire une assez longue préface dans un de mes volumes, & plusieurs endroits dans l'ouvrage, où j'ai répondu à votre demande.

Premièrement, je n'ai pas la prétention de convaincre l'univers de quoi que ce soit; ce projet vain ne convient pas à mon foible cerveau. Mais, Monsieur, si vous entendiez bourdonner sans cesse à vos oreilles, que tels & tels se connoissent beaucoup mieux que vous en peinture, n'est-il pas vrai que vous continueriez à faire de très-beaux tableaux en laissant bourdonner, ou que vous tâcheriez de prouver que ces gens-là n'ont pas toutes les connoissances qu'on leur prête? Qu'ai-je fait? J'ai long-tems laissé dire: mais enfin lassé d'un millier de sottises sur l'Art, vexé d'un tas d'insultes & de quelques persécutions faites aux Artistes, j'ai dit: voyons donc, Messieurs, si vos grands connoisseurs, vos grands juges, s'y entendent autant que vous le prétendez. Vous voyez, Monsieur, qu'il ne s'agit là que de Littérateurs & de littérature; & que je n'ai jamais cru qu'un livre fit mieux faire un tableau que l'étude de la nature. Je n'ai écrit que pour modérer un peu la vanité persé-

cutante des faux connoisseurs , & pour donner quelque hardiesse aux hommes modestes à qui de prétendus Docteurs veulent en imposer trop magistralement ; & c'est toujours quelque chose. Il en revient aussi à moi, par exemple, des injures de portefaix, que la vanité blessée m'a fait parvenir par la voie d'un *journal* encyclopédique (c) ; quelques éloges par des hommes honnêtes, qui louent au moins mon courage ; des avis de plus d'une espèce, qui en éclairant mon esprit, me feront faire une beaucoup meilleure édition ; l'honneur de votre lettre, qui m'éclaire aussi sur quelques-unes de mes fautes. N'appellez-vous cela rien ? pour moi, je crois que c'est beaucoup.

Vous m'avertissez, Monsieur, que *je me suis trompé, lorsque j'ai fait deux discours différens, de l'unique qui se trouve dans l'ouvrage de Winkelmann sur votre compte.* Je suis très-capable de m'être trompé, non seulement en cela, mais en beaucoup d'autres choses, & quelquefois je n'y ai pas manqué. Cependant, si vous jetez un coup d'œil sur la fin de la préface de Mr,

(c) L'Auteur, ou les Auteurs en ont reçu de ma part, une réponse peut-être assez convenable.

Winckelmann, (laquelle fin n'est pas traduite, si je ne me trompe) & sur la page 104 de l'ouvrage, peut-être verrez-vous que je ne suis pas fort repréhensible. C'est de l'original allemand que je parle; car le traducteur François a tout mis de suite, aux pages 312 & 313 de son premier volume. Si vous prenez la peine de lire la préface de Mr. Winckelmann, vous y verrez aussi de quel air il relève les Savans qui se font trompés: & même il ne tiendra qu'à vous d'être choqué de son peu d'égard pour les talens des Auteurs qu'il reprend, & de l'accuser de *médifance*. Vous pouvez du moins convenir, Monsieur, que si j'avois mérité la lapidation, ce ne seroit pas certainement à Mr. Winckelmann à me jeter la première pierre. J'aurois dû vous dire tout cela plus haut, mais je l'avois oublié.

J'en ai fait autant de la croyance dont vous n'êtes pas éloigné, dites-vous; c'est que *les anciens prenoient l'idée de beauté d'une tête de cheval, de la ressemblance à tête de bœuf, comme étoit le fameux bucéphale d'Alexandre*. Il faut encore que je répare cet oubli, & que je vous prie, Monsieur, d'observer qu'il n'est pas bien prouvé que les anciens crussent que la tête du cheval d'Alexandre ressembloit à celle d'un bœuf.

Pline , recommandable en ce qu'il a recueilli les faits & les opinions de l'antiquité , rapporte que le nom de bucéphale fut donné à ce cheval , soit parce qu'il avoit le regard terrible , soit à cause d'une tête de taureau empreinte sur son épaule. *Bucephalon eum vocaverunt , sive ab aspectu torvo , sive insigni taurini capitis , armo impressi.* (l. 8. c. 42.)

Je conviens qu'Aulu-Gelle dit que la tête de bucéphale ressembloit à celle d'un bœuf : *Equus Alexandri regis & capite & nomine bucephalus fuit.* (Noct. Attic. l. 5. c. 2.) Mais il faut observer qu'Aulu-Gelle écrivoit sous le regne d'Adrien , tems où certains traits historiques sans conséquence , pouvoient bien être défigurés. Il seroit donc possible que cet écrivain , collecteur aussi-bien que Pline , eût rapporté le propos comme il couroit alors , & qu'il se fût peu soucié de ce qu'il lisoit chez l'Historien naturaliste , pour lequel il n'avoit pas toujours la plus haute vénération. Quoiqu'il en soit , Pline me paroît dire une chose plus vraisemblable , & par conséquent plus croyable : je m'y tiens sans blâmer ceux qui pensent autrement.

Quant à la tête de mouton , ou *testa de carnero* , dont vous me parlez , elle ne me regarde pas , puisque je n'en ai jamais dit un mot. Je

fuis d'ailleurs si peu engoué de cette forme moutoniere , que je n'ai pas cru devoir la donner à la tête du cheval que je fais ; attendu qu'un beau cheval ne doit ressembler , ni au bœuf , ni au mouton , à moins que nous ne voulions faire un portrait , ou bien représenter telle ou telle race , ou bovine ou moutoniere.

En finissant , vous m'avertissez , Monsieur , que si je veux parler sans passion , je conviendrai que ce qui constitue la beauté des ouvrages antiques , est bien supérieur à l'expression des chairs , des veines , des touches , de l'esprit , en un mot , de ce qui souvent est l'unique soutien des ouvrages modernes. Il me vient une idée : n'auriez-vous lu , dans ce que j'ai écrit , que ce qui vous en a déplu ? Auriez-vous sauté à pieds joints sur les endroits où je pense comme vous ? Car ici vous répétez avec un peu d'humeur , ce que j'ai dit avec passion en faveur des beautés sublimes de la sculpture grecque. Quoiqu'il en soit , une statue n'étant autre chose que la représentation d'un homme vivant , tout ce qui constitue la vie & le mouvement lui est essentiel. Faites une statue sagement dessinée , (cela est difficile sans-doute) joignez-y le sentiment , l'esprit , la vie , par tous les moyens qui portent ce caractère , (c'est un don accordé

à peu d'Artistes) & vous aurez fait une statue d'autant plus parfaite, qu'elle réunira ces parties si touchantes, au beau qui en impose. La preuve en est dans quelques antiques où tout cela réuni, concourt à la perfection. Ah! si vous pouviez voir la délicieuse *Andromède*, & l'effrayant *Milon* de Pierre Puget! vous ne l'appelleriez pas *Mr. Puget*.

Vous m'invitez, Monsieur, à donner quelques notes au public, sur les études que j'ai faites du cheval. Ce conseil de votre part est séduisant, & si je n'avois pas encore pris de résolution, il pourroit m'embarasser. Mr. Saly, Statuaire Français, a fait ce que vous demandez; peut-être a-t-il bien fait. Peut-être aussi pourroit-on réduire ce qu'il a donné au public, à cette petite phrase: *J'écris comment j'ai fait un cheval; c'est donc un cheval comme celui que j'ai fait, que j'enseigne à faire.*

Pour moi à qui l'idée n'est pas encore venue d'établir des regles sur mes productions, je pourrois bien y être gauche, & je craindrois qu'on n'aperçût dans mon labeur, celui de la vanité: c'est pourquoi je ne dirai point: *il faut, si l'on veut faire un beau cheval, choisir & voir le naturel comme je l'ai choisi & vu.* Je n'ignore pas qu'on peut donner un tour de candeur à

tout cela ; mais le voile est transparent, & laisse voir l'homme qui s'érige en modèle : si un ouvrage est beau, il en servira sans que l'auteur s'en mêle.

Mais Aristote a donné sa *Poétique*, Longin son *Traité du sublime* ; quantité d'Ecrivains en ont fait autant. Vraiment oui : mais ce n'étoit pas dans leurs productions qu'ils puisoient les préceptes. Si j'avois sous les yeux quelques belles statues de chevaux, que je n'eusse pas faites, je risquerois de dogmatifer aussi, & je dirois en détail, *voilà comme il faut faire un beau cheval*. A moins de cela, je dois me taire, & m'en tenir à quelques mots que j'ai pu dire en parlant du naturel.

Je vous assure, Monsieur, que c'est avec bien du regret, que je me vois forcé, par mon ouvrage, qui me laisse à présent peu de loisir, d'abrèger le plaisir de causer avec vous. J'aurois, je crois, encore bien des petites choses à vous dire ; mais comme elles seroient peut-être un peu contraires à quelques-unes de vos lignes, je les supprime de bon cœur. Et qui peut répondre que ce ne seroit pas moi qui auroit tort ?

Savez-vous, Monsieur, combien est douce la demande que vous me faites de mon amitié ? Hélas ! les deux points du globe que nous ha-

bitons, font bien éloignés l'un de l'autre!...
 Continuez de me parler avec la même franchise,
 vous exciterez toujours la mienne; vous m'éclairerez, vous me ferez retrouver l'aliment qui convient aux Artistes. Qu'importe un peu de contrariété! On se dispute doucement, on s'estime, on s'aime, on s'éclaire, on s'embrasse. C'est avec ces sentimens que j'ai l'honneur d'être,

M O N S I E U R,

*A St. Pétersbourg, 23 Septemb.
 1776. V. S.*

Votre &c.

F A L C O N E T.

NB. Si dans les papiers de feu Mr. Mengs, on avoit retrouvé l'original de ma lettre, & qu'il existât encore, on pourroit voir que sans y rien changer, j'y ajoute ici quelques mots çà & là, pour donner ou plus de force ou plus de justesse à ma réponse. Par les dates & par le tems qu'une lettre est à parvenir de Madrid à Pétersbourg, on voit que j'écrivis presque sur le champ, sans trop pouvoir me relire: mais je n'ai rien retranché, parce que cela est bien moins permis que d'ajouter, quand on répond.

S U R

SUR LE LIVRE D'UN ANGLOIS.

Lorsque nous louons la peinture des anciens, que nous rendons à ces Artistes célèbres l'hommage qui leur est dû ; ne laissons pas échapper notre imagination au-delà des bornes raisonnables ; n'allons pas trouver dans la peinture antique, tout ce que l'Italie nous a si éminemment développé dans les derniers siècles. Ayons pour les Grecs l'enthousiasme que doivent nous inspirer les parties où ils ont excellé : mais ainsi qu'un écrivain Anglois, (Mr. Webb) ne rêvons pas que l'Italie soit en général trop médiocre, pour être comparée à la Grèce.

On dit unanimément, que le livre original de Mr. Webb est très-bien écrit ; la traduction françoise est aussi d'un style aisé, qu'on lit avec plaisir : ainsi l'effet de cet ouvrage est, comme tous ceux de son espece, de plaire au lecteur qui n'en fait pas davantage ; & quand il a tout lu, il croit avec l'Auteur, planer dans la lumière, quoiqu'il réside encore dans les ténèbres : essayons donc un petit examen de ce livre.

Je ne citerai pas les pages ; l'écrit est peu volumineux : j'exposerai l'objet de l'auteur & ses

lumières dans l'art, en le comparant avec lui-même; j'observerai quelques passages en particulier; je ne répondrai pas à tout, parce que j'y avois répondu sans connoître l'ouvrage. Ce livre a un fond de physionomie commun à beaucoup d'autres que nous connoissons sur cette matière. On apperçoit aussi en le lisant, le piège où s'est laissé prendre le gros des lecteurs de Plin: il est écrit avec pureté, avec élégance, & quand on séduit les hommes par les oreilles, que d'ailleurs on les égare en flattant leur vanité, on en obtient beaucoup. Mais voici pour ceux qui veulent autre chose que de l'harmonie & de la flatterie.

Mr. Webb a divisé son ouvrage en presque autant de parties que la peinture en contient, savoir, le dessein, le coloris, le clair-obscur & la composition. Résumons la première partie. Les anciens Statuaires, dit-il, ont supérieurement dessiné, témoins l'Apollon & les figures colossales de Monte-Cavallo: témoins encore l'Apollon & la fille de Niobé, (laquelle?) — Raphaël a merveilleusement imité l'antique. — Raphaël ne s'est point moulé sur les belles antiques; on ne trouve point en lui leur élégance de proportion, & le jeu libre de leurs articulations. — Voulez-vous voir Raphaël dans son

vrai point de vue , étudiez-le dans l'âge moyen , dans les vieillards , dans la nature nerveuse. — Les vieillards de Raphaël , & les hommes de l'âge moyen , ont des traits trop fortement prononcés ; & particulièrement ceux des lèvres & des sourcils font exagérés. — Les attitudes du Guide font forcées. (J'aurois autant dire que celles du Tintoret font simples.) — Le plus grand mérite des modernes consiste dans une imitation fervile de l'antique ; dès qu'ils le perdent de vue , c'en est fait d'eux. — Dans l'élégant ils font petits , dans le grand ils font chargés , ils manquent de caractère ; & la beauté chez eux est le produit de la mesure , & non le fruit de l'imagination. — Si prenant l'exagération pour l'enthousiasme , ils visent au sublime , ils tombent dans les *concetti* du Bernin , ou dans les *caricatures* de Michel-Ange. Voilà le précis de l'article *Dessin* dans le livre de Mr. Webb.

Je demande aux Artistes éclairés & à tous ceux qui connoissent les grands talens des modernes en Italie , si quand on se contredit & qu'on se méprend avec autant d'assurance , on doit dire dans sa préface ; *la peinture est un art qui de tous est peut-être le plus aisé à entendre ;* & si l'on est fondé à croire qu'on l'entend assez

bien foi-même , pour enseigner aux autres à l'entendre ? Mr. Webb a sans doute cru plaire à sa nation , en ne disant pas un mot des grands Artistes François : mais rendons plus de justice aux Anglois. Je suis persuadé que leurs bons Artistes & leurs vrais connoisseurs estiment les Puget , les Le Sueur , les Jouvenet , les Girardon , les Le Brun , & peut-être d'autres encore que je pourrois nommer. Pour le mauvais goût , qui par fois a terni notre école , la partie saine de notre nation est la première à le mépriser. Voyons le coloris.

Après s'être fort étendu sur la nécessité du coloris , Mr. Webb , à qui tout ce que les anciens ont écrit sur l'art est connu , ne trouve pourtant chez eux que le seul Apelles qui fut un très-grand coloriste. Quand il descend aux modernes , il donne à la vérité des éloges au Titien & à d'autres Peintres de l'école Vénitienne ; mais c'est pour dire que leur mérite dans le coloris , n'est que la partie mécanique de l'art. Mais pourtant , il sembleroit que le coloris d'Apelles , que Mr. Webb exalte avec tant d'enthousiasme , n'étoit pas une partie plus distinguée dans l'art , que le coloris de Titien ? Cependant notre Auteur trouve dans d'autres encore qu'Apelles & le Titien , des coloristes

dont les tableaux font faits avec un art si surprenant, les jours & les ombres y font si exactement observés, que par un mélange heureux des différentes couleurs, ils rendent la nature. Son garant est *Antoine de Solis*, & ces Peintres sont les Mexicains, lesquels avec le plumage des oiseaux *rare*s qui se trouvent dans leurs contrées, font ces ouvrages curieux. Vous ne vous seriez pas attendu qu'à propos des *Apelles* & des *Titien*, on vous eût présenté ces curieux plumages, ni qu'on voulût vous prouver que les grands coloristes Italiens pourroient bien être égalés par les peintures du Mexique. Mais apprenez du moins que l'Italie moderne & coloriste est peu de chose en comparaison d'*Apelles*, dont ni vous ni Mr. Webb n'avez jamais vu & ne verrez jamais le coloris (a). Voyons le *clair-obscur*.

(a) De Solis, Cortez & les anciens historiens Espagnols des Indes, assurent que les plus habiles Artistes de l'Europe n'ont jamais travaillé avec plus de goût & de *propreté* que les Mexicains. Ces Espagnols qui n'avoient pas beaucoup vu de peinture, devoient en être fort ignorans, & prendre pour merveilleux ce qui selon Mr. Robertson, *histoire de l'Amérique*, livre 7, n'étoit que méprisable. *Il n'y a, dit-il, point d'enfant qui n'en fit autant.*

Si pour parvenir à la connoissance de tout art & de toute science, on convient qu'il faut en connoître les principes, on ne fera pas fâché de trouver ici le premier principe du *clair-obscur*. Lorsqu'un Peintre veut donner du relief à quelque partie d'une figure, comme à la gorge d'une femme, par exemple, il jette les extrémités dans l'ombre, alors ces parties s'éloignent de l'œil, & les parties intermédiaires acquièrent par-là une juste rondeur. *C'est dans cette loi toute simple que consiste toute la magie du clair-obscur*. On fera bien aise d'apprendre aussi que *Zeuxis, Polygnote & Euphranor* s'attachèrent à ombrer heureusement & à animer leurs figures, & que c'est encore là cette magie du clair-obscur.

Après avoir longtems pris pour le clair-obscur les nuances des couleurs, & l'effet résultant des lumières & des ombres qui fait ressortir un objet, Mr. Webb, au défaut de tableaux antiques, cite l'endroit où Virgile fait dissiper le nuage qui enveloppoit Enée chez Didon; c'est-là, dit-il, le clair-obscur: il est même convaincu que le Poète avoit alors sous les yeux quelque excellent tableau de ce style. Mais il oublie de prouver que Virgile n'avoit jamais vu dans la nature, ni fumée, ni nuage se diffi-

per, en laissant appercevoir des corps que ces vapeurs cachotent. De plus, le Poëte n'entre dans aucun détail pittoresque du nuage qui se dissoud en vapeur; il ne fait qu'un récit très-simple, sans y ajouter aucune peinture. Virgile dit que le nuage répandu autour d'Enée, *circumfusa*, se fend, *scindit se nubes*, & se dissipe dans l'air. Pour faire une narration aussi nue, faut-il avoir vu un tableau? Il ajoute qu'Enée brilla au milieu d'une lumière éclatante. Mais pour avoir l'idée de quelque chose qui brille, il ne faut pas avoir vu de tableaux; il ne faut qu'avoir apperçu le soleil, un charbon ardent, un flambeau, une bougie allumée. Ensuite Mr. Webb prend la perspective aérienne & la perspective linéaire pour le clair-obscur, malgré des passages de Philostrate qu'il rapporte, & qui sont évidemment contre lui. Quand les citations nous sont peu favorables, il semble qu'on devrait moins chercher à en accumuler.

Après s'être mépris sur le clair-obscur des anciens, Mr. Webb passe rapidement à une invective contre les Sculpteurs modernes. Ceux-ci, selon lui, veulent absolument introduire le clair-obscur dans leurs bas-reliefs: aussi qu'en arrive-t-il? Leurs figures des plans reculés, & qui diminuent de proportion à mesure qu'elles

s'éloignent de l'œil, s'élevent en hauteur, enforte que les pieds de la seconde figure, sont souvent paralleles aux genoux de la premiere; ainsi des autres qui diminuent de proportion à mesure qu'elles s'éloignent de l'œil; & les pieds d'une figure à la hauteur des genoux d'une autre, sont des moyens dont nous nous servons, dit-il, pour introduire le clair-obscur dans les bas-reliefs.

Pourroit-on demander à l'Auteur dans quels bas-reliefs il a vu qu'on employât ces moyens, & pour la fin qu'il dit? Est-il bien assuré que les Sculpteurs modernes composent des bas-reliefs sur un principe aussi absurde? L'est-il que des diminutions de figures soient bien vraiment ce qu'on appelle dans l'art, le clair-obscur? Il est des Artistes, si je ne me trompe, qui veulent mettre dans cette ingénieuse partie de la sculpture, comme ils le voient dans la nature, la distance sentie des objets, par le moyen de la perspective linéaire, & par la dégradation des détails. Si par d'autres ressorts, ils savent augmenter l'intérêt & l'air de vérité, autant que l'art peut le permettre, ne ferions-nous pas mieux de le sentir, que de leur imputer un travers qu'ils n'ont pas (b)?

(b) Je trouve dans une note des *Réflexions sur la*

Mr. Webb dit, ou se fait dire par M. B : *parce que les anciens n'ont point introduit dans la sculpture les loix du clair-obscur, qui sont étrangères à cet art, on en a inféré qu'ils en ignoroient l'usage dans la peinture.* M. A. lui répond : *je crois avoir démontré que cette supposition est déstituée de fondement ; mais s'il vous rejtoit encore quelque doute, le témoignage de Vitruve suffira pour le dissiper entièrement :* puis il rapporte le passage si connu de Vitruve, qui ne prouve autre chose, sinon que dès le tems d'Eschyle

peinture par Mr. Hagedorn, tom. 2. pag. 133, que Mr. Dandré Bardon, à l'occasion du prix fondé par Mr. le Comte de Caylus pour l'expression des têtes, a dit dans un discours : Sans les couleurs bien choisies, il n'y a point de véritable expression dans un tableau : sans le clair-obscur, l'expression n'a ni vigueur ni vivacité, même dans un bas-relief. N'ayant pas lu ce discours, je ne puis rien dire de l'opinion citée. Le journal d'où on l'extrait est allemand. Peut-être ces paroles ne sont-elles que la traduction d'une traduction, laquelle pourroit être inexacte. Quoiqu'il en soit, j'ignore ce que c'est que le clair-obscur d'un bas-relief. Je ne comprends pas non plus qu'un aussi habile Peintre ait pu dire que sans les couleurs *bien choisies*, il n'y ait pas de véritable expression dans un tableau : ce langage ne me paroît pas celui de l'Artiste.

on connoissoit en Grèce la perspective linéaire. Et le complaisant M. B. ne manque pas de dire, *vous avez vengé pleinement les anciens sur ce point, & entièrement dissipé les nuages dont la vanité des modernes a voulu obscurcir leur gloire.* J'ose croire que tout cela pourroit être beaucoup plus exact, & qu'il n'est pas besoin de le prouver.

Enfin Mr. Webb, après avoir assuré que les Peintres anciens, Apelles sur-tout, possédoient éminemment le clair-obscur, ne trouve dans les modernes que le Corrège qui puisse leur être comparé. Pour nous autres Artistes qui ne jugeons ni tableaux, ni statues avec des passages d'Auteurs, nous attendrons que les ouvrages des anciens, ceux d'Apelles, par exemple, soient sous nos yeux, tout à côté des ouvrages modernes, avant de prononcer définitivement, qui des uns ou des autres l'emportent en coloris & en clair-obscur. Le tems des conjectures & des interprétations vagues & forcées doit être passé: nous ne devons plus comparer des discours à des tableaux détruits. Quand nous ne pouvons pas dire, ce Titien, ce Rubens, ce Rembrandt, ce Van Dyk, cette descente de croix de Jouvenet que voilà, le cèdent en coloris & en clair-obscur, à ces tableaux antiques que voilà aussi tout proche, nous devons être

fort circonspects dans nos décisions sur le coloris & le clair-obscur des Peintres Grecs, & nous devons nous bien assurer s'il est vrai que les Sculpteurs modernes veulent introduire cette partie de la peinture dans leurs bas-reliefs, avant de leur imputer cette erreur. Voyons la composition.

Après avoir dit ce qu'on a tant dit sur cette partie de la peinture; après avoir avancé qu'à l'exception de Raphaël, du Corrège & de Léonard de Vinci, on chercheroit en vain l'expression dans les modernes, Mr. Webb s'appuie sur un passage de Maxime de Tyr, pour prouver combien les anciens Artistes excelloient dans cette partie; & le passage dit que la Junon de Polycète avoit *des bras d'une blancheur de neige, des épaules d'ivoire, des yeux ravissans, un maintien majestueux, qu'elle étoit vêtue d'habits royaux, & assise sur un trône d'or.* Mr. B. répond: les Statuaires modernes sont si dénués de caractère, qu'ils ne méritent pas d'être cités à cet égard; nos meilleurs Peintres même n'ont point l'exactitude qu'on leur souhaiteroit. J'avoue à Mr. A. & à Mr. B. que les Statuaires modernes sont restés loin du but, car ils ne sont encore parvenus qu'à donner à leurs figures de marbre, tant aux bras qu'aux épaules, la blancheur du marbre.

Mr. Webb loue la statue de Laocoon ; & il fait bien. Mais comme il ne connoît peut-être pas le Milon du Puget, ni ses autres ouvrages, il croit que les modernes ont ignoré l'expression. Mais la tête du Moÿse de Michel-Ange, mais la Sainte Thérèse du Bernin, depuis le bout du pied jusqu'au sommet de la tête, n'ont donc pas frappé l'organe de Mr. Webb ? O quand ces faiseurs de *concetti* & de caricatures font à cette hauteur, une vue foible peut bien ne pas les appercevoir ! Elle peut aussi ne pas trouver de l'expression dans les *Maries* au tombeau, & dans le Christ mort, & les Saintes femmes d'Annibal Carrache. Mais Mr. Webb qui traite des beautés de la peinture, devoit, ce me semble, avoir plus d'égard pour le talent d'Annibal Carrache.

Mr. Webb loue l'idée de cette mere mourante & blessée qu'Aristide avoit peinte repoussant son enfant, de peur qu'il ne suçât du fang au lieu de lait ; & il fait bien. Mais comme s'il n'y avoit pas dans les ouvrages des modernes des idées aussi belles, aussi tendres, aussi expressives, il laisse ici toute l'Italie dans la poussière de la médiocrité : je me trompe ; il ajoute une assez forte injure à Michel-Ange. O si un Artiste de ma connoissance en eût dit autant, que

de sifflets l'auroient accablé! Lorsque l'Arioste, dit-il, loue Michel-Ange dans ce vers si connu : „ E Michael, più che mortal, angelo divino ”. Cet éloge n'est qu'une exagération vague qui ne laisse aucune idée. La raison en est toute simple ; l'Artiste n'en avoit fait naître aucune au Poète. Michel-Ange n'eut-il fait que la tête de son Moyse, elle a de quoi confondre ceux qui ont la vue assez foible pour n'en pas voir la sublimité, & pour ne la regarder que comme une caricature, ou une tête de bouc selon Mr. Richardson (c). Quant au vers de l'Arioste, c'est un défaut de goût, une affectation reprehensible, de le citer de préférence aux éloges caractéristiques & détaillés qui ont été donnés aux productions du grand Statuaire. Ce vers n'est pas un traité, une analyse, une énumération : c'est un mot de sentiment ; c'est l'expression rapide & vive d'une ame échauffée, par la connoissance qu'elle a des talens de l'Artiste : & vous ne le sentez pas ! & vous écrivez de l'art !

Malgré tant de choses reprehensibles, on trouve pourtant de bonnes pages dans le livre de Mr. Webb. Celle, par exemple, où il re-

(c) Voyez Observation sur la statue de Marc-Aurele, page 321.

marque judicieusement que cette idée sublime, la création du monde, est rendue par Raphaël, d'une manière presque ridicule; quand il montre un vieillard en l'air, qui attache le soleil & la lune au firmament. Si ce grand Peintre eut représenté l'Eternel au centre de sa gloire, & donnant à ces deux astres, qu'on auroit vu paroître, l'ordre d'exister, l'idée eut été moins commune. Quoiqu'un vieillard à longue barbe soit toujours une image basse, quand on la donne à l'Etre incompréhensible, il faut invoquer, pour y réussir en quelque sorte, ce que l'Art a de plus imposant dans ses moyens. Enfin, après de justes éloges accordés à ce même Raphaël, l'Auteur dit, à propos de l'Agamemnon voilé de Timante, *notre attention se porte d'abord sur les expressions qui frappent nos sens, & nous partons de ce que nous voyons, pour concevoir ce qui nous reste à imaginer.* Puis comme ayant oublié cette affirmation, deux pages ensuite on lit: *je n'ai jamais trouvé deux personnes parfaitement d'accord sur les sentimens qu'elles attribuoient aux auditeurs de St. Paul.* Combien donc Mr. Webb en trouveroit-il qui s'accordassent sur la juste expression d'un Agamemnon voilé? Notez bien que cela est dit après avoir loué les différens degrés de l'envie

dans la mission de St. Pierre, & les effets divers que produisit sur les Athéniens la prédication de St. Paul. On fait que ce sont deux sujets des cartons de Raphaël.

L'ouvrage de Mr. Webb contient des vues quelquefois très-bonnes; son objet est sans doute, en rabaisant les Artistes modernes, de porter l'art à plus de perfection; mais cela ne pouvoit-il pas se faire sans injurier, sans insulter? On ne doit pas compter sur la promesse de Mr. Webb, de rendre tous les hommes connoisseurs, puisqu'à commencer par lui-même, cette promesse est fort hazardée. Je fais que son livre pourroit être refuté de bien des manières, & j'ai peut-être choisi le moins propre à en faire sentir la foiblesse. J'ai suivi ma formule accoutumée, avec d'autant plus de tranquillité, que pour répondre à un pareil ouvrage, qui n'est au fond qu'une invective, on doit y aller tout rondement. Je m'arrête cependant; & après avoir jetté un coup d'œil sur quelques endroits particuliers, & présenté quelques-unes des autorités dont il se sert sans y être fort heureux, je finirai.

Mr. Webb dit que l'art de colorer les métaux, comme on voit dans Homère le bouclier d'Achille, étoit perdu dès le tems de Pli-

ne, & pour le prouver il cite un passage de cet Auteur, L. 34, c. 2. Mais il lui plait de faire du latin, & de finir le passage par *ars extincta est*, quoique dans Pline il finisse par *auctoritas artis extincta est*. Pline ne parle pas de colorer les métaux, mais d'un métal précieux où le cuivre étoit fondu avec l'or & l'argent, *confusum*. Il dit & se plaint que de son tems les ouvrages étoient fort chers, & qu'on travailloit mal; en un mot, que la dignité de l'art étoit anéantie, *auctoritas artis extincta est*: ce qui n'a rien de commun avec les métaux colorés sur le bouclier d'Achille. L'art de donner le change a si bien pris, qu'il a gagné tous les genres de littérature, & cela n'est ni beau ni honnête: mais ce n'est peut-être qu'une méprise.

Pline, dit Mr. Webb, nous apprend qu'avant le tems de Dédale, toutes les statues étoient figurées roides & immobiles, les yeux baissés, les pieds joints & les bras collés sur les flancs. *Conniventibus oculis, pedibus junctis, brachiis in latere demissis, statu rigido*. Qu'avez-vous donc à rire? Est-ce parce que ce latin est traduit du grec de Diodore de Sicile, L. 4. c. 31. & que Pline n'en a pas dit un mot? Ou bien est-ce à cause qu'un Littérateur Anglois, qui milite sans cesse avec des autorités, en est là

vers

vers la fin du dix-huitième siècle? Ce n'est encore qu'une méprise.

Mr. Webb rapporte l'autorité d'Ammonius pour dire que sans la couleur, on peut bien tracer les contours & les proportions d'un homme, mais que ce n'est qu'avec le secours de la couleur qu'on parvient à en faire un Socrate ou un Platon. N'allez pas cependant, sur la foi du Péripatéticien Ammonius, casser vos bustes, & jeter au feu vos portraits gravés ou dessinés; croyez toujours que s'ils sont ressemblans, ils sont le portrait de ceux qu'ils représentent avec des contours & des proportions. Laissez croire à Mr. Webb, puisqu'Ammonius l'a dit, que la couleur seulement fait un Socrate ou un Platon; car si elle est essentielle à l'art en général, un portrait n'en fera pas moins celui de Socrate ou de Platon, pour être fait en marbre ou en bronze, par exemple.

Mr. Webb rapporte un beau passage de Stace, où en parlant d'un jeune homme qui entre dans la lice, le Poète dit; *Il paroît & se dépouille de ses vêtemens où brilloit l'or travaillé; on est frappé de l'éclat de son corps; l'excellence des proportions se fait sentir dans tous ses mouvemens; on admire la forme de ses épaules, sa poitrine dont les teintes le disputent à celles de ses joues; enfin, parmi tant*

de beauté, celle du visage se confond. Vous dites, voilà un de ces morceaux de poésie faits pour échauffer le Peintre & le Statuaire, & vous avez raison ; vous ajoutez que Mr. Webb ne le donne qu'à cette bonne intention, & vous vous trompez. Il dit que c'est là outrer l'expression, & se laisser emporter jusqu'à l'hyperbole & l'extravagance. C'est le dernier hémistiche, *latuitque in corpore vultus*, qui aura choqué Mr. Webb. Mais s'il avoit vu, ce qui s'appelle voir un très-beau jeune homme de vingt à vingt-cinq ans ; s'il avoit connu toute l'énergie de la taille, de la forme, du coloris, de la fanté de cet âge, il auroit trouvé que le Poète s'exprime avec un juste enthousiasme, qu'il est hardi, mais qu'il a raison de dire que l'œil partagé sur l'ensemble des beautés diverses, les confond, & que la beauté du visage se fond, se mêle, se cache parmi toutes celles du corps. Mais il faut sentir & ne pas seulement lire un Poète, lequel s'applatiroit avec un *pour ainsi dire*. Tout ce qui compose un beau corps, peut bien à une distance, aux jeux Olympiques, faire disparaître les détails du visage. Stace quelque hardi qu'il soit dans son expression, n'est donc emporté ni par l'*hyperbole*, ni par l'*extravagance*. Mr. Webb, vous n'êtes ni Poète, ni Peintre, ni Statuaire.

Mr. Webb produit ce passage de Denis d'Halicarnasse. *Les peintures anciennes étoient simples & point variées dans leur coloris, mais le dessein en étoit correct; elles se distinguoient par leur élégance: celles qui leur succéderent, moins exactes dans le dessein, plus finies & plus variées dans les lumieres & les ombres, obtenoient leurs effets par la multitude & le mélange des couleurs.* (Je n'ai pas suivi la traduction Françoisise qui dans cet endroit, ne m'a pas parue fort exacte.)

Si Mr. Webb y eût fait plus d'attention, peut-être n'eût-il pas inféré ce passage, attendu qu'il renverse tout ce qu'il a dit du clair-obscur & du coloris d'Apelles. Ne lui eût-il pas été facile de voir que son Auteur dit que les Peintres anciens, dont le dessein étoit correct, élégant, n'avoient pas cette intelligence trouvée depuis, qui varioit les lumieres & les ombres; ni celle qui résulte du prestige des couleurs employées avec art? *C'est avec quatre couleurs seules, qu'Apelles, Ecbion, Mélanthius, Nicomaque, ces Peintres célèbres, dont chacun des tableaux valoient les richesses des villes, ont fait ces ouvrages immortels.* (Pline, L. 35, c. 7.) Cicéron, il est vrai, qui n'étoit pas obligé d'avoir un même avis sur les arts, dit dans le *Brutus*, qu'Apelles ne peignoit plus avec les quatre couleurs, &

qu'alors tout étoit parfait dans la Peinture ; *jam perfecta sunt omnia*. Sur quoi Mr. Webb décide que c'est Plin qui a tort ; parce que , dit-il , Apelles ne méritoit pas les louanges que lui ont prodigué les meilleurs juges de l'Antiquité , & Plin lui-même. Qu'il me soit permis d'être ici le défenseur de Plin , ce qui m'arrivera encore quelquefois. Quant à ces meilleurs juges de l'Antiquité , j'en ai dit mon avis dans une autre occasion , & je dis ici : Plin sur le fait d'Apelles ne se contredit point. Ne lui donnant que de l'accord & de la vigueur dans son coloris ; ne lui connoissant point la palette des Titien , des Corrège , des Rubens , des Rembrandt. En un mot , point ou fort peu de clair-obscur , il peut hardiment le faire peindre avec quatre couleurs , puis qu'une griffaille même , peut produire les effets qui , selon Plin , étoient dans les tableaux d'Apelles.

Quoiqu'il en soit de ce choc d'opinion , la plus générale est qu'Apelles en étoit encore aux quatre couleurs. Or pour peu qu'on sache les procédés de la peinture , & qu'on ne veuille pas s'en rapporter à des paroles , on doit savoir aussi qu'il est impossible d'arriver au prestige complet & colorié du clair-obscur , avec du blanc , du jaune , du rouge & du noir seulement , & qu'on

ne colorie pas comme le naturel, quand on n'a sur sa palette, que ces quatre couleurs, (y eut-on aussi le *pourpre* que selon Pausanias, Polygnote avoit employé,) à moins qu'on ne veuille peindre des bras d'une blancheur de neige, & des épaules d'ivoire. Mr. Webb convient lui-même que par ce moyen, il ne paroît pas possible de représenter une carnation parfaite.

Mr. Webb n'a pas apperçu non plus, que la grande magie de la couleur, & celle du clair-obscur; science dont il décore en quelque sorte Apelles, quoiqu'elle lui soit postérieure, devient dans son livre, une injure pour son Héros; puis qu'il ajoute: cette science fut regardée par les Anciens comme un symptôme de la décadence de l'art. Apelles possédoit cette science, ou ne la possédoit pas. Au premier cas, le voilà compris dans la décadence; au second, il n'est plus qu'un grand Dessinateur, mérite de *contour* & de *proportion*, qui comme le dit ailleurs Mr. Webb, ne suffit pas pour représenter un *Socrate* ou un *Platon*. Le désir un peu trop vif de rabaisser les Modernes, fait dire des choses bien étranges, & des anciens, & des modernes.

Mr. Webb entend assez peu les possibilités de la peinture, pour lui demander un Ange qui en s'envolant, s'enfonce dans la profondeur de ses

propres rayons, & disparoisse en même tems du tableau; car le Tasse a dit:

*Così dicendo fiammeggiò di zelo
Per gli occhi fuor del mortal uso accensi:
Poi nel profondo de' suoi rai si chiuse,
E sparve, e novo in lui conforto infuse.*

Gier. Libe. Cant. 12. Stan. 93.

Belle image pour le Poète, mais impossible au Peintre, qui ne peut vous conduire par cette succession graduée, depuis le visible, jusqu'à l'invisible total, à moins qu'il ne fasse un tableau mouvant. Si pourtant Mr. Webb entendoit que cet ange fût encore apperçu, il pouvoit ne pas offrir son secret aux grands Peintres, attendu que depuis quelque tems, ils en font en possession, & que si lui-même ne l'avoit appris que de *Rembrandt*, de *Rubens*, du *Corrége*, ou de quelqu'autre magicien semblable, c'est chez eux seuls, qu'il auroit dû prendre son autorité, parce qu'alors au lieu de débiter une chimere, il auroit du moins exposé une de ces hardieffes qui élevent par certains côtés, les grandes écoles modernes si fort au dessus des anciennes (*).

(*) J'ai vu dans le cabinet de Mr. Jean Goll, à Amsterdam, une esquisse au bistre représentant la disparition de Jesus Christ en présence des pèlerins d'Emmaüs.

Mr. Webb rappelle un passage où Pline dit que Parrhasius peint deux guerriers, (il falloit dire deux Athletes, *Hoplites*) l'un marchant au combat: on voyoit la sueur sur son corps; l'autre venant de quitter ses armes: il paroïssoit tout haletant. Sur quoi Mr. Webb s'écrie; Quelle chaleur, quelle finesse de pinceau! Qui croiroit que la Peinture pût exprimer cette moiteur, ces émanations imperceptibles qui viennent d'une transpiration violente? Qu'elles viennent d'où il vous plaira, voici ce qu'un Peintre répondroit à la question de Mr. Webb. L'expression *finesse de pinceau*, donne l'idée de ces gouttes de rosée que Van-Huysum peignoit

On y voit un foyer de lumière rayonnant à un des côtés de la chambre, & au milieu de cette lumière éclatante, le bas de la figure du Christ paroît encore. Le dessein est de Rembrandt. Je profite de cette occasion pour marquer ma gratitude à Messieurs Gohl pere & fils, qui, à l'honnêteté de me faire voir plusieurs très-beaux porte-feuilles de cette rare collection, joignirent celle de m'accueillir avec la cordialité la plus douce qu'un Amateur Artiste lui-même, puisse offrir à un Artiste étranger. Cet homme très-estimable, est aujourd'hui absolument aveugle, & sa mémoire le fait jouir encore des beautés que renferment ses porte-feuilles.

finement sur ses fleurs, & qui ne feroient pas la beauté d'une rose, si premièrement le Peintre l'eût mal représentée, & ce qui feroit un assez plat moyen pour exprimer un Athlète en sueur (*d*). Pouvez-vous croire, diroit encore le Peintre, que l'Art peut exprimer les mœurs, les sentimens intérieurs, les passions les plus douces, & vous passionner en même tems pour des balivernes? C'est l'expression juste & les grands moyens de la rendre, c'est l'ensemble des ressorts sentis par l'Artiste, qui devoient vous occuper, & non pas ces *émanations imperceptibles*, & ces *transpirations violentes*. Mais vous n'aviez pas le tableau devant les yeux; vraiment non, vous n'y aviez que le livre de Pline, & voilà comment, quand on n'en fait pas davan-

(*d*) J'ai vû à deux pas de la Haye, dans une maison de campagne de S. A. S. Monseigneur le Prince d'Orange, un tableau de *Souteman*, où se trouve une mauvaise figure qui porte des vases sur un brancard; & toute froide qu'elle est, de grosses gouttes de sueur lui coulent le long du corps. Le résultat est un objet mausadement ridicule. *Souteman* sans-doute n'a pas sù rendre ces *émanations imperceptibles* qui viennent d'une transpiration violente. Le salon où est ce tableau renferme entre autres belles Peintures, un grand & riche tableau de *Jordans*.

tage, des paroles ne font dire que des paroles.

Mr. Webb dit dans une note, que les teintes du Titien dans les femmes, font trop mâles & trop appuyées. Les teintes fraîches & légères que chacun voit dans les belles femmes du Titien, ne font donc pas du Titien, ou Mr. Webb n'a pas vu les plus belles femmes de ce Peintre.

Mr. Webb rapporte un passage de Pline, qui selon lui, vient à l'appui du clair-obscur des Peintres anciens. Mais outre que ce passage ne dit rien qui signifie le clair-obscur, il ne falloit ni le tronquer, ni en placer une partie à la distance d'une vingtaine de pages l'une de l'autre, & l'on eût vu qu'il n'y est question que des demi-teintes, du *ton* placé entre les lumières & les ombres, & de la réunion des couleurs les unes avec les autres. Voici le texte, & la traduction si je ne me trompe. *Tandem se ars ipsa distinxit; & invenit lumen atque umbras, differentia colorum alternâ vicè se existante. Deinde adjectus est splendor, aliud hic quam lumen: quem quia inter hoc & umbram esset, appellaverunt tonon: commissura vero colorum & transitu, harmogen. L. 35. c. 5. Enfin l'art s'est distingué, il trouva la lumière & les ombres, les couleurs par cette différence, se faisant alternativement ressortir l'une l'autre. Il reçut ensuite un éclat,*

autre que la lumière ; & parce qu'il est entre elle & l'ombre , il fut appelé TON : pour la réunion des couleurs en les passant de l'une à l'autre , elle fut nommée HARMONIE.

Mr. Webb donne aussi quelques mots du grec de Plutarque, & comme il voit du clair-obscur dans tous les livres anciens, il veut encore que c'en soit là. Mais comme il a aussi tronqué le passage, nous sommes obligés de le rétablir, afin de mieux juger. *La peinture de Dionysius a de la vigueur & des demi teintes ; (τὸν) mais on voit d'abord qu'elle est faite avec beaucoup de travail & de peine.* Voilà le sens complet. Les grands coloristes, les magiciens en clair-obscur, ne travaillent point avec peine, & leurs ouvrages ont le sceau de l'enthousiasme & de la facilité. Jugez si les ouvrages de Dionysius, avec leur vigueur, pouvoient être montés sur le ton du clair-obscur.

Mr. Webb emploie un passage de Ciceron souvent employé, pour prouver le clair-obscur des Peintres anciens. C'est dommage que les termes de ce fameux passage, n'en disent pas un mot. Mr. Webb s'est contenté de donner le latin, il n'y a pas de mal; mais y en auroit-il d'y joindre la traduction? Voici l'un & l'autre. *Sed habeat tamen illa in dicendo admiratio, ac*

summa laus, umbram & recessum, quò magis id, quod erit illuminatum, extare, atque eminere videatur. De Oratore, lib. 3. Mais il faut pourtant que cette admiration, & cette extrême louange dans le discours, ait de l'ombre & de l'éloignement, afin que ce qui sera éclairé paroisse d'autant plus élevé, & plus éminent. Je suis bien sûr que, si après ou avant ce françois qui, je crois répond au latin, je disois; *Cicéron dans ce passage, propose l'artifice des Peintres dans la dispensation du clair-obscur, comme un modèle à imiter pour les orateurs*, on demanderoit si avec mon mot de *clair-obscur*, j'ai voulu rire ou faire rire le lecteur. Pour moi je demande deux mots, l'un *grec*, l'autre *latin*, lesquels caractérisent un tableau de Rembrandt, comme j'en connois qui caractérisent un tableau de Raphaël & du Guide. Je demande aussi pourquoi une langue aussi riche, aussi prodigue en expression que la grecque, si elle eût eu la chose, n'auroit pas eu pour l'exprimer, un mot qui répondît juste au *chiaro-scuro* & au *dietro avanti* des Italiens?

Mr. Webb reproche aux Artistes modernes leur défaut d'éducation, qui se fait particulièrement sentir, dit-il, quand ils placent leurs figures dans des nuées, & qu'ils peuplent le ciel de corps massifs & pesans. Il sembleroit ce-

pendant que les nuées & les corps massifs dont les Poètes & les Peintres ont peuplé le ciel, font inventés quelques milliers d'années avant l'écrit de Mr. Webb & les Artistes modernes; car Homère, qui ne manquoit pas d'éducation, vous campoit sa Junon à *califourchon* sur un nuage, avec deux enclumes à ses pieds. Je ne sache pas de Peintre moderne qui ait encore poussé le *défaut d'éducation* jusques-là. Mais laissons le profane Homère, & demandons à Mr. Webb comment il conseilleroit aux Artistes modernes de représenter le sujet de ces paroles de St. Luc, conformément à l'Évangile, *Et tunc videbunt filium hominis venientem in nube cum potestate magnâ Et majestate.* Sujet sublime, poétique, susceptible des effets les plus imposans, & manqué par Michel-Ange de la manière la plus triviale.

Le même sujet, traité par Rubens, est quatre fois dans la galerie de Duffeldorf. Autant le Belge vous saisit d'effroi par l'horreur sublime de son enthousiasme, autant la composition de Michel-Ange vous plonge dans la froideur & la barbarie. Le dessein de l'Artiste Florentin est du plus profond savoir; mais c'est de l'aspect du sujet, que nous parlons seulement. Représentez-vous la race humaine abîmée dans les

gouffres éternels, une scène qui embrasse l'Univers; cet instant, en un mot, dont à peine on peut se former une idée: puis demandez-vous lequel des deux génies vous voudrez qui fût le vôtre. Et quand vous lirez dans un ouvrage italien, *dell' entusiasmo delle belle arti*, Milano 1769, que le tableau de Michel-Ange *è la gloria, e il miracol dell' arte*, vous jugerez si c'est par la composition que cette peinture a mérité l'éloge. Ne blâmons pas seulement Michel-Ange d'avoir trivialement représenté son sujet; blâmons-le encore d'avoir copié sa composition sauvage & barbare d'après le dôme d'Orviète, peint par *Luca Signorelli da Cortona*, comme nous l'apprend Vasari (e).

(e) J'ai lu aussi, que ces deux compositions ne sont pas semblables, & que Vasari n'avoit pas vu celle d'Orviète, ou qu'il s'en souvenoit mal. Le dernier éditeur de Vasari n'y pense pas de parler ainsi; puisque le Biographe de Michel-Ange n'auroit point avancé faussement un fait qui n'ajoutoit rien à la gloire de son ami. Un autre écrivain dit que si *Luca* fut pillé, c'est une gloire pour lui, mais que Michel-Ange pouvoit emprunter librement. Comme je suppose que cet autre Ecrivain n'est pas *minorum gentium*, je l'avertis qu'il joue à me donner de la vanité; car il m'a procuré la gloire d'être beaucoup pillé.

Au surplus, les Peintres ne font ni *impies* ni *bêtes*, comme le leur reproche Mr. de Voltaire dans les *Questions sur l'Encyclopédie*, lorsqu'ils placent Dieu sur un nuage qui ne peut rien porter. Si cet homme, dont on louera longtems le mérite, eût peint Dieu sous une forme humaine, & les Saints du Paradis, il les eût mis, comme un autre, sur des nuages qui ne peuvent rien porter, & personne pour cela ne l'eût appelé bête ou impie (f).

Mr. Webb dit que les Peintres Grecs s'approprioient les idées des Historiens & des Poëtes, & transportoient sur la toile les mouvemens de l'éloquence. On pourroit lui répondre que les modernes en faisant autant, l'observation est oiseuse : mais c'est d'un passage de Plin qui la confirme, dont il s'agit. Ce passage dit, qu'*Apelles a peint Diane au milieu d'un chœur de vierges qui sacrifient, & qu'il a surpassé*

Voyez *mémoires généalogiques de la maison de Médicis*. liv. 10. page 115.

(f) Et telle s'éleva cette nue embrasée,
 Qui déroband aux yeux le maître d'Elifée,
 Dans un céleste char de flamme environné
 L'emporta loin des bords de ce globe étonné.

Henriade, Chant 7e.

les vers où Homère traite ce même sujet. On auroit cru que Mr. Webb, qui devoit connoître son Homère, auroit su qu'il n'a traité nulle part *ce même sujet*, & que c'est-là une des inexactitudes de Pline.

Mr. Webb dit que les tableaux de Timomaque & ceux d'Aristide, *font sur nous* des impressions qui frappent l'ame fortement; qui la dilatent comme les éclats de la musique de Boranello; qui l'agitent & l'éveillent comme les symphonies de Jomelli, lesquelles laissent dans l'ame leur aiguillon. Il faut l'avouer, voilà des tableaux merveilleux, attendu qu'environ deux mille ans après leur destruction, ils font sur des ames qui ne les ont jamais vus, autant d'effet qu'une musique, dont ces ames-là entendent l'exécution.

Mr. Webb dit : quand on m'aura fait voir une production moderne égale pour le sublime à l'Apollon, pour l'expression au Laocoon, pour la grace & la beauté à *la fille de Niobé*, je reconnoîtrai que la supériorité attribuée aux peintures anciennes, existent plutôt dans les descriptions qu'on en a faites, que dans les ouvrages mêmes. Mr. Webb avertit dans sa préface, qu'il n'écrit que pour les jeunes Anglois qui partent pour voyager avec beaucoup d'em-

pressement & peu de préparation. Il n'y a guere
 d'hommes qui n'aient fait quelques sophismes,
 & qui n'en aient entendu faire à d'autres; ainsi
 chacun doit plus ou moins s'y connoître. Ne
 seroit-il pas à craindre qu'un beau jour un jeune
 voyageur Anglois tirant le livre de sa poche,
 & l'ouvrant à cet endroit, ne dise: *O Master
 Webb*, comme vous vous trompez! Dans les
 statues que vous dites, il n'y a ni coloris, ni
 clair-obscur à observer; comment pouvez-vous
 ne pas sentir que la comparaison entre elles &
 des tableaux peints, ne doit être que partielle?
 Voilà ce qu'un jeune Anglois pourroit dire; &
 voici comme je raisonne. Prenez l'éloge que
 Boccace a fait du Giotto; prenez l'építaphe que
 lui a fait Policien; mettez-vous vis-à-vis des
 plus beaux ouvrages des Artistes Italiens, &
 dites: *quand on m'aura fait voir une de ces pro-
 ductions qui mérite les éloges donnés au Giotto,
 j'avouerai que la supériorité attribuée à ce Pein-
 tre existe plutôt dans la prose & dans les vers
 de son tems, que dans ses ouvrages mêmes.* Quand
 vous aurez formé ce sophisme, vous aurez pré-
 cisément raisonné comme Mr. Webb raisonne
 ici. Pour l'Apollon, chacun fait que depuis lui,
 on n'a pas encore fait son pareil. Pour le Lao-
 coon, tout expressif qu'il est, nous osons lui
 comparer

comparer les ouvrages de Michel-Ange & ceux du Puget : mais nous n'avons pas la même modération pour *la fille de Niobé*. Quelle qu'elle soit des sept , nous connoissons plusieurs tableaux & statues modernes qui ont l'avantage de la surpasser en grace & en beauté.

Mr. Webb a dit ce qu'il a pu & ce qu'il a voulu ; j'en fais autant. Ceux qui verront son livre & mes observations , en jugeront aussi comme ils pourront & comme ils voudront. La diversité des opinions sur ce qu'il faut faire , quoique d'accord sur le fond , est quelquefois embarrassante. Un Artiste fort célèbre m'a écrit de Paris : *Puisque vous êtes en train de rectifier des erreurs sur l'art , je vous dénonce un Auteur Anglois nommé Mr. Webb ; tâchez de vous le procurer. Beaucoup de gens le prennent pour l'oracle des beaux arts , &c.* Une autre personne , qui joint à de profondes connoissances littéraires celles de l'art , qu'il exerce avec succès , m'écrivit en me renvoyant le livre de Mr. Webb , que je lui avois prêté : *Pour relever toutes les erreurs de Mr. Webb , il faudroit faire un livre plus gros que le sien. Que lui & son traducteur aient bien écrit , peu importe ; l'ouvrage seroit vuide , si à tous propos on ne l'étoit surchargé de passages grecs , latins , anglois & italiens.* L'Au-

258 SUR LE LIVRE D'UN ANGLOIS.

teur parle presque toujours sans rien dire ; il ne connoit ni l'art , ni la nature. Le second de ces juges quoi que rigoureux , m'a paru bien informé , & j'ai tâché de me conformer à l'avis de l'un & de l'autre , sans pourtant faire un livre plus gros que celui de Mr. Webb.

Rectifier certaines erreurs , est , dira-t-on , employer en vain sa peine & son loisir , attendu que le tems fait tout apprécier. C'est avec cette confiance que le crédit de certains livres , ou composés , ou remplis d'erreurs , s'est maintenu depuis longtems ; & ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'on parvient , en partie , à convaincre quelques esprits , que ces ouvrages , qui flattent & fortifient la paresse & la présomption , les avoient égarés.



SUR UNE OPINION DE Mr. LESSING.

JE suis fâché de ne pas entendre la langue allemande , & de ne pouvoir lire un ouvrage de Mr. Lessing, dans lequel il fixe les limites de la poésie & de la peinture , ainsi que le titre du livre l'annonce. L'édition est de Berlin 1766. On m'en a traduit le morceau suivant , tel que je vais le rapporter.

Mr. Lessing, après avoir avancé, page 15, que les anciens Artistes se gardoient bien de représenter les passions dans toute leur force ; après avoir dit qu'ils s'abstenoient *entièrement* de représenter des positions du corps si forcées, que les lignes de beautés qui le circonscrivent dans un état de repos soient perdues, (*il faut croire que le groupe des luteurs ne présentait pas dans cet instant, toutes ses beautés à Mr. Lessing,*) il ajoute, page 18 : “ L'extrême affliction étoit
 „ adoucie en tristesse, & quand cet adoucisse-
 „ ment ne pouvoit avoir lieu, quand l'afflic-
 „ tion extrême auroit avili & défiguré, que fait
 „ en ce cas Timanthe ? On connoit son tableau
 „ du sacrifice d'Iphigénie (a), dans lequel il

(a) On ne le connoît pas même par aucune des-

„ a donné à chacun des assistans le degré d'af-
 „ fiction qui lui convient. Mais à l'égard du
 „ pere, auquel il auroit dû donner le plus haut
 „ degré de douleur, il lui a voilé le visage.
 „ Que de belles choses n'a-t-on pas dites sur
 „ cette composition ! Timanthe a exprimé tous
 „ les différens degrés de tristesse qui pouvoient
 „ être propres à son sujet : mais il voila le vi-
 „ sage du pere sur lequel on auroit dû apper-
 „ cevoir la plus forte douleur. Il s'étoit, dit
 „ Plin, si fort épuisé en physionomies tristes,
 „ qu'il désespéra d'en pouvoir donner au pere
 „ une plus triste encore. Il avoua par-là, dit
 „ Valère Maxime, que la douleur d'un pere,
 „ dans une pareille circonstance, est au-dessus
 „ de toute expression. Quant à moi, je ne vois
 „ ici ni l'impuissance de l'art, ni celle de l'Ar-
 „ tiste. Avec le degré de passion se renforcent
 „ aussi les traits du visage qui les manifestent.
 „ Le plus grand degré a les traits les plus dé-
 „ cidés, & rien n'est plus facile à l'art que de

cription qui puisse donner une idée vague de sa com-
 position, dont qui que ce soit ne *connoît* l'ordon-
 nance, &c. Dire qu'un Peintre a fait un sujet où il a
 représenté telle ou telle expression n'est pas à beau-
 coup près, faire *connoître* le tableau.

» les exprimer. Mais Timanthe connoissoit les
 » bornes que lui prescrivoient les graces de
 » son art : il savoit que la douleur qui conve-
 » noit à Agamemnon , comme pere , se mani-
 » feste par des contorsions qui sont toujours hi-
 » deuses. Jusqu'ou la beauté & la dignité peu-
 » vent s'allier avec l'expression jusques-là a-t-il
 » été ! Il auroit volontiers franchi le pas jus-
 » qu'au hideux ; il l'auroit volontiers adouci :
 » mais sa composition ne lui permettoit ni l'un ,
 » ni l'autre. Que lui restoit-il à faire , qu'à le
 » voiler ? Ce qu'il n'a pas osé peindre , il l'a
 » laissé deviner : bref , ce voilement est un sa-
 » crifice que l'Artiste a fait à la beauté. Elle est
 » un exemple , non comme on doit pousser
 » l'expression au-delà des bornes de l'art , mais
 » comme on doit l'affujettir à la premiere regle
 » de l'art ; la regle de la beauté.

» Maintenant , en appliquant cela au Lao-
 » coon , la raison que je cherche est claire.
 » L'Artiste travailla pour la plus grande beauté
 » dans les circonstances admises de la douleur
 » corporelle : celle-ci dans tout son excès défi-
 » gurant , ne pouvoit être alliée avec l'autre ;
 » il dût donc la rendre moins vive , & changer
 » les cris en soupirs , non parce que les cris
 » décelent une ame ignoble , mais parce qu'ils

„ défigurent le visage d'une manière dégoûtante.
 „ Car on n'a qu'à s'imaginer le Laocoon la
 „ bouche ouverte , & juger ; qu'on le fasse
 „ crier , & qu'on regarde. C'étoit une figure
 „ qui excitoit la pitié , parce qu'elle faisoit voir
 „ à la fois de la beauté & de la douleur ; à pré-
 „ sent elle est devenue une figure hideuse &
 „ affreuse , de laquelle on détourne volontiers
 „ les yeux ; parce que la vue de la douleur ex-
 „ cite le déplaisir , sans que la beauté de l'objet
 „ souffrant puisse changer ce déplaisir en un
 „ doux sentiment de pitié.

„ L'ouverture extraordinaire de la bouche ,
 „ (en faisant abstraction combien en même
 „ tems les autres parties du visage deviennent
 „ par-là plus tirées & plus déplacées) fait une
 „ tache dans la peinture , & un creux dans la
 „ sculpture , qui forment les effets les plus dé-
 „ sagréables du monde. Montfaucon montra
 „ peu de goût en donnant une vieille tête bar-
 „ bue avec une bouche extrêmement ouverte ,
 „ pour un Jupiter qui prononce des oracles.
 „ Un Dieu doit-il crier quand il prédit l'avenir ?
 „ Un agréable contour de la bouche rendroit-il
 „ ses discours suspects ? Je ne crois pas non
 „ plus Valérius , lorsqu'il dit que dans le sus-
 „ dit tableau de Timanthe , Ajax devoit crier.

„ Des maîtres bien plus mauvais, du tems que
 „ les arts étoient déjà dans la décadence, n'ont
 „ jamais fait ouvrir la bouche, jusqu'à crier,
 „ aux barbares les plus sauvages, lorsque dans
 „ les combats, sous le fer du vainqueur, ils
 „ avoient devant les yeux, l'effroi & la mort
 „ présente.

„ Il est certain que cette dégradation de dou-
 „ leur extérieure du corps, au plus bas degré
 „ de sentiment, est visible dans plusieurs ou-
 „ vrages anciens. L'Hercule souffrant dans sa
 „ tunique empoisonnée, de la main d'un an-
 „ cien Statuaire inconnu, n'étoit point celui
 „ de Sophocles qui crioit si effroyablement, que
 „ les rochers de la Locride & le Promontoire
 „ de l'Eubée en retentissoient; il étoit plus som-
 „ bre que furieux. Le Philoctète de Pythago-
 „ ras Léontin, sembloit communiquer sa dou-
 „ leur au spectateur; effet que le moindre trait
 „ hideux auroit empêché. Peut-être me deman-
 „ dera-t-on d'où je fais que ce maître a fait
 „ une statue de Philoctète? D'un endroit de
 „ Pline, qui n'auroit pas dû attendre ma cor-
 „ rection, tant il est falsifié ou tronqué”.

Disserions un instant sur ce passage, mais
 avec tous les égards qui sont dûs à un homme
 du mérite de Mr. Lessing.

L'inconvénient de ces sortes de discussions est, que le Savant & l'Artiste font deux hommes dont le langage de l'un n'est pas toujours absolument familier à l'autre : le moyen alors de bien s'entendre ? Le Savant calcule ordinairement dans son cabinet avec ses livres, & son calcul peut être juste ; mais l'Artiste sent bien que ce calcul n'est pas toujours celui de l'art : il fait aussi que la meilleure démonstration à lui opposer, seroit des tableaux. Ne pouvant pas ici employer ce moyen de nous faire entendre, essayons cependant d'y parvenir sans son secours : bien persuadé d'ailleurs, que Mr. Lessing ne s'en est pas tenu aux Auteurs qui parlent de la peinture, & qu'il a aussi beaucoup étudié les ouvrages de l'art.

Mr. Lessing assure que *Timanthe connoissoit les bornes que lui prescrivoient les graces de son art*. J'oserois croire, qu'avant de l'affirmer, il faudroit que nous eussions vu plusieurs tableaux de Timanthe, attendu que le rapport des anciens ne suffit pas pour le décider. On pourroit ailleurs les raisons que j'ai apportées d'étendre un peu moins les talens de ce Peintre. Elles sont, à ce qu'il me semble, puisées dans le sentiment intime de l'art, & dans ce cas, les juges, seulement érudits, ne forment pas pour

elles un tribunal légitime & assez universel.

Mr. Lessing croit que la situation où se trouvoit alors Agamemnon, ne peut être exprimée en peinture que par des *contorsions hideuses* ; moyen qui certainement rendroit son visage trop difforme pour l'exposer à la vue, sans déroger à la dignité du personnage. Une imagination forte, un organe sensible, un Artiste, en un mot, qui connoît les passions & leurs effets sur les différentes parties du visage, & qui n'ignore pas les ressources & la puissance de l'art, ne voudra jamais croire que la douleur d'Agamemnon ne puisse être représentée que par des *contorsions hideuses*. J'essaierai de prouver, ou plutôt de faire sentir, la possibilité du contraire de cette assertion.

Je voudrois pouvoir mettre sous les yeux du lecteur une *Sophonisme* de Grégorio Lazarini. Cette Princesse lit le décret de Scipion, ou la lettre de Massinissa, contenant l'ordre de s'empoisonner. Toute l'horreur de l'instant fatal est alliée sur son visage avec l'intrépide résolution de mourir, & sans altérer les traits de la beauté. Ce tableau, dont la principale figure n'est pas voilée, est dans une des galeries de S. M. l'Impératrice de Russie. Si Mr. Lessing l'a vu, soit à Berlin où il a été, soit ailleurs, je présume

trop de son bon goût & de sa sensibilité, pour ne pas croire qu'il a dû vivement sentir, que la peinture peut exprimer sur le visage d'Agamemnon toute la douleur qui lui convient, sans contorsions hideuses, & sans donner atteinte aux principes & aux traits de la beauté. Laissons à certains sous ces vils sarcasmes qui, ne supposant aucun mérite, aucune raison aux hommes qui contredisent leur ignorance, insultent à qui peut les instruire; & croyons qu'un habile homme, pour avoir pu se tromper, ne mérite pas moins l'hommage de notre reconnaissance, lorsqu'il peut nous éclairer d'ailleurs.

Puisqu'il est certain que l'objet l'emporte sur la description la mieux circonstanciée, je voudrais que Mr. Lessing fût à la Haye, chez Mr. le Comte de St. Saphorin, Ministre de Danemark, & , ce qui intéresse davantage l'Artiste, amateur éclairé des productions de l'Art. Son cabinet offre une Cléopâtre mourante & la *bouche ouverte*. J'oublie devant elle que c'est une peinture: la vérité de la couleur, de l'effet, du caractère, me place auprès d'un être qui dans l'instant va cesser de souffrir pour expirer; & je frémis. S'il y a une *tache* dans cette bouche ouverte, est-ce que je la vois! L'expression d'une bouche qui, avec toute la tête, peint la

mort quand elle s'empare de la beauté, s'empare aussi de mon imagination; & ni là, ni sur la table où j'écris, il ne me vient pas que cette bouche dût être fermée.

Cléopâtre, dans la crise qui l'anéantit, pense-t-elle à *l'agréable contour de sa bouche*? Pas plus que l'Artiste sensible qui fit ce chef-d'œuvre d'expression; pas plus que Mr. Lessing qui, s'il voyoit le tableau de *Cagnacci* ou *Guido Cagnacci*, conviendrait d'avoir écrit quelques lignes de trop. Lui & moi nous dirions: cette Cléopâtre n'est pas une convention théâtrale; on a peint la vérité. Cette femme crie sans doute, mais avec assez de beauté, pour qu'aucune partie de son visage ne soit *défigurée d'une manière dégoûtante*.

Je voudrois voir à côté de la Cléopâtre, cette mère mourante & blessée, d'Aristide; & si son expression, sa couleur, son dessein étoient plus vrais, j'avouerois que les Peintres Grecs alloient en tout au de-là des grands Peintres modernes: car je n'hésite pas à comparer cette Cléopâtre au sublime Laocoon, chacun pour le caractère qui lui convient, & l'expression qui leur est commune.

Je ne décris pas ce tableau, dont la composition est des plus simples. La figure est presque

nue & renversée dans un fauteuil quarré, qui non plus que quelques armures, n'est pas dans le costume : le tout est sur un fond très-brun. Voilà l'unique faste de cet ouvrage, bien plus fait pour être senti, que pour être froidement discuté; aussi ne parlerai-je ni de la longueur des jambes, ni du choix & de la couleur de la draperie. Ce Peintre élève de Guide, à force de vigueur est beaucoup trop noir dans les ombres. . . . Mais ne proscrivons pas les bouches ouvertes, quand elles ajoutent autant à l'intérêt du sujet.

Si le Laocoon, ce pere désespéré doublement souffrant & par la perte de ses deux fils & par ses propres douleurs, peut bien être représenté à visage découvert; si sa tête est un chef-d'œuvre de l'art; si son extrême affliction n'est point adoucie en tristesse, pourquoi Agamemnon ne pourroit-il pas être aussi avantageusement représenté à visage découvert, & sans que ce visage fût défiguré d'une manière dégoûtante?

Je demande encore si les traits de la beauté ont disparu dans les têtes des enfans du Laocoon, quoique la douleur fasse relever considérablement leurs sourcils & ouvrir convenablement leur bouche, pour exprimer par des cris tout le mal qu'ils ressentent? Je demande si le Lao-

Laocoon ne paroît pas encore, tout nud qu'il est, un homme distingué, quoique toutes les parties de son visage expriment fortement l'extrême anxiété & les plus vives souffrances; car il faut aller au fait?

Enfin, je demande si, comme le dit Mr. Winckelmann, *le Laocoon ne nous offre pas le spectacle de la nature humaine dans la plus grande douleur dont elle soit susceptible, dans un homme qui tâche de rassembler contre elle toute la force de l'esprit? Si là où est le siège de la plus grande douleur ne se trouve pas aussi la plus sublime beauté?* J'invite le lecteur à voir ce morceau entier dans l'*histoire de l'art*: Mr. Winckelmann l'a aussi bien senti que sa description de l'Apollon sublime du Belvedere.

Nous avons encore dans les restes précieux de la sculpture grecque, un exemple frappant de l'inutilité d'un voile. La Niobé voit périr à coups de flèches ses quatorze enfans; elle les a tous sous les yeux; les uns mourans, les autres morts ou prêts à être percés. Elle a donc, s'il est permis de plaisanter ici sur l'abus des calculs dans les objets de sentiment; elle a donc treize degrés de désespoir & de douleur de plus qu'Agamemnon, lequel avoit au moins l'espoir d'un heureux & prochain retour en Grece: ajoutez

qu'il avoit consenti au sacrifice politique & religieux de sa fille. Cette Niobé cependant n'est pas voilée ; on n'a même jamais pensé qu'elle dût l'être, & on l'a toujours admirée, quoiqu'à visage découvert. Pourquoi cela ? C'est apparemment qu'on lui a trouvé l'expression convenable à sa situation. Si le Statuaire, privé des secours du Peintre, a pu réussir dans cette expression ; à combien plus forte raison le Peintre ne réussiroit-il pas ? Ce Statuaire connoissoit Homère, Euripide, & sans-doute Eschile qui a voilé Niobé ; mais il aura dit : je ne récite pas ma statue & sa douleur ; je les fais, je les montre, & mon sujet doit parler à visage découvert.

Dira-t-on que la statue de Niobé ne répond pas à la douleur de cette mere désolée ? Tant pis vraiment. Dira-t-on qu'étant seule, & non pas comme Agamemnon au milieu d'une famille accablée de tristesse, il n'y a pas à craindre que son expression soit partagée & affoiblie par celle des autres acteurs ? Je demanderai qui sont donc ces quatorze personnes qui l'entourent, & qui elles-mêmes sont là pour jouer un grand rôle à l'expression douloureuse ? Au surplus, cette question, qu'il seroit trop long de traiter ici, demande un examen particulier ; & si le livre de Mr. Lessing & la suite qu'il a promise, étoient

traduits, je pourrois peut-être m'occuper d'une discussion si convenable à un Artiste qui s'amuse à écrire.

Ne s'ensuivroit-il pas du principe que veut établir Mr. Lessing, que tout Peintre qui auroit à représenter un sujet de douleur, devoit constamment voiler, par une regle invariable de l'art, le Personnage qui doit prendre la plus grande part à l'événement représenté? Ou bien, sous le prétexte de ne pas vouloir dégrader la beauté, il priveroit lui & le spectateur d'une source riche, profonde & immense de beautés. Je laisse à penser combien il seroit risible d'entendre le Peintre, quand il diroit: *vous verrez toute la sublimité de mon tableau, sitôt que j'aurai voilé la figure principale.*

On ne prend pas garde, non plus, que de tous les sujets à expression douloureuse que les anciens Artistes ont traités, il n'est fait mention que du seul tableau de Timanthe où la douleur principale soit voilée; je crois qu'on a fait beaucoup trop de bruit pour peu de chose, & sur-tout pour ce qui auroit dû en faire le moins.

Je n'entrerai pas ici dans la discussion des bouches ouvertes, & je m'en tiendrai aux deux exemples que j'ai rapportés, en ajoutant aussi que le fameux Milon du Puget a la bouche ou-

verte, & que ce creux dans la sculpture, loit de former un effet des plus désagréables, ajoute à l'étonnante expression de cette figure sublime. Quant aux prétendues taches que font ces bouches dans la peinture, on ne doit pas ignorer que l'art des grands Peintres qui ont fait des bouches ouvertes, a su les garantir de tous reproches; témoins les exemples qu'on a lus.

Pour la tête de Jupiter du Pere Montfaucon, je crois qu'elle ne valoit pas la remarque. C'est un *Mascaron* presque ridicule, sur-tout par sa coëffure, & qui ne peut jamais faire autorité quand il s'agira d'expression. Lorsqu'un ouvrage de l'art est à un certain degré de foiblesse, & que d'ailleurs il n'est préconisé par qui que ce soit, je pense qu'il est du discernement d'un Critique habile de le laisser en repos dans le coin où le premier Auteur l'a déposé, particulièrement si cet Auteur n'en parle pas d'une manière qui tire à conséquence.

Le Pere Montfaucon eut pu dire; " Je n'ai
 „ donné cette tête de Jupiter que comme j'ai
 „ aussi donné celle d'Apollon ou du Soleil, la
 „ quelle ouvre une grande bouche : vous la
 „ trouverez à la page 86, du premier tome de
 „ mon *supplément*. Ce ne font là que des mo-
 „ numens du culte superstitieux des Gaulois, &
 „ jamais

5, jamais on n'a prétendu que ces fortes de ca-
 5, ricatures dûssent faire autorité dans l'art. Ces
 5, masques ridicules & à grande bouche ouverte,
 5, rendoient, disoit-on, des oracles; voilà tout,
 5, chacun le fait; & je n'en ai parlé que sur ce
 5, pied-là: ayez donc la bonté de supprimer cette
 5, preuve de mon peu de goût"?

Il ne me reste plus qu'à soumettre à Mr. Lessing lui-même, une petite observation sur sa correction d'un passage de Pline.

J'ai un peu lu cet Auteur, sur-tout dans les trois livres qui traitent de la peinture & de la sculpture, & je n'ai pas trouvé qu'il ait voulu dire que Pythagore le Léontin eût fait un Philoctete. Lorsque cet Ecrivain désigne le sujet d'un ouvrage seulement par un adjectif qui en exprime l'action, & qu'il sousentend le personnage, c'est quand il l'ignore; quand il le connoît, il le nomme. Si ce personnage ignoré est une femme ou un enfant, il dit ordinairement pour ne pas donner lieu à l'équivoque, *mulierem* ou *puerum*: si c'est un homme le sousentendu *hominem* le désigne toujours. Voici quelques exemples tirés de Pline même, qui semblent prouver que son texte n'est ici ni falsifié ni tronqué.

Bedas adorantem fecit. Ctesilaus vulneratum
 Tome II. S

deficientem fecit. *Eubolides digitis computans* fecit. *Simus Quinquatrus celebrantem* fecit. *Batton* & *armatos sacrificantesque* fecit. *Polyclētus* fecit & *distingentem*, & *nudum talo incessentem*. *Naucydes immolante arietem* censetur. *Cephisodotus* fecit & *concionantem manu elata*: *persona in incerto est*. (Ce harangeur paroïssoit apparemment un personnage remarquable ; Plin ne qui auroit voulu le faire connoître, ne pouvant pas le désigner, observe qu'il est inconnu) *Aristides supplicantem* fecit. *In qua dubitatur ascendentem cum clypeo pinxerit* (*Polygnotus*) *an descendantem*. Il paroît donc clair que *mala ferentem nudum* signifie un homme nud portant des fruits ; & que *Syracusis autem claudicantem* signifie, il a aussi fait à Syracuse la statue d'un homme boitant. Voici la note de Mr. Lessing sur ce passage.

“ *Eundem* (c'est - à - dire, Myron , rapporte
 „ Plin , l. 34. f. 19). *vicit* & *Pythagoras Leon-*
 „ *tinus* , *qui fecit stadiodromon Astylon* , *qui Olym-*
 „ *piæ ostenditur* : & *Lybin puerum tenentem ta-*
 „ *bellam* , *eodem loco* , & *mala ferentem nudum*.
 „ *Syracusis autem claudicantem* : *cujus hulceris*
 „ *dolorem sentire etiam spectantes videntur*. N'est-
 „ il pas clair qu'on parle ici d'une personne con-
 „ nue par-tout par un ulcère douloureux , *cujus*
 „ *hulceris* , &c ? Comment prétendre que ce

cujus se rapporte au seul *claudicantem*, & que ce *claudicantem* se rapporte peut-être au mot encore plus éloigné *puerum*? Personne n'avoit plus de droit d'être connu par un ulcère que Philoctete. Ainsi au lieu de *claudicantem*, je lis *Philoctetem*, ou du moins je crois que le dernier de ces mots a été mis hors de sa place par le premier qui lui ressemble par le son, & qu'il faut lire l'un & l'autre mot *Philoctetem claudicantem*. Sophocles le fait *σιβον κατ' ἀναγκαν ἔρπειν*: & il falloit bien qu'il boitât, puisqu'il ne pouvoit se soutenir aussi ferme sur le pied malade (b)".

Cette correction ingénieuse, paroîtroit assez naturelle, si le style & la phrase de Pline n'y répugnoient pas. Mais comme cet Auteur favoit écrire sa langue, & qu'il seroit possible que le mot *hulcus* ne signifiat dans ce passage autre

(b) Je suis loin de prétendre à l'intelligence du Grec; c'est pourquoi je demande si ces paroles de Sophocles ne signiferoient pas plutôt que Philoctete se traînoit, qu'il glissoit, qu'il serpenoit, qu'il rampoit, & non pas qu'il boitât? Je crois que c'est la vraie signification du verbe *ἔρπειν*, qui est le même que *reperere* & *serpere* des Latins, & que pour nommer un boiteux, les Grecs disent *κωλός*.

chose que *blessure*, il résulteroit que Pline dit simplement, *la peine de sa claudication*. Ainsi *cujus hulceris* faisant mot à mot *de la blessure duquel*, ce ne seroit alors que d'un blessé & d'un boiteux quelconque qu'il auroit parlé, & le *Philoctete* qui n'étoit ni le seul blessé ni le seul qui boitât, n'auroit plus rien à faire ici, n'y étant sur-tout pas mieux désigné. Je vais me permettre un petit trait d'érudition que le lecteur voudra bien me passer, s'il ne le trouve pas plus mal fondé que la correction de Mr. Lessing.

Quand Cicéron dit dans le plaïdoyer pour sa maison, *Tu tanquam unguis in ulcere existeres*, il entend que Claudius, par la trame scélérate qu'il avoit ourdie, lors de l'exil de l'Orateur pour détruire sa maison, avoit déchiré ses blessures.

Quand Horace dit, Ode 26. l. 1. *sæviet circa jecur ulcerosum*, il parle d'un cœur blessé des plus vives atteintes de l'amour.

Quand il dit, Ep. 18. l. 1. *Non ancilla tuum jecur ulceret ulla*, il conseille à Lollius de ne pas se laisser bleffer le cœur par une esclave.

Quand il dit, Sat. 6. l. 1.

..... *Nunc mihi curto*
Ire licet mulo, vel, si libet, usque Tarentum,
Mantica cui lumbos onere ulceret, atque eques armos;

A présent je puis aller où il me plaît, même jusqu'à Tarente, sur un mulet écourté, dont le poids de ma valise blesseroit la croupe, & qu'en mauvais cavalier je blesserois moi-même aux épaules; il entend les écorchures & les blessures qui pourroient survenir à son petit mulet.

Quand Lucrece dit, l. 4. *Ulcus enim vivescit & inveterascit alendo*, il entend que l'amour est une blessure qui s'enflamme & s'invétère en la nourrissant.

Quand Martial, Epig. 61. l. 11, parle de cette brulante Phlogis qui auroit échauffé Priam & le vieux Nestor, il n'entend autre chose par le mot *ulcus* répété quatre fois, que les ardentes blessures de l'amour.

On trouve aussi dans Pline le mot *hulcus* dans le sens-propre de blessure.

Quand il dit, l. 10. c. 74. *Igitur advolans hulcera ejus rostro excavat*, il entend que l'Egithus se jette sur l'âne qui vient se gratter au buisson où est le nid de ce petit oiseau, lequel creuse à coups de bec, les égratignures, les plaies, les blessures que l'âne s'y est faites.

Quand il dit, l. 31. c. 10. *Hulcera allata eo celerrime sanantur: ibi facta, tarde*, il entend les blessures ou les écorchures qu'on s'est faites dans

une *nitriere*, attendu qu'on ne se fait pas un *ulcere*, mais une *blessure*.

Quand il dit, l. 16. c. 12. *Postea humor omnis è tota confluit in hulcus*, il entend que la resine fluë par l'*incision*, la *blessure* qu'on a faite à l'arbre: il ne s'agit pas là d'*ulcère*.

Quand il dit, l. 17. c. 24. *In hulcus penetrat omnis a foris injuria*, il entend que le chaud & le froid pénètrent dans un cep par l'*incision*, la *blessure* que lui aura faite une serpette émouffée. Ceux qui ont lu cet Auteur, Ciceron & d'autres Ecrivains Latins, savent qu'ils ont dit *ulcerare* & *vulnerare*, pour signifier *blesser*. On fait qu'Horace dit *vulnus*, comme il dit *ulcus*, pour la *blessure* de l'amour. Ode 27. l. 1, & Ode 11. l. 5. On fait que Virgile dit *vulnus alit*, *Enéide*, l. 4. comme les Poëtes que j'ai cités, disent *ulcus*.

Voilà déjà beaucoup d'autorités; mais j'en ai encore une à produire, qui me paroît trop décisive pour la laisser de côté. Apulée, dans le septieme livre de *l'âne d'or*, ne laisse rien à désirer sur le sens que les Latins donnoient souvent au mot *ulcus*. Il dit, en parlant d'un petit drôle qui l'accabloit de coups de bâton (d):

(d) *Unum feriendo locum, dissipato corio, & ul-*

« Frappant toujours à la même place, m'ayant
 „ entamé la peau, & fait le trou d'une fort large
 „ blessure, ou plutôt une fosse, & même une fe-
 „ nêtre, il ne cessoit de frapper sur cette bles-
 „ sure, quoiqu'elle fût toute remplie de sang ».

C'est dans la même phrase, en parlant de la même blessure, & du même instant, qu'Apulée nomme *ulcus*, ce que peu de mots après, il appelle *vulnus*. Voudriez-vous supposer que par un dérangement d'esprit, ou par l'ignorance d'une langue qu'il s'étoit donné beaucoup de peine à apprendre, il ait prétendu qu'un ulcère, ne soit devenu sur le champ qu'une simple blessure? Il est des circonstances où il ne suffit pas d'avoir raison, il faut encore le prouver de son mieux; c'est ce que j'ai tâché de faire. Je fais que par des longueurs, je sacrifie souvent le goût à la raison: trop d'Ecrivains font le contraire.

Je ne dis rien de ceux qui voudroient rapporter le *cujus* du passage en question à *puerum*: je crois seulement qu'ils auroient du chemin à

ceris latissimi facto foramine immò foveâ, vel etiam fenestrâ, nullus tamen desinebat id intidem vulnus sanguine delibutum obtundere,

faire, attendu que le *puerum* est à Olympie, & le *claudicantem* à Syracuse.

Au surplus, je ne prétends pas avoir plus de droit aux observations de Mr. Lessing, qu'il n'en a lui-même à fixer les limites de la Peinture & de la Sculpture. Je crois seulement que cet endroit de Plinè n'est ni *falsifié*, ni *tronqué*, & que le texte *attendra* long-tems avant que les Editeurs admettent la correction de Mr. Lessing, *quelque ingénieuse qu'elle soit* (d).

(d) On m'assure que Mr. Lessing est convenu que je le critiquois honnêtement: je suis très-flatté de l'avoir au moins satisfait à cet égard. S'il eût jeté dans quelque journal, une réponse à mon observation, sans-doute il m'eût instruit.



E R R A T A

De quelques parcelles d'un excellent ouvrage.

C'Est dans le Chapitre XLII de l'*Essai sur l'Histoire générale*, que Mr. de Voltaire juge le mérite de quelques-uns de nos Peintres & de nos Sculpteurs. Qu'il me soit permis de produire aussi mon opinion, & de l'opposer à celle du grand Ecrivain que je contredis. Les Artistes éclairés & les connoisseurs instruits feront nos juges.

Le Sueur, dit Mr. de Voltaire, *n'a eu que le Vouët pour maître.* On ne peut pas dire à la lettre, que le Sueur n'ait eu que Vouët pour maître, parce que les beaux ouvrages & le naturel qu'il étudia, étoient aussi de bons maîtres. D'ailleurs le Vouët avoit rapporté d'Italie la grande manière de composer & de peindre. C'est lui qui, bien plus que le Primatice & maître Roux ne l'avoient fait sous François I, en développa les principes dans notre école, & nous lui devons la plupart des excellens Peintres qui l'ont illustrée. Quoique le Sueur ait beaucoup surpassé son maître, je crois cependant que

Vouët méritoit quelques lignes, & qu'il ne falloit pas tant le déprimer. J'ose avancer qu'un Peintre, encore aujourd'hui, qui auroit les talens du Vouët, à quelques négligences près dans le deſſein, mériteroit une belle réputation.

La famille de Darius qui eſt à Verſailles, n'eſt point effacée par le coloris de Paul Veronèſe qu'on voit vis-à-vis. N'auroit-il pas mieux valu comparer coloris à coloris: on auroit vu que celui de le Brun eſt peſant & faux dans ce tableau? Celui de Paul Véronèſe lui fait certainement beaucoup de tort, par ſa vérité & ſa fraîcheur. La légéreté des étoffes du Peintre Italien comparée aux étoffes de le Brun, eut auſſi conſervé quelque ſupériorité. Qui oſeroit comparer la touche & la magie du pinceau des Pélerinſ d'Emmaüs, avec ces mêmes parties de la famille de Darius? Mais l'exprefſion, la dignité, le *coſtume*, le deſſein en général, & l'ordonnance, comme le dit Mr. de Voltaire, ſont abſolument en faveur de le Brun. Je crois que c'eſt toujours avec précaution & beaucoup de connoiſſance, qu'il faut comparer les Peintres François, quelques habiles qu'ils ſoient, aux grands Peintres Italiens. Quand nous avons raifon, il faut le prouver victorieuſement, at-

que nous ne ſoyons pas vaincus par les autres.

tendu que l'Italie est toujours disposée à nous donner tort.

Les tableaux de Caze commencent à être d'un grand prix. Nous voyons tous les jours que le prix n'est pas une règle fort sûre, ni une preuve certaine du mérite d'un ouvrage, en peinture comme en beaucoup d'autres choses. Cazes étoit un habile homme sans doute: mais je ne crois pas que le prix de ses tableaux soit augmenté; car on ne les achète presque plus. Mr. de Voltaire ne savoit pas que la cabale contre le Moine élevoit le bon homme Cazes, qui ne s'en feroit pas douté. J'ai vu jouer cette farce, & le Moine en a senti les tristes effets.

Le tableau de Santerre dans la chapelle de Versailles, est un chef-d'œuvre de graces. Il faut convenir que ce tableau avoit déjà reçu de grands éloges. On trouve en effet dans une description de Versailles, que le Peintre a rassemblé dans la figure de Sainte Thérèse tous les dons de la nature, tout ce qui frappe dans la beauté, tout ce qui touche dans la douceur & dans la modestie. Enfin, le même air & les mêmes manières qu'avoit la grande Isabellé de Castille. Je suis trop jeune pour avoir vu Isabelle de Castille, & pour connoître son air & ses manières; mais j'ai vu le tableau de Santerre. La Sainte

minau de un roulement d'yeux qui manque son effet, parce que ses yeux appartiennent à une tête sans caractère, & dont les autres parties n'ont point d'expression. Ce tableau est mou, froid, les tons en sont pesans, la couleur cendrée; c'est à-peu-près une capucinade. Si Mr. de Voltaire eut vu dans la chapelle de Versailles, la descente du St. Esprit peinte par Jouvenet, il est à croire que le chef-d'œuvre de graces ne lui eût paru qu'un assez médiocre tableau, style & sujet à part.

L'Adam & Eve du même, est un des plus beaux tableaux qu'il y ait en Europe. Ce tableau est une froide copie de la Vénus de Médicis & de l'Antinoüs. Il a des beautés sans-doute: mais il est simplement dans la classe de ces ouvrages trop exaltés par les possesseurs, & par ceux qui les croient & les flattent. Ce tableau tout froid qu'il est, l'emporte cependant sur la Sainte Thérèse de la chapelle de Versailles. Mr. Dandré dit fort judicieusement de ce Peintre: ses tableaux les plus estimés sont des têtes de fantaisie & des demi-figures.

Jouvenet, quoique bon Peintre, est inférieur à le Brun son maître. On croit communément qu'en disant, tel est supérieur, tel est inférieur, on a jugé les grands Peintres; on se trompe.

Il faudroit , par une balance exacte , analyser des parties de l'art qui ne peuvent jamais être réunies dans une seule tête , & voir celles qui constituent plus spécialement le Peintre. Sans parler de quelques autres tableaux , quand on en montrera un de le Brun qui l'emporte sur la descente de Croix qui est présentement dans notre Académie par Jouvenet , nous donnerons la préférence à le Brun. Je crois que la balance de Mr. de Pilles ne seroit pas suffisante.

Le mérite de la Fosse étoit à-peu-près semblable à celui de Santerre. Santerre qui ne faisoit que des figures seules , n'est en rien semblable à la Fosse , lequel étoit très-favant dans les effets , le coloris , la magie , & la machine d'une grande composition. C'est comparer les vers de la Motte & les rimes de St. Evremond à la poésie de Voltaire. Si on avoit à nommer deux Peintres différens en tout , on pourroit dire *la Fosse & Santerre.*

Le tableau de Rigaud du Cardinal de Bouillon ouvrant l'année sainte , est un chef-d'œuvre égal aux plus beaux ouvrages de Rubens. Ce tableau de la vieillesse de Rigault , est couleur de rose & de brique. Aucun Artiste ne s'avisera de le citer , quand il parlera des plus belles productions de ce maître. En un mot , il est aussi loin

des plus beaux ouvrages de Rubens, qu'un jardin bien peigné est loin d'un paysage riche, agreste & sublime.

De Troyes le fils a fait des tableaux d'histoire estimés. Ses beaux tableaux sont en général soutenus par une noblesse de composition, une richesse d'ajustemens, & une beauté de coloris, qui feront toujours beaucoup d'honneur à notre école. *De Troy* doit être assurément plus qu'estimé.

Vateau a été dans le gracieux ce que Ténieres a été dans le grotesque. Vateau est créateur d'un genre de galanterie, qu'il a porté à un point de perfection unique. *Téniers* peignit avec la plus grande finesse les hommes & les mœurs de son pays. Si chacun ne savoit pas ce qu'il faut entendre par *grotesques* en peinture, Mr. Watelet y suppléeroit dans l'Encyclopédie, à l'article de ce mot. On pourroit dire aussi que dans un sens, Callot a fait quelquefois des figures grotesques, des figures de fantaisie, des caricatures.

Le Moine a peut-être surpassé tous ces Peintres par la composition du salon d'Hercule à Versailles. Tout habile homme qu'il étoit, il n'a surpassé, par aucune de ses compositions, ni Poussin, ni Vouët, ni le Sueur, ni le Brun, ni

Bourdon, ni Jouvenet, ni la Fosse, ni de Troy. Son plafond de Versailles, quoique rempli de très-beaux détails dans l'exécution, ne surpasse point du tout les belles compositions des Peintres que je nomme.

Girardon a égalé tout ce que l'antiquité a de plus beau, par les bains d'Apollon, & par le tombeau du Cardinal de Richelieu. Très-assurément, s'il ne restoit que ces deux ouvrages, ils attesteroient la beauté de la sculpture françoise. Mais ils ne nous empêcheront pas de voir la supériorité de l'Apollon, du Gladiateur, du Laocoon, du Torse & de quelques autres encore. Mr. de Voltaire a omis dans sa liste des Sculpteurs François, des Jardins, Lerambert, Marcy, le Pautre, qui cependant y auroient figurés pour le moins aussi honorablement que Théodon, quoiqu'il fut habile homme.

Je crois aussi que parmi les Peintres, il falloit nommer le Fevre, Blanchard, Bourguignon, la Hire, J. Baptiste Vanloo, Largiliere, Noel Coypel, qui tous ont fait honneur à notre peinture, & qui, si je ne me trompe, ont surpassé, la juste balance à la main, Mr. Cazes qu'il est convenable de louer, mais avec plus de modération que n'en mettoit Mr. le Marquis d'Argens. Il dit, page 144, *Examen des*

*différentes écoles de peintures : Peut-être ne ris-
queroit-on rien en soutenant qu'il n'y eut jamais
de plus beau pinceau , si l'on en excepte celui du Cor-
rege. Cela est un peu fort, & nous connoissons
entre ces deux Peintres, de plus beau pinceau
& plus léger que celui de Caze. Mais quand
ailleurs, on compare notre Mignard au Corre-
ge, on a la permission de tout dire.*



AUTRE

AUTRE ERRATA

De quelques mots d'un autre ouvrage.

Monsieur de Voltaire a quelquefois parlé de mon métier, & quand j'ai cru qu'il en parloit bien, je l'ai cité avec distinction; je puis donc rectifier deux ou trois inadvertances qui lui ont échappées dans ses *Questions sur l'Encyclopédie*: on doit penser que je n'oublierai pas comment il faut reprendre un Ecrivain de son mérite.

Il dit à l'article *enchantement*, que les fils de Laocoon étoient *deux grands garçons de vingt ans*, & que dans le groupe antique, Laocoon est représenté *comme un géant, & ses grands enfans comme des pygmées*.

J'ai un peu étudié la statue de Laocoon; j'ai aussi mesuré le pere & ses deux fils, & je n'ai trouvé ni géant, ni pygmée. Laocoon a six pieds neuf pouces environ; son plus grand fils a cinq pieds, & paroît âgé de treize à quatorze ans. Le plus jeune est un enfant de dix ans, qui a quatre pieds deux ou trois pouces. En supposant ces trois figures droites, l'ainé des

filz viendra jusqu'aux tetins du pere, & l'autre à son nombril : si je me trompe, c'est de bien peu.

Il falloit, auroit-on pu me dire, que les trois Statuaires leur donnassent vingt ans. Ils étoient trop habiles pour commettre cette faute. S'ils l'eussent faite, le pere, principal personnage, n'auroit pas eu cette supériorité qui en impose, & nous eussions été bien moins frappés de son expression qui nous *fait frissonner*. Si d'ailleurs, comme il y a toute apparence, les filz de Laocoon étoient de ces jeunes enfans qui servoient aux sacrifices, comme on en voit dans les bas-reliefs antiques, (c'est à l'autel qu'ils furent attaqués par les serpens) ils devroient être de médiocre grandeur. *Deux grands garçons de vingt ans* eussent donc été dans ce groupe aussi mal à propos, que si nous représentions de jeunes enfans de chœur grands comme le prêtre qui officie. Si c'est là une vérité, Mr. de Hagedorn se trompe, quand il dit : *On a même sacrifié quelque chose à la beauté du groupe, lorsqu'on s'est permis de représenter les filz de Laocoon, dans les proportions des adolescents.* (*Réflex. sur la Peint.* tom. 2. page 46.) Comment cette proportion de deux filz feroit-elle un sacrifice, puisqu'elle n'est que naturelle ?

Ce n'est pas la voix répétée, la voix des sie-

cles, qui me fait trouver un chef-d'œuvre dans le groupe du Laocoon : c'est que je l'ai vu, que je l'ai jugé en Artiste, & qu'on auroit eu beau le chanter, je l'aurois mis à côté du cheval de Marc-Aurèle, si je n'y avois pas davantage aperçu le chef-d'œuvre. On aura trompé Mr. de Voltaire ; il ne se fera pas méfié de ces gourmets qui décident lestement sur des points qui font hésiter les Artistes les plus consommés dans l'étude & la pratique de l'Art. Si c'étoit des Peintres ou des Statuaires qui l'eussent induit en erreur, j'en serois fâché pour eux, mais je ne le crois pas.

C'est au reste un beau prestige que celui de faire paroître géant, un homme qui n'a que quelques pouces de plus que ceux de la plus grande taille. Ce Laocoon n'a pas la tête plus forte que celle d'une infinité d'hommes au-dessous de cinq pieds six pouces. Voilà, avec la proportion des deux fils, tout le secret ; il est simple & point nouveau : cependant, & je m'en étonne, il n'est pas donné à tous les Artistes de le pratiquer, ni à tous les Ecrivains de le sentir ; chaque art a sa langue, ne la parle pas qui croit.

Si nous avions à décrire le Cyclope endormi de Timanthe, à qui des satyres mesurent le pouce avec un thyrsé, nous dirions qu'il est

représenté comme un géant, & les satyres comme des pygmées, & nous aurions raison. Si nous parlions de la statue du Nil, dont nous avons une belle copie dans les jardins des Thuilleries, avec tous ces petits bambins pas plus longs que son pied, nous en dirions autant, & nous en donnerions une idée juste. Mais cette formule, pour ceux qui n'auroient aucune connoissance du groupe de Laocoon, ne pourroit que leur faire imaginer quelque chose d'aussi disproportionné que le Cyclope & les satyres, le Nil & les bambins.

J'ai parcouru les plus anciens Auteurs qui ont parlé de Laocoon & de ses fils. J'ai consulté les Scholiales de Virgile, & je n'ai vu nulle part, que ces enfans fussent *deux grands garçons de vingt ans*. On les nomme au contraire, *parvuli* & *infantes*: idée attendrissante qui n'a pas échappé à Virgile, lorsqu'en copiant le marbre grec, il a dit: *parva duorum corpora natorum* (a). Si je connoissois le pre-

(a) Des Ecrivains, sans égard au style du Laocoon, sans égard aux caractères de l'inscription qu'on y lit, font cet ouvrage postérieur à Virgile. C'est une erreur qui ne peut jamais venir de la part d'un connoisseur; parce qu'il voit & fait que ce groupe est fait dans les

mier qui a donné vingt ans aux fils de Laocoon, je lui dirois : fable pour fable, ôtons leur-en, je vous prie, huit ou dix, & nous attendrons bien davantage, quand nous présenterons la mort cruelle de ces innocentes victimes du couroux d'un Dieu. Apollon vouloit bien que son prêtre fit un enfant à sa femme Antiope ; mais non pas devant le simulacre de sa divinité : il en punit le pere & ses deux enfans.

Je n'ai aucun plaisir à trouver des fautes à Mr. de Voltaire ; j'en ai beaucoup au contraire,

plus beaux tems de l'Art, & que ces tems ne furent pas après Virgile. Mr. Addifson assure dans son voyage d'Italie, que les trois Statuaires ont été les copistes de Virgile : erreur copiée depuis, dans plusieurs livres & en plusieurs langues. C'est ainsi que des Ecrivains, qui d'ailleurs ont une réputation bien méritée, défigurent par leurs préjugés, l'histoire d'un Art dont ils n'ont pas les principes. Ils entraînent cette partie du public toujours disposée à croire de préférence un Auteur qui lui plait, & qui favorise une fausse lueur dont elle s'enorgueillit, parce qu'elle la prend toujours pour de la connoissance. Delà cette morgue, cette obstination dégoûtante, quand l'Artiste & le vrai connoisseur parlent de ce qui fait l'étude continuelle de toute leur vie.

lorsqu'il fournit lui-même le moyen de les rectifier. Il dit à l'article *enthousiasme*, dans le même ouvrage : *L'enthousiasme raisonnable est le partage des grands Poètes..... c'est ce qui fit croire autrefois qu'ils étoient inspirés des Dieux, & c'est ce qu'on n'a jamais dit des autres Artistes.* Pardonnez-moi ; Apollon & Minerve inspiroient le Peintre & le Statuaire, & on l'a dit. On alla même jusqu'à attribuer aux Dieux les ouvrages des Statuaires : *ideo etiam Deorum adscripta operi.* (Plin. l. 34, c. 2.) Tout cela est un peu fou, j'en conviens ; mais pas plus que l'inspiration divine accordée, par exemple, aux vers impies & à la mauvaise physique de Lucrece, quoique soutenus par de l'enthousiasme. La date de ces rêveries est fort ancienne. Les premiers inventeurs en tous genres étonnerent, & l'ignorante admiration s'en prit aux Dieux ; mais la formule fut perpétuée chez les Poètes : voici comment.

Chaque Poète a dit en cent manières, qu'un Dieu l'inspiroit ; chaque lecteur l'a répété ; & de Poète en Poète, de lecteur en lecteur, l'inspiration ne pouvoit manquer de s'établir. Mais nous n'écrivons pas sur le marbre ou sur la toile ; *un Dieu me l'inspira.* Qu'Horace dise ; *quò me, Bacche, rapis tui plenum ?* Il faut bien

voir le Dieu, non seulement inspirer le Poète, mais aussi l'emporter avec violence, & le remplir de sa divinité. Ce qui n'empêche pas que le Laocoon ne nous fasse *frissonner*, parce que cet ouvrage, morceau sublime d'un grand poëme, est le produit de l'enthousiasme. Mais encore une fois, nous n'écrivons ni nos tableaux, ni nos statues : nous faisons des Dieux de marbre, ou de métal, ou en peinture; s'en moque ou les adore qui veut, nous ne contrainsons personne, & nous ne nous en mêlons point.

J'ai dit que Mr. de Voltaire fournit lui-même le moyen de réparer ses fautes : il faut montrer comment il a effacé celle de nous refuser le bénéfice de l'enthousiasme. “ Un Poète dessine
 „ d'abord l'ordonnance de son tableau; la rai-
 „ son alors tient le crayon. Mais veut-il animer
 „ ses personnages, & leur donner le caractère
 „ des passions? Alors l'imagination s'échauffe,
 „ l'enthousiasme agit; c'est un coursier qui
 „ s'emporte dans sa carrière. Mais la carrière
 „ est régulièrement tracée ”.

Il n'y a pas un mot à perdre de ce tableau, tant le Peintre & le Statuaire y sont visibles. Leurs moyens, la marche successive de leurs

opérations, tout, en un mot, y est présenté avec assez de précision pour faire comprendre comment le Poète pense, compose, exécute. Il faut donc conclure que ces Artistes à enthousiasme ont aussi, selon le vieux style, une bonne part de l'inspiration des Dieux, & qu'elle n'est pas exclusivement le partage des grands Poètes.

Voilà comme, en rectifiant ainsi ses fautes, on peut les faire oublier. Quand le sentiment vrai de notre art nous prend au dépourvu, il renverse de fond en comble ce qu'un peu trop de vivacité nous avoit fait hazarder. Je n'oublierai pas de dire que l'enthousiasme du Peintre & du Statuaire n'attend pas pour les échauffer, que l'ordonnance du tableau soit dessiné : le Laocoon, les ouvrages de Rubens & tant d'autres, en font des preuves qui répondront longtemps pour moi.

Je voudrois pouvoir également sauver du blâme de légéreté, les paroles suivantes; mais il n'y a pas moyen. *Michel-Ange a mis de succulens Cardinaux avec de belles femmes nues comme la main en enfer, dans son tableau du jugement dernier.* Point du tout. C'est en paradis qu'il a placé quelques bienheureuses avec cette indé-

cence; mais trop articulées, trop mal coloriées, pour induire en tentation. Les femmes nues de Titien, de Rubens, & celles de Boucher, ont certainement plus réveillé la luxure que celles de Michel-Ange.

Si Mr. de Voltaire, qui ne se donnoit pas pour juge des productions de nos arts, a fait une méprise en parlant du Laocoon, que ne dirons-nous pas du *plus grand connoisseur de l'Europe*, ainsi qu'on l'a écrit du vivant de ce connoisseur?

Mr. Mariette a laissé des preuves de ses connoissances dans la Peinture & la Sculpture, soit antique, soit moderne. Son *traité des pierres gravées* m'a déjà fourni le sujet de quelques observations; il m'en présente une autre, qui ne fera pas ici sans à propos. On trouve dans le tome 2, N°. 95, une cornaline qui représente fort imparfaitement le groupe du Laocoon, & qui selon Mr. Mariette, *nous le montre tel qu'il devoit être en sortant d'entre les mains des habiles gens qui l'ont travaillé; ce qui est assurément bien curieux.* L'Auteur dit ensuite, & selon la cornaline, que le bras droit du Laocoon, qui manquoit lorsqu'on fit la découverte de ce groupe, se replioit au-dessus de sa tête, au lieu de

se porter en dehors, comme il est aujourd'hui par la restauration.

Je crois qu'un connoisseur plus attentif auroit dit : “ le Laocoon de cette gravure mé-
 „ diocre, tourne la tête vers le bras droit ; dans
 „ le marbre elle est tournée vers le bras gau-
 „ che, & la tête n'a pas été restaurée. Le poi-
 „ gnet gauche qui n'est pas non plus restauré,
 „ tourne en dessus dans le marbre, & dans la
 „ gravure, il tourne en dessous”. Le connois-
 seur que je suppose, voyant cette gravure fort
 différente de l'original, auroit dit aussi : “ le
 „ grand cercle d'un serpent que le graveur a
 „ fait passer par dessus la tête de son Laocoon,
 „ lui a conduit un bras dans cette place, & il
 „ aura cru ce changement aussi heureux que
 „ les autres qu'il a jugé à propos de faire, &
 „ il s'est trompé”.

Ainsi la conclusion de Mr. Mariette pour ce bras restauré, n'a aucune force, ni aucune justice, puisque la tête, le poignet gauche, & d'autres différences capitales, déposent contre son raisonnement, qui ne paroît pas *assurément bien curieux*. Mais Mr. Mariette n'étoit pas Artiste : les connoissances qu'il avoit d'ailleurs, rendront cependant ses écrits utiles en quelque sorte

aux beaux arts. On en exceptera entre autres une partie de son traité des pierres gravées, & particulièrement ce qu'il dit de celle-ci. Car si nous n'avions pas le Laocoon, s'il ne nous en restoit que les deux ou trois lignes de Pline, & cette petite pierre, on pourroit dire en la voyant; le marbre étoit ainsi composé dans toutes ses parties: mais quand on voit le marbre aussi différent qu'il est de cette gravure, comment peut-on donner quelque autorité à une copie infidèle à tant d'égards?

C'est qu'on n'y fait pas assez d'attention. C'est qu'on ne pense pas que le Statuaire Bandinelli, qui a restitué le bras droit du Laocoon, favoit mieux l'anatomie que Mr. Mariette, & qu'il voyoit par l'os de l'épaule, & son ressort avec la clavicle, que ce bras, sans être cassé, ne pouvoit pas être aussi levé que l'a fait le graveur en pierre. L'Auteur des *Mémoires généalogiques de la maison de Médicis* (Liv. 25. pag. 229.) a copié Mr. Mariette, sans se douter qu'il copioit une erreur pitoyable au jugement de l'Anatomiste & de l'Artiste, qui voient l'ouvrage des trois Statuaires Grecs & la pierre gravée.

Passons de ces erreurs à un objet plus utile,

à l'histoire de l'art. J'ai vu dans le cabinet de Mr. de Smeth à Amsterdam, un petit bronze d'environ cinq pouces de hauteur : il représente le Laocoon & ses deux enfans. La figure du pere est posée comme celle du marbre antique, à l'exception des bras, des jambes & de la tête, qui ont des différences notables : pour les deux enfans, ils sont absolument changés. Celui du côté droit, est tombé mort ou mourant sur la cuisse du pere, & son dos qui se présente, produit une masse large, un repos harmonieux, qui me paroît l'emporter de beaucoup sur celui de Rome : par sa proportion, il paroît du même âge. L'autre enfant peut avoir quatre ans ; il est assis au bas & au côté gauche de Laocoon, & par ses cris & ses efforts, il veut se débarrasser du serpent qui l'enveloppe.

Ce petit bronze est très-bien exécuté, c'est-à-dire, autant que peut l'être une belle esquisse étudiée, de cette proportion. Mais est-il antique ou moderne ? Si je le compare à d'autres bronzes antiques de sa grandeur, je le trouve antique. Si j'ajoute à cette présomption, qu'il fut apporté de Grece par un voyageur qu'on m'a dit s'y bien connoître, & qu'il passa successivement à des personnes en état de l'apprécier, mes dou-

tes auront disparu, & ce bronze aura suffisamment les preuves de son antiquité. Il résultera donc que les Auteurs du très-beau groupe de marbre, n'auront pas choisi le mieux possible pour l'exécuter, puisqu'assurément l'aspect de cet enfant mort ou mourant, est encore plus attendrissant que celui du marbre; ou qu'il y avoit un autre groupe de Laocoon, ou qu'un autre Statuaire aura dit: *Voici comment je le composerois; & je varirois ainsi la poésie de mon sujet, en ne présentant pas trois expressions de douleur égales dans mes trois figures.* Ce Statuaire eut eu raison sans-doute: mais Ageffander, Polydore & Athénodore, pour ne nous avoir pas donné peut-être la meilleure idée possible, n'en ont pas moins produit dans l'Art, un chef-d'œuvre d'un ordre très-supérieur.

Peut-être aussi les trois Artistes avoient-ils fait chacun une esquisse, & qu'ils se serent déterminé en faveur de la composition qui remplissoit le mieux la niche. Ont-ils sacrifié une idée préférable quant au sentiment, à l'objet de la décoration? Je n'en fais rien; mais c'est un malheur pour le Statuaire, lorsque son génie se trouve arrêté par de telles conventions. Il n'a pour dédommagement qu'un petit bronze, & la postérité s'en saisit, s'il peut lui parvenir. Quelques

milliers d'années après que l'Artiste n'est plus, un autre Artiste va loin de chez lui, dans un cabinet, il y voit un fort petit bronze, dont personne encore n'avoit tracé une ligne, & le premier, il rend un hommage public à l'Auteur d'un bel ouvrage. Mais de quelles légères circonstances cela dépendoit !



SI J'AI TORT, ILS AURONT RAISON.

Monsieur de Voltaire, dans les *Questions sur l'Encyclopédie*, article *Epopée*, rapporte quelques-unes des métaphores de l'Iliade, & dit: *toute l'Iliade est pleine de ces images; & c'est ce qui fesait dire au Sculpteur Bouchardon, lorsque j'ai lu Homère, j'ai cru avoir vingt pieds de haut.* Mr. le Comte de Caylus, qui se dit dépositaire du fait, le rapporte un peu différemment dans *ses tableaux tirés d'Homère & de Virgile*, p. 277. " Il suffit de conter, dit-il, ce qui m'est arrivé
 „ il y a quelques années avec Bouchardon. Ce
 „ grand Artiste venoit de lire Homère dans une
 „ vieille & détestable traduction françoise; ” (*il est étonnant qu'il ne connût pas celle de Madame Dacier.*) " Il me dit, les yeux pleins du feu dont
 „ sa tête étoit remplie: *depuis que j'ai lu ce livre,*
 „ *les hommes ont quinze pieds, & la nature s'est*
 „ *accruë pour moi* ”.

Ces deux manieres de parler, quoiqu'elles different dans les termes, reviennent au même point, celui d'exprimer par un mot de génie, l'idée de grandeur qui reste après la lecture d'Homère. Peut-être ai-je tort, mais cette lec-

ture me fait tirer une conséquence toute contraire à celle de Bouchardon. Quand j'ai fermé le livre, les hommes que je vois & que j'entens, me paroissent pour la plûpart fort petits, & moi comme eux.

Je suis au pied des Alpes & des montagnes du Chablais: je vois sur ces dernières & devant ma fenêtre, quelque chose qui me paroît comme du gazon, & au bas, à des distances plus ou moins éloignées, des petits tas de petites pierres blanchâtres, & je demande ce que c'est, car le lac de Geneve m'en sépare. On me répond: ce gazon n'est autre chose que d'assez grandes forêts de sapins & de châtaigners; & pour ces tas de petites pierres blanchâtres, ce ne sont non plus que des villages, des bourgs & des villes, où les Dames se coëffent très-haut; mais cependant un peu plus bas que les Alpes. Je fais mon remerciement, & je dis en mon particulier: voilà, comme je m'en suis toujours douté, l'effet de ces montagnes d'environ 2000 toises de hauteur: je ne m'étonne plus de voir si petit ce qui les environne. Il me semble que je lis Homère, que j'apperçois nos fourmillières, où, dans la mienne, je m'agite comme les autres; & qu'au lieu de nous faire paroître grands, le Poète nous rend l'office contraire. Plus je le vois colossal,

&

& plus je voudrois m'élever, ne prétendant pas l'égaliser. C'est le Jupiter de Phidias qui me fait sentir la distance qu'il doit y avoir entre lui & moi. C'est l'Hercule du Carrache qui ne m'élève que pour me montrer combien celui du Lord Shaftsbury est médiocre.

Voici une troisieme édition où l'on peut voir la certitude des faits, & les dispositions favorables de quelques favans pour les Artistes. On fait que Mr. de Boze étoit un profond Antiquaire; quelques-uns disent même qu'il étoit suffisamment pédant, & qu'il croyoit son savoir prodigieux, on pourroit peut-être ajouter, qu'il n'étoit pas fâché de pouvoir découvrir quelques traits d'ignorance dans les Artistes. Mr. de Boze, donc, affuroit que c'étoit à lui-même que le mot de Bouchardon avoit été dit, & il citoit ce mot en preuve d'ineptie. *Croirez-vous, disoit-il, que Bouchardon, ce grand Sculpteur, à l'âge de plus de trente ans, n'avoit pas encore lu Homère? Je le lui prêtai. Savez-vous ce qu'il me dit en me le rendant? Que le Poète avoit peint des hommes de plus de quinze pieds de haut. Il est assez singulier que Mr. de Boze ait prêté à Bouchardon une vieille & détestable traduction d'Homère.*

Vous voyez que le savant prenoit la sensibilité du Sculpteur pour de l'ineptie, & qu'il res-

gardoit l'Artiste comme un homme bien persuadé que réellement & physiquement, ceux de ce tems avoient plus de quinze pieds de haut. Vous pourriez en conclure que l'Antiquaire n'étoit pas sujet à la vision du nouveau lecteur d'Homère, & que cette fois le génie ne parloit pas au génie. Hélas, notre savant oublioit son Quintilien, & notre Artiste qui peut-être ne Pavoit jamais lu, le devinoit, *Zeuxis a fait ses figures d'une proportion au dessus du naturel, assuré qu'elles avoient ainsi plus de noblesse, plus de dignité: on pense qu'en cela, il suivit Homère qui se plait à donner même aux femmes, la taille la plus robuste qu'elles puissent avoir (a).*

En refeuilletant la *vieille & détestable traduction françoise* des tableaux de Philostrate, par Blaise de Vigenere; en me rappelant ces *quinze pieds de haut*; en pensant à Homère & au siege de Troye, il m'est venu des doutes sur l'histoire qui fait dire à Bouchardon, tout aussi bien une ineptie, qu'un mot de sentiment. Je ne parle pas des *vingt cinq pieds*; c'est la répétition exagérée des *quinze*, que MM. de Boze & de

(a) *Nam Zeuxis plus membris corporis dedit, id amplius atque augustius ratus, atque (ut existimant) Homerum secutus, cui validissima quæque forma etiam in feminis placet. l. 12. c. 10.*

Caylus difent avoir entendus. Mais j'observe que dans la Préface des *Héroïdes* du jeune Philoftrate, on foutient qu'au tems de la guerre de Troye, les hommes avoient quinze pieds de haut. *Ce qui fe raconte de leur grandeur, & comme ils paffoient de quinze pieds de haut, j'estimerois cela être fort plaifant à ouïr.* Plus bas un autre interlocuteur ajoute, car cette préface eft un dialogue; *vous avez dit, ce me femble, que vous faites doute que les hommes fuffent en ce fiecle-là hauts de quinze pieds. Mais comme cela foit affez notoire, exigez ce qui refte de notre discours touchant Prothéfilaüs, & tout ce que vous voudrez enquerir des Troyens, car j'estime que vous n'y voudrez en rien contredire.* Puis viennent des os de géants fort antiques, & trouvés en quantité d'endroits.

Bouchardon n'auroit-il pas eu le Philoftrate de Vigenere? N'auroit-il pas auffi parlé de ce qu'il y lifoit, en même tems qu'il parloit d'Homère? N'auroit-on pas fait un officieux *qui-pro-quo* d'un côté; tandis que d'un autre, on en faisoit un mal-honnête? Car enfin, je ne fais ce que veut dire *une vieille & déteftable traduction d'Homère* prêtée à Bouchardon, quand celle de Madame Dacier devoit beaucoup mieux lui convenir: mais celle de Philoftrate me paroît tout expliquer; & les quinze pieds de pré-

férence à toute autre mesure, ne semblent pas venir d'ailleurs.

Mr. le Comte de Caylus ne dit pas avoir vu Homère dans les mains de Bouchardon ; il conte ce qui étoit arrivé depuis quelques années. Notez qu'il imprima ses *tableaux tirés d'Homère & de Virgile* en 1758 ; que Bouchardon mourut en 1762, âgé de 63 ans ; que Mr. de Boze dit que l'Artiste n'avoit pas quarante ans, quand il lut Homère pour la première fois ; que si cela est vrai, c'est parler très-improprement que de dire, *il y a quelques années*, quand il peut y en avoir près de trente ; que la mémoire en ce cas, pourroit fort bien être en défaut ; & qu'enfin la morgue un peu pédantesque de Mr. de Boze, pouvoit aussi l'empêcher de bien entendre ce que lui disoit Bouchardon, lequel de son côté, ne s'exprimoit peut-être pas en savant Littérateur. Car il est certains Savans avec lesquels *il faut bien des cérémonies*, & qui font passer les gens du côté de l'oreille qui n'est que pour les langues vulgaires & maternelles. Toutes ces considérations me font croire que le pyrrhonisme historique n'a pas toujours besoin des siècles pour avoir raison.

Un homme de très-bon sens & de beaucoup d'autres qualités exquisés, prit la liberté de re-

présenter à Mr. de Boze, que Bouchardon avoit voulu faire l'éloge du Poète, & rendre compte de l'impression qu'il avoit éprouvée en voyant les tableaux du Peintre sublime qui montre la nature si grande, si imposante; mais le profane & téméraire médiateur ne fut pas écouté, & se trouva bien heureux de n'avoir pas remporté pour salaire, un savant regard de mépris & de pitié.

Si trois éditions de cette historiette ne suffisoient pas, voici une quatrième qui n'en imposera guere plus que les autres, & qu'il faut rapporter pour montrer aussi, qu'on juge des productions de l'Art, & qu'on en écrit quelquefois, sans ombre de connoissance & de raison. " On reprochoit à Bouchardon d'avoir fait Ulyssé trop grand dans un dessein. *Je venois*, répondit-il, *de lire Homère; tous les objets me paroissoient plus grands*". C'est dans un Commentaire sur la Henriade, par Mr. de la Beaumelle, revu & corrigé par Mr. Freron, que je trouve ce raisonnement, tom. I. pag. 5 & 6.

La figure d'Ulyssé dont on parle, est celle qui évoque l'ombre de Tirésias; chacun connoît cette composition par la gravure, & chacun peut faire avec moi, le raisonnement que voici. Ulyssé est trop grand, dit-on; ce qui ne peut signifier

autre chose que sa proportion démesurée comparativement aux autres personnages. Cependant il est de la même taille que le Tirésias qui boit le sang des victimes dans une petite fosse. Il est vrai que des femmes nues, ombres légères qui arrivent en foule dans une vapeur, sont d'une demie tête au plus, moins grandes qu'Ulysse & Tirésias. Il est vrai encore, que des gens qui sacrifient sur un plan un peu reculé, paroissent moins grands que les deux principaux personnages.

D'où il est aisé de voir que si Bouchardon avoit dit ce qu'on lui fait dire ici, c'est assurément qu'il se feroit moqué de quelques mauvais juges de la perspective, ou qu'il auroit dit une ineptie. On me permettra de ne pas croire le dernier article, attendu que Bouchardon connoissoit la dégradation des objets d'une même proportion, & qu'il étoit sûr de l'avoir observée. On n'a pas songé que pour bâtir un conte passable, il falloit faire dire à l'Artiste : *tous les Ulysses me paroissent plus grands* ; & qu'il falloit aussi supprimer l'estampe, où rien n'est trop grand, ni trop petit.



DU JUGEMENT

DE Mr. LE COMTE ALGAROTTI

Sur la Colonne Trajane.

SI vous voulez voir quelque chose d'assez original touchant la perspective des anciens, lisez la dernière lettre de Mr. le Comte Algarotti sur la Peinture : vous y trouverez que celui qui a exécuté les bas-reliefs de la colonne Trajane, avoit d'excellentes raisons pour faire de la perspective qui, à son point de vue, n'a pas le sens commun. Quelque singulière que soit l'apologie qu'on a faite de ce Sculpteur & de ses fautes, encore faut-il la connoître, pour avoir le droit de l'estimer tout ce qu'elle peut valoir. Écoutez Mr. le Comte Algarotti.

Dans un très-grand nombre de figures, comme seroit la marche d'une armée, une bataille, &c. rien ne pourroit se distinguer, si chaque objet y étoit selon la vérité, dans un aussi petit espace. Cela répond fort plaisamment à l'objection qu'il s'étoit d'abord faite, que les maisons étoient représentées dans ces bas-reliefs, plus petites que ceux qui les habitent. Cet ouvrage, dit-il, doit

être vu à une grande distance. Apparemment qu'une petite maison grandit quand on la voit à une grande distance, & qu'un grand homme ne rapetisse pas lorsqu'il est vu à la même distance.

Les anciens Sculpteurs rendoient apparentes seulement deux ou trois figures sur le premier plan de leurs bas-reliefs ; le reste étoit confus. 1°. Cela est faux. Dans presque tous les bas-reliefs antiques, les figures du second & troisième plan sont aussi saillantes & aussi fortes que celles du premier : défaut particulièrement remarquable à la colonne Trajane. 2°. Quand il n'y auroit dans un bas-relief que deux ou trois figures apparentes, les lignes de la perspective devroient-elles être à contre-sens ? Ce qui est fait pour être vu d'en-bas, devoit-il être dessiné en vue d'oiseau ? Dans les grands bas-reliefs qui décorent l'arc de Septime, les figures du deuxième plan, qui seroit mieux nommé *cran*, ou *étage*, ou *échelon*, attendu qu'il n'y a point de plan, sont plus petites que celles du premier ; mais celles du quatrième & du cinquième sont aussi fortes que celles de devant : il y a un de ces bas-reliefs où elles sont même plus fortes que celles du premier plan.

Tel est aussi ce bas-relief dont la composition

est si ridicule, appelé l'*Apothéose d'Homère*, & que tant de Doctes ont expliqué de tant de manières diversement risibles, quoique fort savantes. Un de ses Doctes assure que *ce Marbre est d'une beauté singulière, & qu'il marque parfaitement la sagesse, l'étendue de l'esprit, le grand savoir & l'habileté de l'illustre Sculpteur Archelaus, fils d'Apollonius*. Bayle dit aussi que c'est un marbre d'un travail exquis: (Nouv. de la Rép. des Lettres, tom. I. p. 74. Amst. 1684.) Mais Bayle n'est là que l'écho d'un Antiquaire qui se trompoit. Madame Dacier, comme de raison, n'a pas manqué de s'en mêler un peu, & de répéter aussi dans sa vie d'Homère, que *ce marbre d'une beauté singulière, marque parfaitement la sagesse, l'étendue d'esprit, le grand savoir & l'habileté du Sculpteur*. Le P. Montfaucon n'a pas non plus gardé le silence. Prosper Marchand a fort curieusement broché sur le tout: j'ignore si on s'en est beaucoup occupé depuis. Quand on a vu de sang froid les assertions savantes & contradictoires occasionnées par ce bas-relief, comme aussi par d'autres monumens de l'antiquité, on doit être bien averti que la science conjecturale & ténébreuse de l'interprétation, appliquée à certains objets, n'a le plus souvent qu'un vain éclat d'érudition,

qui se dissipe en fumée, sitôt que les principes de l'art en approchent. Très-assurément je rends un sincère hommage à la vraie science ; mais je trouve qu'il est un peu triste que des savans du premier ordre viennent échouer, presque à chaque instant, à l'écueil de nos arts.

Les Artistes & les autres connoisseurs qui ont vu ce bas-relief, savent que le travail en est médiocre, & la composition pitoyable. Je ne m'appuyerois pas du suffrage de Mr. Winckelmann, s'il n'étoit ici conforme à celui des Artistes : je dirai donc qu'il est loin de regarder ce petit morceau comme un chef-d'œuvre. Pour moi qui connois sa composition seulement par les gravures, je suis certain de sa foiblesse ; & foiblesse au point que si un de nos Sculpteurs en produisoit une semblable, il feroit bien & dûement sifflé.

Ce n'est pas qu'il n'y ait dans ce marbre quelques figures dont l'intention ne soit bonne & d'un bon style. Mais les Ecoles grecques enseignant, inspirant une grande manière, le reflet de cette manière s'étendoit nécessairement jusques sur les plus médiocres ouvrages. C'est, je crois, ce que plusieurs savans Écrivains n'ont pas distingué : ils ont apperçu ce style d'école ; il leur a tenu lieu de tout, & ils ont crié au

miracle. Il est vrai que pour un ouvrage moderne qui auroit un reflet de ce beau style, les mêmes hommes raisonneroient autrement; ils appelleroient *bêtise* à Paris ce qu'ils nomment *sagesse* à Rome, & pour cette fois ils auroient bien raison. Si les Savans qui ont fait le pompeux éloge qu'on vient de lire, avoient eu quelques connoissances de l'art, assurément ils n'eussent pas ainsi prostitué la louange; parce qu'ils eussent senti qu'il ne leur restoit rien pour louer l'Apollon, la Vénus, le Laocoon, le Gladiateur; en un mot les chef-d'œuvres de la sculpture grecque. Quand on veut appuyer & prouver le mérite des Anciens, il faudroit au moins ne pas choisir ceux de leurs ouvrages qui prouvent le contraire. Mais continuons.

A quoi il faut ajouter, que dans les bas-reliefs, il n'y a ni accident de lumiere, ni couleur locale qui puissent aider à l'artifice, pour faire ressortir certaines figures, certains groupes, certaines parties de la composition. Assurément, dans les bas-reliefs de la colonne Trajane il n'y a rien de cela, & je conviens qu'il ne l'y faudroit pas; mais à l'exception du clair-obscur, vous le trouverez dans ceux des grands Sculpteurs modernes. Bernin, Alegarde, Angelo-Roffi, le Gros, & d'autres encore, vous apprendront que c'est

au génie de l'art à étendre le cercle étroit dans lequel les Anciens se sont renfermés en faisant leurs bas-reliefs, & que cet ouvrage peut, dans certains cas, être un tableau en sculpture; qu'il peut avoir des accidens de lumière, d'ombre, de demi-teintes & de reflets harmonieux; en un mot, des moyens *pour faire ressortir certaines figures, certains groupes, certaines parties de la composition.* Un bas-relief est susceptible de grands effets, selon la place, le sujet & le génie du Sculpteur.

Le Sculpteur de la Colonne Trajane devoit assurément laisser de côté l'exacte vérité & les regles de la perspective, qui l'auroient empêché d'arriver à son but. Il devoit s'attacher à représenter les choses comme des especes d'emblèmes; parce qu'alors on les comprendroit mieux. C'est peut-être la première fois qu'on a dit, que la mauvaise perspective & les emblèmes mal raisonnés, faisoient mieux comprendre le fait qu'ils représentent. On avoit cru qu'une figure d'homme emblématique devoit être plus petite que son logement; on étoit fondé sur le sens commun & sur ce précepte,

*Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable;
Il doit regner par-tout, & même dans la fable.*

De toute fiction , l'adroite fausseté

Ne tend qu'à faire aux yeux briller la vérité.

Tout Artiste qui n'a pas le sens dépravé , préfere une fausseté adroite qui fait mieux comprendre une vérité , à une fausseté d'autant plus mal-adroite qu'elle fait disparoître le vrai , ou le vraisemblable. Mais un nouveau Prédicateur vient ouvrir les yeux des Amateurs & des Artistes. Il resteroit à savoir cependant , si des emblèmes , fussent-ils bien exécutés , sont plus clairs que la simple représentation des faits ne le seroit ; sur-tout quand l'Artiste a l'intelligence d'un Peintre & celle d'un Sculpteur habile dans cette partie. Le Sculpteur n'a sur cela d'autres principes que ceux du Peintre ; & le Peintre qui n'en conviendrait pas prouveroit qu'il ignore l'étendue de l'art.

C'est pour cela que ce Sculpteur a rapetissé les maisons , les ponts , les magasins , les forteresses , & qu'il a donné la taille gigantesque aux figures qui sont sur le devant de l'édifice. Quand on est bien décidé à décrire ainsi les bas-reliefs de la colonne Trajane , il faut premièrement avoir abattu la colonne Trajane , en avoir détruit tous les plâtres , les desseins & les gravures ; il faut encore s'être bien assuré que tous les contem-

porains ont perdu la mémoire : alors on peut croire qu'il ne se trouvera personne qui vous dise , *il n'y a dans ces bas-reliefs aucune figure gigantesque ; parce que celles du premier plan , & celles qui sont derrière les maisons sur le second & troisième plan , sont toutes de la même proportion ; ou s'il y a par endroits , quelque diminution , elle n'est pas sensible. Où est donc le gigantesque ?* Il est d'ailleurs aisé d'appercevoir dans cet exposé une adresse , qui ne paroît pas absolument honnête , en ce qu'elle tend à vouloir donner le change. L'Auteur ne s'est pas souvenu du précepte , *rien n'est beau que le vrai.*

Très-peu d'hommes qui défendent une ville ou un logement , représentent plusieurs cohortes. Cela est vrai quand le Sculpteur , ainsi que le Peintre , fait appercevoir par des épées , des piques , ou telle autre chose semblable , qu'il y a beaucoup d'hommes ; mais lorsque pour emblème on vous campe dans un tableau , ou dans un bas-relief , trois ou quatre soldats , platement seuls où il en faut indiquer mille , on rit & de l'emblème & du sophisme apologétique.

Sur le revers des médailles il n'y a que trois ou quatre figures pour représenter les allocutions & les libéralités du Prince ; cependant toute l'armée & le peuple Romain y étoient. 1°. Il

n'est pas toujours vrai que sur ces médailles il n'y ait que trois ou quatre figures ; & ce qui n'est pas constamment observé dans un usage ancien , n'est point une autorité qui doive exclure d'autres manieres de représenter les mêmes sujets.

2°. La convention numismatique est particulière aux monnoies & aux médailles ; elle ne fait pas regle pour la sculpture qui peut faire tableau : si pourtant quelques bas-reliefs avoient été faits dans le genre des médailles , & qu'ils eussent eu le même but , il ne faudroit pas regarder ces ouvrages comme le type des bas-reliefs en général ; parce qu'en confondant l'objet de ces différentes productions , on montreroit aussi peu de connoissances de la sculpture que de l'art numismatique.

On trouve cependant des médailles antiques où cette prétendue regle n'est point observée : leurs Auteurs ont eu assez de jugement pour penser juste , & assez de force pour résister au torrent ; ils se sont moqué d'une ineptie accréditée ; ils ont montré que dans un fort petit espace , on peut représenter un grand sujet , comme il a dû se passer.

Dans les médailles du Roi de France on voit des exemples antiques contraires à la petite ma-

niere de représenter une multitude ; & la supériorité de ces compositions n'est point équivoque. Une de ces médailles représente les Sabines, qui les cheveux épars, leurs enfans entre leurs bras, se jettent au milieu des Romains & des Sabins qui combattent. Le nombre des figures y paroît immense, & n'est terminé que par la bordure. Une autre représente une armée qui prête le serment à l'Empereur : le sujet est aussi composé de maniere que la bordure qui le coupe, laisse imaginer une grande multitude de soldats. Il y a encore d'autres exemples qui prouvent que les anciens Artistes ont, par fois, bien composé des médailles dont les sujets devoient faire tableau. Mais, n'y eut-il que les deux que je rapporte, ils suffisoient pour autoriser à faire ce raisonnement : *il y a deux manieres de représenter un grand sujet dans un petit espace ; toutes deux sont antiques : l'une est ridicule, fausse, & ne doit son existence qu'à la barbarie & à l'enfance de l'art : l'autre est raisonnable, vraie, elle approche davantage le fait représenté du fait réel : à laquelle, si on avoit un parti à prendre, devoit-on se conformer ?*

Ceux qui ne prononceroient pas en faveur du second parti, ne montreroient ni sens, ni goût, ni connoissance des principes & du but de l'Art :
ils

ils s'excluoient eux-mêmes du nombre de ceux à qui l'Artiste s'adresse, attendu qu'il ne doit parler qu'aux gens qui peuvent l'entendre. L'Antiquomanie répondra : *ce que vous blâmez est plus fort que vous, c'est un usage consacré, affermi par les siècles & respecté par les savans.* On fait bien que l'Antiquomanie ne doit pas toujours raisonner juste; mais ici elle auroit beaucoup moins de sens que les savans qui faisoient tourner le soleil autour de la terre : ils avoient au moins pour eux l'apparence & le texte sacré; mais nos Savans ne peuvent citer qu'une vieille routine, établie d'abord par d'ignorans Artistes, suivie par les bons qui n'y ont pas pensé, canonisée par l'aveugle coûtume qui ne réfléchit point : & voilà comment certains Savans sont conduits par les Artistes, lorsqu'ils croient bonnement les instruire. Il seroit donc aisé à ces Messieurs d'appercevoir qu'ils ne font que répéter ce que nos Peres ont enseigné; mais le mal est, qu'ils répètent indistinctement les foiblesses de nos maîtres & leurs traits de génie, sans s'appercevoir que cette conduite est un mur de séparation qu'ils élèvent entre le Savant qui prêche, & l'Artiste qui pense.

Que par une finesse de son Art, le Sculpteur s'éloigne en beaucoup de choses de la vérité, c'est une preuve certaine qu'il a observé très-réligieusement la vérité. Voilà encore bien ridiculement em-

ployer le sophisme. Quand le Sculpteur s'éloigne de la vérité pour faire paroître une chose vraie, plus vraie encore, il connoit les finesse de son Art; mais lorsque par ignorance il fait paroître faux & absurde ce qui doit paroître vrai, c'est un ouvrier sans génie, sans goût, sans intelligence, qui n'a que le mérite de l'exécution, précisément comme celui qui a fait les figures de la colonne Trajane plus hautes que leurs maisons. Et quand, pour canoniser des sottises, on les appuie d'un précepte aussi délicat, on est un parleur qui répète sans à-propos, ce qu'il a entendu dire à propos cent & cent fois par les Artistes: ou bien on écrit contre sa pensée; auquel cas on craint plus les contemporains, qu'on ne respecte la postérité.

Ainsi les erreurs qui à la première vue semblent être dans les Bas-reliefs des Anciens, & particulièrement dans la colonne Trajane, sont un mystere des ouvrages de l'Antiquité. Un mystere! jamais dans les Arts inéptie ne fut un mystere. Si cette misérable entente, cette perspective ridicule, sont un si beau mystere, pourquoi n'engage-t-on pas les Sculpteurs modernes à en enrichir leurs bas-reliefs? Mais ils tourneroient le dos au barbare qui le leur proposeroit.

En effet, le soleil levant représenté par un buste de femme, est-il *une finesse de l'Art?* Un

soleil levant & rayonnant, ne seroit-il pas une meilleure finesse?

Une prison de trois à quatre pieds de hauteur, & dont la porte est précisément haute & large, comme la jambe de ceux qui y touchent pour y entrer, est-elle une finesse de l'Art?

Est-ce par une finesse ou un mystere de l'Art, que des gens mettent le feu à leur ville, composée d'édifices qui n'ont proportionnellement que deux, trois, quatre ou tout au plus cinq pieds de hauteur? Et puis il faut voir comment ce feu est mis, comment il brûle, & comment le tout est absurde.

Est-ce une finesse de l'Art que des femmes Daces brûlent froidement trois prisonniers Romains, qui ne s'en occupent guère, & que cette exécution se fasse tout auprès de Trajan & de ses soldats qui sont fort tranquilles & n'y regardent pas? C'est peut-être un mystere.

Est-ce par une finesse de l'Art qu'un soldat s'appuye le coude sur le toit d'une maison qu'il brûle, comme on s'appuye sur une table?

Qui voudroit s'appesantir sur toutes les absurdités révoltantes qu'on voit dans ces bas-reliefs, en auroit pour long-tems. Mais un homme d'esprit ne doit-il pas être honteux, quand après avoir fait l'apologie de tant de sottises, il se dit le soir: *qu'as-tu fait aujourd'hui?* Encore

s'il eût loué seulement l'exécution de plusieurs très belles figures ; s'il nous eût dit qu'il y a là des têtes dont le travail & le caractère doivent à jamais servir d'exemple aux Artistes qui en auroient de semblables à faire, il auroit lui, laissé croire à la postérité qu'il étoit connoisseur, & qu'il ne vouloit déshonorer, ni son jugement, ni sa critique.

Les bas-reliefs de la colonne Trajane ont été moulés à Rome à grands frais ; on les attendoit à Paris avec impatience ; on courut en foule pour les admirer, & l'on fut bien surpris, quelques efforts qu'on fit pour les trouver beaux en tous points, de les voir si mal composés, & d'une entente aussi ridicule ; aux belles figures & aux belles têtes près qu'on en a dessinées, le reste est tombé dans l'oubli. On entend bien que c'est uniquement pour ce qui concerne les principes & l'intelligence de l'Art ; puisque ce monument nous instruit de plusieurs usages militaires des Romains.

Croyez-vous que si ces bas-reliefs eussent été généralement beaux, l'Académie n'en eût pas fait pour les élèves, une base d'étude, qui leur donnât le vrai goût, & leur enseignât l'art ingénieux du bas-relief ? Croyez-vous que Mr. le Comte de Caylus, zéléateur de l'Antiquité comme il étoit, eût laissé pourrir tranquillement ces ouvrages empilés dans un magasin, & qu'il ne les eût pas

fait deffiner par de jeunes gens? Voyez le premier tome du *Parallele* de Charles Perrault, où si tout n'est pas bon, tout n'est pas non plus à rejeter. Mais lisez le précepte suivant, & si vous ne le mettez pas dans la classe des inepties sur l'art, c'est apparemment que vous le trouverez bon. *Ces belles choses* (les colonnes Trajane & Antonine) *suffisent pour faire seules un Sculpteur habile ; mais pour former un grand Peintre, elles ont besoin des vérités de la nature.* Encore s'il y avoit *des vérités de la couleur*, on auroit moins à reprocher à Mr. de Piles auteur du précepte.

J'ai lu beaucoup de mauvais raisonnemens sur la Sculpture, mais je ne me souviens pas d'en avoir beaucoup rencontré qui l'emportent sur la lettre de Mr. le Comte Algarotti: & il écrivoit sur les Arts; & c'étoit un homme d'esprit.

Dans l'Encyclopédie, au mot *Colonne Trajane*, on trouve une méprise, qui, si elle mérite attention, doit être observée par un Sculpteur: de la part d'un Architecte l'observation eût été fort honnête. L'article dit, d'après Mr. Rollin, que les actions de Trajan furent *gravées sur le marbre, du plus riche style qui ait jamais été employé.* En supposant cette phrase fort claire & d'un bon style, on n'y voit pas que Mr. Rollin connût celui du bas-relief. Mr. le Chevalier de Jaucourt, Auteur de l'article, dit tout de suite, aussi d'après

Mr. Rollin: *l'Architecture fut l'Historiographe de cet ingénieux genre d'Histoire.*

A l'article *Trajane* (Colonne) où ce n'est pas Mr. Rollin qui est copié, on lit: *quoiqu'il soit vrai que toutes les regles de la Perspective y sont violées, que son ordonnance, & même son exécution, sont en général contre l'Art & le Goût; néanmoins ce monument est recommandable pour quelques usages qu'il nous a conservés, & pour quelque partie de l'Art: ainsi l'Artiste & l'homme de lettres doivent également l'étudier, par le profit qu'ils en doivent retirer.*

Ce jugement exact est un peu contraire au précédent, mais il faut en rejeter la contradiction sur la distance qu'il y a entre la lettre C & la lettre T: on voit plus d'un Ecrivain tomber dans ces petites fautes, à des distances beaucoup moins grandes.

Voyons la méprise, & ce qu'on eût dû faire pour l'éviter avant d'écrire: *l'Architecture fut l'Historiographe de cet ingénieux genre d'histoire.*

1°. Les bas-reliefs sculptés autour de la colonne Trajane sont-ils de la Sculpture, ou de l'Architecture? 2°. Si un Sculpteur eût représenté sur de grandes dalles de marbre les sujets qui sont sur la colonne, la sculpture n'eût-elle pas été *l'Historiographe* des actions de Trajan. 3°. Si la colonne eût été unie, l'Architecture eût-elle été *l'His-*

riographe, de cet ingénieux genre d'Histoire? 4°. Si il n'y avoit aucune figure gravée sur le monument, seroit-il recommandable pour quelques usages qu'il nous eût conservés, & pour quelques parties de l'Art? 5°. Et conséquemment, l'Artiste & l'homme de lettres devoient-ils également l'étudier, pour le profit qu'ils en pourroient retirer? Si on se fut fait ces questions avant d'écrire, on eût dit simplement: *la Sculpture, de concert avec l'Architecture, fut l'Historiographe de cet ingénieux genre d'histoire*, & l'Article *colonne Trajane* eût été, à cet égard, à l'abri de toute censure raisonnable.

La maniere dont Mr. Rollin & Mr. son Copiste ont raisonné de cette colonne, est assez semblable à celle du Jurisconsulte *Paulus Julius*. Il prétendoit que la Peinture n'étoit que l'accessoire de la planche sur laquelle on peignoit, & que la planche étoit préférable. Il rejetoit les opinions contraires par cette raison sans réplique: *il faut que la chose qui ne peut exister sans une autre, le cède à celle-ci (a)*. Quand un savant du second siècle, ou de quelque siècle que ce soit, a l'esprit assez faux pour produire sérieusement un sophisme aussi ridicule, il sem-

(a) *Necesse est, eî rei cedi, quod sine illâ esse non potest.*
(Digest. lib. 6. tit. 1. §. 3. Paulus, Lib. 21. ad edictum).

ble que son erreur doit être un avertissement pour les Doctes qui lui succèdent. Si quelques-uns des nôtres, après avoir lu, ou sans avoir lu, le Digeste & Paulus, ont les mêmes travers que ce Jurisconsulte avoit sur les Arts; c'est que l'erreur touche à l'autre côté de la ligne de nos connoissances, dans quelque siècle que nous vivions, & quelle que soit notre profession. Il seroit affligeant de croire que le papier de *Paulus Julius*, valut plus que son écriture.

Après ce que j'ai dit de la colonne Trajane, je ne m'amuserai pas à répondre à quelques mots de Mr. Rollin; mais je les rapporterai pour montrer jusqu'à quel point ceux qui en ont écrit, avoient les yeux fermés sur cet objet.

“ Quant à la colonne Trajane, si la perspective n'y a pas été exactement observée, ce n'est point par ignorance des regles de l'art, mais parce que souvent les grands maîtres se mettent au-dessus des regles mêmes, pour atteindre plus sûrement à leur but. Mr. de Piles reconnoît que le défaut de gradation dans cette colonne, ne doit être attribué qu'au dessein que l'ouvrier, supérieur aux regles de son Art, avoit de soulager la vue, & de rendre les objets plus sensibles & plus palpables”. C'est sans-doute pour cela qu'il faisoit une maison grande comme la jambe de l'homme qui est derrière.

DISCUSSION UN PEU PÉDANTESQUE,

Sur la Vénus de Médicis.

DEs Antiquaires affurent que la Vénus de Guide étoit dans l'attitude précise de celle de Médicis: on a gravé d'après des Antiques, des Vénus de la même position; & à la faveur de quelques médailles & de deux ou trois passages des Anciens, qui ne font rien moins que décisifs, on a formé ce qu'on appelle des preuves. On savoit pourtant que le nom de *Cléomène, fils d'Apollodore*, est écrit au bas de la Vénus de Médicis, & l'on pouvoit penser que si les deux statues étoient semblables, l'une étoit la copie de l'autre. Voyons ce qu'il en peut être.

Praxitèle, antérieur à Cléomène, ne l'a pas copiée; mais est-il croyable qu'au milieu de la Grèce, au siècle d'Alexandre, Cléomène ait osé mettre son nom seul à une copie. Ce Statuaire vivoit, dit-on, peu après Alexandre, & la Vénus de Praxitèle étoit trop récente pour oser, en la copiant, s'attribuer l'originalité & se flatter qu'on en seroit cru sur sa signature. L'inscription d'une autre statue de Vénus, nous laisse un modèle de l'usage modeste des anciens copistes. L'original avoit été fait dans la Troade, peut-être dans la

ville de Troas; & au bas de la copie on lit en grec; *Ménophante la faisoit d'après la Vénus en Troade.*

Il y a donc quelque vraisemblance que la Vénus de Praxitèle n'étoit pas semblable à celle où nous lisons le nom de Cléomène, & que les médailles qui prouvent, dit-on, leur ressemblance, ont été faites d'après la dernière. S'il y a de petits changemens, de petites additions, on fait que les graveurs prenoient souvent cette liberté. On dit aussi que la Vénus sortant du bain, (la 85^e. fig. de Perrier) est une copie de celle de Praxitèle. On en trouve, dit-on, la preuve sur une médaille du Roi de France, où le mot ΚΝΙΔΙΩΝ est écrit. Mais comme l'original de la statue gravée sur cette médaille, est dans les jardins du Vatican, on peut juger, & des éloges que Pliné fait de cette figure, & des connoissances de certains Antiquaires, & peut-être aussi du talent de Praxitèle: mais j'en ai trop bonne opinion pour ne pas croire les modernes en défaut. Pour la Vénus de Médicis, il y en a plusieurs à Rome dans son attitude; j'en ai même vu une à Pétersbourg, laquelle paroît à quelques égards, aussi belle que celle de Médicis; elle y est du tems de Pierre le Grand. Celle de Praxitèle périt, dit-on, dans l'incendie de Constantinople, en 465.

Il est dit, dans le *Musæum Florentinum*, que la Vénus de Médicis n'est pas de Cléomène, parce que Pline qui fait mention de neuf statues de Vénus, ne dit pas que cet Artiste en ait fait une, & qu'il ne lui donne que les Muses des monumens d'Asinius Pollion. Pline auroit pu ignorer le fait, ainsi qu'il en ignoroit d'autres. L'inscription, dit Mr. Gori, est gravée sur un morceau de marbre rapporté à la plinthe, les lettres ont été dorées, & l'écriture est moderne. Cette plinthe avoit donc été brisée : comment peut-on affurer que l'accident n'ait pas trop mutilé l'écriture, pour la pouvoir bien mastiquer, & qu'on n'aura pas pris le parti de la rétablir comme on a pu, sur un morceau rapporté ? Qu'y a-t-il d'extraordinaire aussi, que les lettres en soient dorées, si les premières l'étoient ; les cheveux de la statue l'étoient bien ? Autre inconvénient. On a placé de préférence, le nom de Cléomène tandis qu'on avoit *Alcamène*, *Scopas*, & *Praxitèle* à choisir dans Pline : ils ont fait des Vénus. Il n'y auroit pas eu trop de vraisemblance qu'on eût fait ce choix ; cependant on l'auroit fait, puisque le nom de Cléomène y est.

Encore un autre inconvénient. On a écrit *ἔπρωσεν* pour *ἔποίησεν*, ce qui ne se trouve, dit-on, sur aucun monument qui n'est pas restauré ;

in omnibus sinceris monumentis. Le nombre des exemples de ce verbe mis au parfait, est si grand sur des *monumens sinceres*, que je suis surpris de l'affertion de Mr. Gori. Je veux que cette écriture soit moderne, & qu'il soit plus dans l'usage des anciens Artistes de mettre *il faisoit*, que *il a fait*; & je demande pourquoi les restaurateurs de l'inscription, pour mieux lui donner l'air antique, n'ont pas mis ce verbe comme ils voyoient au Torse, à l'Hercule, au Gladiateur & à tant d'autres; car ce n'est pas un marbrier moderne qui a composé ΚΛΕΟΜΕΝΗΣ ΑΠΟΛΛΟΔΟΡΟΥ ΑΘΗΝΑΙΟΣ ΕΠΩΕΣΕΝ. *Cléomène fils d'Apollodore Athénien l'a fait.* Cet ΕΠΩΕΣΕΝ est, dit-on, une faute énorme, indigne d'un Sculpteur Athénien. Sans doute qu'il faudroit ΕΠΟΙΗΣΕΝ; mais en convenant de l'énormité de la faute, seroit-il impossible à toute rigueur, qu'un Statuaire Athénien l'eût commise? J'ai sous les yeux plusieurs de ces sortes de fautes d'orthographe, déposées sur des marbres & des médailles antiques; les Savans les connoissent, & savent que les Artistes Grecs en commirent plus d'une.

Oh, dira-t-on, si la méprise eût été d'un Statuaire Athénien, l'auroit-on laissé faire, ou ne l'auroit-on pas corrigée? Pas plus que d'au-

très à peu près du même genre , & qui subsistent. On me permettra de demander aussi pourquoi , si elle est d'un moderne , la savante Italie a pu la laisser faire , ou ne l'a pas corrigée ?

Mr. Winckelmann , entre plusieurs exemples de ces fortes de fautes qu'on a laissé faire , & qu'on n'a pas corrigées , rapporte celui-ci. *Lo Scultor antico* , dit-il , *ha sbagliato nella suddeta parola , ommettendovi la lettera τ in mezzo , sicchè vi si legga ANAΠAOMENOS , in vece d'ANAΠATOMENOS.* pag. 88. *Monumenti antichi inediti.* Le Statuaire étoit Grec , son Hercule qui se repose , & l'inscription , ne sont point contestés (a). Ces exemples suffisent pour prouver qu'on écrivoit quelquefois mal sur les statues , & qu'on laissoit subsister cette écriture , puisqu'elle s'y lit encore. Le fils d'Apollodore ou tel autre Statuaire , favoit-il écrire correctement sa langue ? il favoit faire une belle Vénus , & je crois qu'il a des imitateurs. Ainsi je pense que , quelque soit l'auteur de la belle Vénus de Médicis , Mr. Gori n'a pas rendu ses preuves

(a) On lit aussi sous une buste antique , au Cabinet du Roi de Naples , ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΣ ΕΠΟΕΣΕ. Le verbe est fautif assurément , & il n'en est pas moins écrit par l'ancien Artiste Grec.

inexpugnables. Il m'est permis de croire aussi que Mr. Mariette qui copie religieusement les raisons de Mr. Gori, dans le premier tome de ses pierres gravées, p. 102. n'a pas non plus imaginé qu'elles étoient infirmes.

Je n'aurois plus rien à dire de cette inscription, si je n'avois pas vu à la Haye, chez le Prince Gallitzin, un fort ancien plâtre, où le nom est *Diomède*, & non pas *Cléomène*, & où le verbe est également fautif. Ce nom n'est point gravé sur le plâtre; il est aisé de voir qu'il est empreint sur la plinthe, dans un moule qui l'étoit sur le marbre, comme la statue.

François I. fit mouler en Italie plusieurs belles statues antiques, au nombre desquelles étoit la Vénus; le plâtre que je dis ne feroit-il pas de ce tems? Puisque j'ai rapporté l'inscription telle qu'elle est aujourd'hui à Florence, il convient que je donne celle que je lis à la Haye: ΔΙΟΜΗΔΗΣ. ΑΠΟΛΛΟΔΩΡΟΣ. ΑΘΗΝΑΙΟΣ. ΕΠΩΕΣΕΝ. On voit que le second mot est fautif, & qu'il faudroit ΑΠΟΛΛΟΔΩΡΟΥ: ainsi, des deux manières, on a mal fait cette inscription, soit en la restaurant, soit en la composant en Grece ou en Italie.

Il est vrai qu'on ne trouve aucun ancien Statuaire qui se nomme Diomède; mais Gruter produit un épitaphe où est le nom d'un *Diomède*

Cifeleur. Ce titre n'est pas une preuve absolue fans doute ; auffi ne le donnai-je que pour une induction qui peut conduire à une grande vraisemblance. Ne feroit-il pas croyable que ce Diomède s'il étoit jeune encore, eût abandonné le cifelet pour étudier sérieusement la Sculpture, & qu'il eût fait la Vénus ? Pline nous apprend que Lyfippe commença par être ouvrier en bronze, & qu'il s'enhardit à étudier la statuaire ; & qu'auffi le cifeleur Calamis laiffa le cifelet, étudia la sculpture, & parvint à faire un bel Apollon de marbre. Pourquoi le cifeleur Diomède ne feroit-il pas également parvenu à faire une belle Vénus de marbre ?— Mais on l'auroit fû.— Sans doute auffi l'a-t-on fû, & que c'est nous autres modernes qui l'ignorons ; les lignes qui parloient de lui comme Sculpteur, ne nous font point parvenues. Savons-nous qui a fait l'Apollon Pythien ? Mais que deviendroit l'infcription de Florence ? Tout ce qu'on voudra, & même celle-ci.

Ce que je puis affurer, c'est qu'en Hollande, on voit plusieurs plâtres de cette figure, fignés *Diomède* ; qu'on en a un à Amfterdam, venu du tems de Louis XIV, & même de fa part, difent les poffeffeurs. Il fe pourroit donc que depuis le moulage fait alors fur le marbre, on eût changé le nom du Sculpteur, & qu'on l'eût nommé *Cléo-*

mène, parce qu'on n'en trouvoit pas un qui s'appellât *Diomède*.

On dira qu'en 1688, Miffon lifoit à Florence, *Cléomène, fils d'Apolodore*. C'est peut-être que ce nom ne fut changé qu'après le transport de la statue, qui, avec celle du *Rotator*, passa furtivement de Rome à Florence: on n'ignore pas que ce fut sous le Pontificat d'Innocent XI, qui regna depuis 1676, jufqu'en 1689; Cosme III, étoit alors grand Duc de Tofcane. Il n'y auroit donc rien de furprenant que Miffon eût trouvé le changement déjà fait. Mais ce qui me fupprend moi, c'est le tems que j'employe à cette recherche, convenable fans-doute à l'Antiquaire, mais de la plus grande inutilité pour l'Art & pour l'Artifte.

FIN DU SECOND VOLUME.

